

Cœur de chien

(Mikhaïl Boulgakov)

Voici la dernière des trois « Nouvelles fantastiques » de Boulgakov. Endiablade annonçait par son titre la présence du Diable, qu'on retrouvera se baladant à Moscou dans le grand roman de Boulgakov, Le maître et Marguerite. La nouvelle est une suite bureaucratco-cauchemardesque. Les deux autres des trois « Nouvelles fantastiques » de l'auteur marquent une forte influence d'H.G. Wells, auteur très connu en Russie au début du vingtième siècle. Dans la deuxième, Les œufs fatidiques – la plus terrifiante –, une interversion malheureuse vient fabriquer des monstres en série et menace de destruction le pays entier, seulement sauvé par le fameux général Hiver. La dernière, Cœur de chien, voit un savant se livrer à une expérience rappelant fortement la sinistre Île du docteur Moreau de Wells, avec en plus une once de Frankenstein, le thème du rajeunissement servant peut-être ici de prétexte. Les trois nouvelles ont été rédigées vers la fin de la NEP et elles évoluent toutes les trois dans le climat de l'époque, mélange d'affairisme et de bureaucratie jalouse de ses pouvoirs. Le Faust qu'on retrouve dans Le roman théâtral n'est pas très loin, car les recherches du professeur Préobrajenski (nom qui renvoie à la Transfiguration du Christ) portent sur le rajeunissement...

Le texte fut bloqué par la censure à sa parution à l'été 1925. L'année suivante, le manuscrit fut saisi lors d'une perquisition chez l'auteur. Il connut ensuite (archivé à trois exemplaires) le destin des œuvres en russe de ce temps-là : circulant en samizdat dans les années soixante en URSS, il atterrit finalement en RFA, où il sera publié en 1968, malgré l'opposition, semble-t-il, de la veuve de Boulgakov – détails trouvés sur Wikipedia en russe.

Cœur de chien

I

Hououououh ! Oh, regardez-moi, je meurs. Au bas de la porte cochère, la tempête de neige mugit pour moi la prière des morts et je hurle avec elle. Me voilà perdu, fichu. Un gredin en bonnet sale – le cuistot de la cantine d'alimentation normalisée des fonctionnaires du Soviet central de l'Économie populaire – m'a jeté de l'eau bouillante et m'a brûlé le flanc gauche.

En voilà un salaud, même si c'est un prolétaire. Seigneur, mon Dieu, ce que j'ai mal ! Je suis brûlé jusqu'à l'os. À présent, je hurle, je hurle, mais ça ne m'avance guère de hurler.

Je le dérangeais en quoi ? Je fais du tort au Soviet de l'Économie populaire en fouillant dans la fosse à ordures ? Espèce de rat ! Un jour, regardez-lui un peu le museau, à ce gros père. Celui d'un voleur à la gueule de cuivre. Ah, les hommes, les hommes ! C'est à midi qu'il m'a régalaé avec son eau bouillante, le bonnet, et maintenant le soir tombe. Il est près de quatre heures de l'après-midi, à en juger par l'odeur d'oignon qui s'échappe de la caserne des pompiers de la rue Prétchistienka. Les pompiers dînent de kacha, vous êtes au courant. C'est la dernière des choses à faire, un peu comme manger des champignons. Cela dit, des chiens de la Prétchistienka que je connais m'ont raconté qu'au « Bar », un restaurant du passage Néglinny, on bâfre une portion de plat du jour – des champignons à la sauce piquante – pour trois roubles soixante-quinze. C'est la même chose que de lécher des caoutchoucs, il y a des gens qui aiment ça. Hououououh...

Ma douleur sur le côté est insupportable, et je vois très clairement la suite : il y aura des ulcérations demain, et je vous demande un peu avec quoi je vais les soigner !

L'été, on peut aller faire un tour au parc Sokolniki, il y a là-bas une herbe particulièrement bonne, on y trouve en outre des bouts de saucisson et l'on peut lécher à volonté les papiers gras qu'y jettent les citoyens. Et s'il n'y avait pas sur l'herbe quelque épouvantail en train de chanter « Céleste Aïda » sous la lune, de quoi vous faire chavirer, ce serait la perfection. Mais où aller, à présent ? Ne vous a-t-on pas flanqué des coups de botte ? Que oui. Envoyé des briques dans les côtes ? Si, on en a assez dégusté. J'ai tout essuyé, je me suis résigné à mon sort, et si je pleure maintenant, c'est seulement à cause de la douleur physique et du froid, car l'âme n'est pas encore éteinte en moi... Ça a la vie dure, une âme de chien.

Mais mon corps, lui, est brisé, rompu, les gens l'ont assez tourné en dérision. Et surtout, quand il m'a ébouillanté, ça a traversé mon pelage et, du coup, plus rien ne protège mon flanc gauche. Je peux très bien attraper une pneumonie et alors, citoyens, je mourrai de faim. Quand on a une pneumonie, on est censé se coucher sous l'escalier d'une grande entrée, et qui ira, à la recherche de nourriture, faire les poubelles à ma place, moi le chien célibataire et couché ? Le poumon pris, je ramperai sur le ventre, je m'affaiblirai et n'importe quel agent spécialisé m'abattra à coups de bâton. Et les concierges à plaques m'attraperont par les pattes et me flanqueront sur une charrette...

De tous les prolétaires, les concierges sont les ordures les plus infâmes. Des gens de la plus basse catégorie, des épiluchures d'humanité. Il y a de la diversité chez les cuisiniers. Ainsi feu Vlas de la Prétchistienka. Il en a sauvé, des vies. Car le plus important, quand on est malade, c'est de manger un morceau. Et justement, les vieux chiens racontent qu'il arrivait à Vlas de vous balancer un os avec dessus une cinquantaine de grammes de viande. Que Dieu ait son âme pour avoir été une personnalité authentique, le cuisinier attiré des comtes Tolstoï et non le cuistot du Soviet d'alimentation normalisée. Ce qu'ils fabriquent à l'Alimentation normalisée est à n'y rien comprendre, pour un chien. C'est que ces salauds-là préparent de la soupe aux choux à partir de salaisons puantes, et les autres pauvres diables n'en savent rien. Et j'accours, et je lape, et je bâfre.

Une dactylo de neuvième classe touche quarante-cinq roubles, bon, il est vrai que son amant lui offre des bas en fil de Perse. Mais, pour ce fil de Perse, il lui faut supporter pas mal d'avaries. C'est qu'il ne se contente pas de la manière habituelle, il lui fait subir l'amour à la française. Des porcs, ces Français, entre nous soit dit. Encore qu'ils sachent ce que bouffer veut dire, et toujours avec du vin rouge. Oui...

Notre dactylo arrive en courant, c'est vrai qu'avec ses quarante-cinq roubles elle n'ira pas au restaurant. Ça ne lui suffit même pas pour le cinéma, or le cinéma est la seule

consolation d'une femme, dans la vie. Elle frissonne, fait la grimace, mais se met à manger... Regardons voir : quarante kopecks pour deux plats qui n'en valent pas quinze, car l'économe s'est mis dans la poche les vingt-cinq autres. Croyez-vous qu'un tel régime lui fasse du bien ? Elle a déjà quelque chose en haut du poumon droit, plus une maladie de femme, merci la France, au boulot on lui retient sur son salaire, à la cantine on lui sert de la pourriture, et voilà pour elle...

Elle court à la porte cochère dans les bas offerts par son amant. Elle a froid aux jambes et le vent au ventre, parce que son lainage vaut mon pelage, son pantalon est froid, c'est comme une apparence de dentelle. Des guenilles pour faire plaisir à son amant. Qu'elle essaye seulement d'enfiler un pantalon de flanelle, il se mettra à gueuler : « Ce que tu peux manquer d'élégance ! J'en ai marre de ma Matriona, marre de ses pantalons de flanelle, mon temps est venu. Me voilà président, et tout ce que je volerai ira à des corps de femme, à des queues d'écrevisse et à du champagne Abraou-Diourso. Vu que j'ai assez crevé de faim dans ma jeunesse, que ça va comme ça, et qu'il n'y a pas de vie après la mort. »

Elle me fait pitié, oui, pitié ! Mais j'ai encore davantage pitié de moi. Je ne dis pas cela par égoïsme, oh non, mais parce que nous ne sommes vraiment pas dans la même situation. Elle, au moins, elle a chaud chez elle, tandis que moi, tandis que moi... Où puis-je aller ? Hououououh !...

— Petit, petit ! Petite boule, bouboule... Qu'as-tu à geindre, pauvre ? Qui t'a fait du mal ? Oh là là...

Cette sorcière de tempête soulevant la neige sèche chahuta le portail et flanqua un coup de balai sur l'oreille de la demoiselle. Elle lui releva sa petite jupe jusqu'aux genoux, découvrant des bas couleur crème ainsi qu'une étroite bande de petit linge mal lavé en dentelle, étouffa sa voix et recouvrit le chien de neige.

Mon Dieu... Quel temps... Hou là là... Et j'ai mal au ventre. C'est la viande salée ! Quand donc cela finira-t-il ?

Penchant la tête, la demoiselle partit à l'attaque, se fraya un passage à travers le portail et se retrouva dans la rue où le vent se mit à la faire tourner en tous sens, à la jeter de côté, puis elle fut vissée dans la neige et disparut.

Le chien, lui, resta sous la porte cochère et, souffrant de son flanc esquinté, se blottit contre le mur froid, le souffle coupé, bien décidé à n'aller nulle part et à crever au bas de cette porte. Il était abattu de désespoir. Son âme ressentait une souffrance si amère, une solitude si effrayante que de petites larmes de chien, telles des pustules, lui sortaient des yeux pour sécher sur-le-champ.

Des touffes de poil tombantes et gelées sortaient de son flanc esquinté, et de sinistres taches rouges se montraient entre ces touffes aux endroits ébouillantés. Ah, ces cuisiniers stupides, imbéciles et cruels... Elle l'avait appelé « Bouboule »... Que diable venait faire « Bouboule », le concernant ? Une petite boule, c'est quelqu'un de rond, de repu, d'idiot, un qui bouffe de la kacha à l'avoine, le rejeton de parents de la haute, alors que lui, escogriffe hirsute et déchiré, était un chien errant tout efflanqué. Merci tout de même pour cette bonne parole.

De l'autre côté de la rue claqua la porte d'un magasin brillamment éclairé, et un citoyen en sortit. Un citoyen, oui, et non un camarade, sans doute un monsieur, même. De plus près, il devint plus clair que c'était un monsieur. Vous croyez que je vois ça au manteau ? Balivernes. Un manteau, à l'heure actuelle, des tas de prolétaires en portent un. Certes, les cols ne sont pas les mêmes, c'est indiscutable, cependant, de loin, on peut se tromper. Mais de près ou de loin, on ne peut pas se tromper en ce qui concerne les yeux. Oh, les yeux sont du sens. C'est comme un baromètre. On y lit la sécheresse d'âme de celui qui, sans rime ni raison, peut vous allonger un coup de botte dans les côtes tout en ayant lui-même peur de tout le monde. Exactement le genre de l'arbin de la

pire espèce qu'on a plaisir à mordre à la cheville. Tu as peur – prends ça ! Puisque tu as peur, tu le mérites... Grrr...

Ouah-ouah...

Avec assurance, le monsieur traversa la rue dans un tourbillon de neige et s'engagea sous la porte cochère. Oui, oui, on lit tout, chez celui-ci. Ce n'est pas lui qui ira manger une salaison pourrie, et si on lui en sert quelque part, il fera un sacré scandale, il écrira dans les journaux qu'on l'a trompé, lui, Philippe Phippovitch, sur la marchandise.

Le voici qui se rapproche encore. Celui-là mange copieusement, ne vole pas, ne vous flanquera pas de coups de pied, il n'a peur de personne, et cela parce qu'il est toujours bien nourri. C'est un monsieur travaillant avec sa tête, avec une barbiche en pointe à la française et une moustache argentée, duveteuse et hardie comme celle d'un chevalier français, mais son odeur, portée par la tempête, est désagréable : il sent l'hôpital. Et le cigare.

On se demande quel diable l'a amené à la coopérative du Centre économique.

Le voici à côté de moi... Qu'est-ce qu'il attend ? Hououh... Que pouvait-il acheter dans cette méchante boutique, la galerie Okhotny ne lui suffisait pas ? C'est quoi, ça ? Du saucisson. Monsieur, si vous pouviez voir avec quoi on fabrique ce saucisson, vous n'approcheriez pas de la boutique. Donnez-le-moi.

Le chien rassembla ce qui lui restait de forces et, sur un coup de folie, rampa sur le trottoir depuis la porte cochère.

La tempête déchargea son fusil au-dessus de sa tête, agitant les lettres géantes d'une banderole portant l'inscription : « Peut-on rajeunir ? »

Évidemment, qu'on peut. L'odeur m'a rajeuni, m'a fait me relever, elle a comprimé de ses vagues ardentes mon estomac vide depuis deux jours, ce fumet qui a triomphé de l'odeur d'hôpital, ce fumet paradisiaque de viande de cheval hachée mêlée d'ail et de poivre. Je le sens, je le sais, il y a du saucisson dans la poche droite de sa pelisse. Il est au-dessus de moi. Ô mon souverain ! Jette-moi un regard. Je me meurs. Vil est notre sort, basse est notre âme !

Tout en pleurs, le chien rampa sur le ventre comme un serpent. Voyez donc le travail du cuistot. Mais je sais bien que vous ne lâcherez pour rien au monde votre saucisson. Oh, je les connais très bien, les gens riches ! Mais, au fond, à quoi bon ce saucisson, pour vous ? Avez-vous besoin de cette viande de cheval pourrie ? Ce genre de poison, vous ne le trouverez nulle part mieux qu'au Mosselprom¹. Et vous, vous avez déjeuné, aujourd'hui, vous qui êtes une sommité de rang mondial grâce à vos glandes sexuelles mâles. Hououououh... Que se passe-t-il donc dans le monde ? Il est visiblement un peu tôt pour mourir, et le désespoir est un vrai péché. Lui lécher les mains, il n'y a plus que ça à faire.

Le monsieur mystérieux se pencha vers le chien, fit briller la monture d'or de ses lunettes et sortit de sa poche droite un paquet oblong et blanc. Sans enlever ses gants marron, il défit le paquet, la tempête s'emparant aussitôt du papier, et il détacha un morceau du saucisson portant l'appellation « Spécial de Cracovie ». Et donna le morceau au chien.

Ô, âme désintéressée ! Hououh !

— Psitt-psitt, sifflota le monsieur qui ajouta d'une voix sévère :

— Attrape ! Bouboule, Bouboule !

Encore Bouboule. Me voilà baptisé. Bon, pour votre action si exceptionnelle, vous pouvez m'appeler comme vous voulez.

En un instant, le chien avait déchiré la peau et, avec un sanglot, planté ses dents dans le « Cracovie » qu'il dévora en un clin d'œil. Là dessus, il s'étrangla avec le saucisson et la neige à en pleurer car il avait été bien près, dans sa glotonnerie, d'avalier la ficelle. Je vous lèche la main encore et encore.

Je baise votre pantalon, mon bienfaiteur !

— Allons, ça va... le monsieur parlait abruptement, sur un vrai ton de commandement. Il se pencha vers Bouboule qu'il regarda dans les yeux avec attention, et passa brusquement sa main gantée sur le ventre du chien en une caresse intime.

— Aha, fit-il d'un ton significatif ; pas de collier, voilà qui est parfait, c'est toi qu'il me faut. Suis-moi. Il fit claquer ses doigts. Psitt-psitt !

Vous suivre ? Oh, jusqu'au bout du monde. Vous pouvez m'envoyer des coups de pied avec vos bottillons de feutre, je ne dirai rien.

Les réverbères brillaient sur toute la Prétchistienka. Son flanc lui faisait mal de façon insupportable, mais Bouboule oubliait par moments sa douleur, absorbé qu'il était par une pensée unique – ne pas perdre, dans la bousculade, l'apparition miraculeuse en pelisse, et trouver le moyen de lui exprimer amour et fidélité. Et il les lui exprima à sept reprises au long de la Prétchistienka jusqu'à la ruelle Oboukhov. Il baisa sa bottine au passage Miortvy, lui déblayant la route, ses hurlements sauvages firent si peur à une dame que, saisie, elle s'assit sur une borne, et deux fois il poussa un petit jappement pour entretenir la pitié à son égard.

Une racaille de chat errant jouant le Sibérien émergea de derrière une conduite d'écoulement et, en dépit de la tempête, flaira le saucisson de Cracovie. Bouboule se sentit défaillir à l'idée que le riche original qui ramassait les chiens blessés gisant en bas des portes cochères pourrait bien recueillir également ce voleur, et qu'il faudrait partager les articles du Mosselprom. C'est pourquoi il claqua des dents en direction du chat si fortement que l'autre, avec un sifflement de tuyau crevé, monta au premier étage le long de la gouttière. Grrr... oua-hou ! Fiche le camp ! Si l'on devait nourrir tous les vagabonds traînant leurs haillons sur la Prétchistienka, le Mosselprom en entier n'y suffirait pas.

Le monsieur apprécia le dévouement marqué et, juste sous la fenêtre de la caserne de pompiers d'où s'échappait l'aimable bougonnement d'un corps d'harmonie, il gratifia le chien d'un second morceau, un peu plus petit, d'une vingtaine de grammes.

Drôle de type. Il me fait signe. Pas d'inquiétude ! Je ne vais pas m'en aller.

Je suis prêt à vous suivre n'importe où.

— Psitt-psitt-psitt ! Ici !

Dans la ruelle Oboukhov ? Je vous en prie. Nous connaissons très bien ce passage.

Psitt-psitt ! Ici ! Avec plai... Hé, non, permettez. Non. Il y a un portier, par là. Il n'est rien de pire qu'un portier. C'est bien plus dangereux qu'un concierge. C'est une race absolument détestable. Encore plus répugnante que celle des chats. Des écorcheurs galonnés.

— Viens, n'aie donc pas peur.

— Mes respects, Philippe Philippovitch.

— Bonjour, Fiodor.

Voilà ce que c'est qu'une personnalité. Mon Dieu, sur qui m'as-tu fait tomber, ô ma destinée de chien ! Quel est ce personnage qui peut, au nez et à la barbe des portiers, introduire dans une résidence collective des chiens des rues ? Voyez-moi ce saligaud qui ne bronche pas ! C'est vrai qu'il a le regard morose mais, dans l'ensemble, il montre de l'indifférence, sous les passements dorés du bandeau de sa casquette. Comme si c'était l'usage. Il est pétri de respect, messieurs, à un point ! Eh oui, monsieur, je suis avec celui-là, je l'accompagne. Ça te fait quelque chose ? Prends ça !

Je mordrais bien son pied calleux de prolétaire. Pour toutes les avanies subies de la part des autres. Combien de fois ils m'ont arrangé la gueule à coups de balai, hein ?

— Allez, viens.

Nous comprenons très bien, pas la peine de vous inquiéter. Où vous allez, nous allons aussi. Vous n'avez qu'à indiquer le chemin et je ne resterai certes pas en arrière, malgré l'état désespéré de mon côté.

Depuis l'escalier, vers le bas :

— Je n'ai pas reçu de courrier, Fiodor ?

D'en bas, avec déférence :

— Pas de courrier du tout, Philippe Philippovitch.

Et d'ajouter à l'adresse de ce dernier, à mi-voix :

— On nous a encore amené du monde, c'est le troisième appartement.

L'imposant bienfaiteur des chiens fit un demi-tour abrupt sur sa marche et demanda avec effroi, les yeux arrondis et la moustache hérissée :

— Non ?...

Le portier, en bas, leva la tête, ajusta sa paume à sa bouche et confirma :

— Si fait, quatre unités en tout.

— Mon Dieu ! J'imagine ce que va devenir l'appartement. Et c'est quoi, ces gens ?

— Bah, rien de spécial, monsieur.

— Et Fiodor Pavlovitch ?

— Il est allé chercher des paravents et des briques. Ils vont monter des cloisons.

— En voilà une diablerie !

— Ils vont en installer dans tous les appartements, Philippe Philippovitch, à part le vôtre... Il vient d'y avoir une réunion, de nouveaux responsables ont été élus, pour les précédents, c'est la porte.

— Il se passe des choses... äïe äïe äïe... Psitt-psitt.

Oui monsieur, je me dépêche. Mon flanc, daignez l'apprendre, me donne de ses nouvelles. Permettez que je lèche votre mignon bottillon.

Les galons du portier ont disparu, en bas. Depuis les tuyaux, la chaleur se diffuse sur le palier de marbre, encore un tournant et voici l'appartement de l'étage noble².

(1) Regroupement des industries alimentaires au début des années vingt à Moscou.

(2) Premier étage. Le terme russe est la transcription du français « bel étage ».

II

Il est absolument inutile d'apprendre à lire quand, de toute façon, on sent l'odeur de la viande à une verste¹. Néanmoins (si vous habitez Moscou et si vous avez un tant soit peu de cervelle), vous apprendrez à lire que vous le vouliez ou non, et cela sans la moindre leçon. Des quarante mille chiens moscovites, seul un parfait idiot ne saura pas former en toutes lettres le mot « saucisson ».

Bouboule avait commencé à apprendre d'après les couleurs. Il avait à peine quatre mois lorsque des enseignes bleu-vert recouvrirent Moscou, portant l'inscription UMCC² – Boucherie. Répétons-le, tout cela ne sert strictement à rien puisque la viande, on la sent. Et il se produisit un jour une confusion : se réglant sur la couleur bleu âcre, Bouboule, le flair détraqué par les fumées d'essence d'un moteur, était entré non dans une boucherie, mais dans le magasin de matériel électrique des frères Goloubiznère³, rue Miasnitskaïa. Chez les frères, le chien avait tâté du fil électrique, lequel est plus efficace qu'un fouet de cocher. Cet épisode remarquable peut être tenu pour le début de l'instruction reçue par Bouboule. Ayant regagné le trottoir, le chien se mit à concevoir que « bleu » ne signifie pas toujours « viande » et, la douleur cuisante le faisant hurler et serrer la queue entre ses

pattes de derrière, il se rappela que dans toutes les boucheries, l'inscription commence, à gauche, par un caractère jaune d'or ou carotte, aux jambes écartées, comme une luge.

Il fit encore plus de progrès par la suite. Il apprit la lettre « a » grâce à la *Glavryba*⁴ au coin de la rue Mokhovaïa, puis la lettre « b » – il avait été plus facile d'attraper la fin du mot *ryba* que le début, à cause du milicien qui se tenait de ce côté-là.

Les petits carreaux de faïence dont les immeubles d'angles, à Moscou, étaient revêtus signifiaient toujours et inmanquablement « Fromage ». Le robinet noir d'un samovar servant d'initiale au mot désignait l'ancien propriétaire « Tchitchkine » et annonçait des montagnes de fromage rouge de Hollande, des brutes de commis détestant les chiens, de la sciure par terre et d'atroces et puantes briques de Limbourg.

Si l'on jouait de l'accordéon, ce qui était un peu mieux que « Céleste Aïda », et si cela sentait la saucisse, les premières lettres des affiches blanches formaient de façon extrêmement commode le mot « Paroles... », lequel signifiait : « Paroles inconvenantes et pourboires interdits ». Des bagarres s'enclenchaient parfois ici, les gens se prenaient des coups de poing dans la gueule, plus rarement des coups de serviette ou de botte.

Lorsqu'on voyait à travers les vitrines pendre des jambons d'une fraîcheur douteuse et s'étaler des mandarines... Épi-épi... épicerie fine. En ces de bouteilles sombres remplies d'un sale liquide... Ca-cavi-caviste... Ancien magasin des frères Lélisséïev.

Le monsieur inconnu qui avait amené le chien jusqu'à la porte de son luxueux appartement de l'étage noble sonna, et le chien leva aussitôt les yeux sur la grande carte noire aux lettres d'or apposée à côté de la large porte vitrée dont le verre rose montrait des ondulations. Il assembla aussitôt les trois premières lettres : Pé, er, o, *Pro*. Mais venait ensuite une cochonnerie ventrue et garnie des deux côtés⁵ dont il ignorait le sens. « Ce serait *Prolétaire* ? pensa Bouboule, surpris... Non, c'est impossible. » Il releva le nez, renifla encore une fois la pelisse et se dit avec certitude : « Non, ça ne sent pas le prolétaire, par ici. C'est un mot savant, mais Dieu sait ce qu'il veut dire. »

Une joyeuse lumière s'alluma soudain derrière la vitre rose, faisant davantage ressortir la noirceur de la carte. Sans le moindre bruit, la porte s'ouvrit toute grande, et une belle jeune femme portant un tablier blanc et une coiffe de dentelle apparut devant le chien et son maître. Une bouffée tiède enveloppa le premier, et la jupe de la femme exhala une odeur de muguet.

« Ça oui, je vois ce que ça veut dire » pensa le chien.

— Je vous en prie, monsieur Bouboule, l'invita ironiquement le monsieur, et Bouboule entra d'un air pieux et en frétilant de la queue.

Une imposante masse d'objets s'entassait dans le riche vestibule. On remarquait tout de suite un grand miroir descendant jusqu'au sol qui renvoyait l'image d'un deuxième Bouboule fripé et déchiré, de terribles bois de cerf en hauteur, des pelisses et des caoutchoucs à n'en plus finir et, au plafond, une tulipe en opaline avec l'électricité.

— Où avez-vous donc trouvé ça, Philippe Philippovitch ? demanda la femme en souriant et en l'aidant à quitter sa lourde pelisse de renard brun foncé jetant des étincelles bleuâtres. Mon Dieu ! Il est galeux à un point !

— Tu dis des bêtises. Où vois-tu de la gale ? lui demanda le monsieur d'une voix sévère et entrecoupée.

Débarrassé de sa pelisse, il apparut dans un costume sombre de tissu anglais, avec une chaîne d'or qui mettait une touche de gaieté sans éclat sur son ventre.

— Attends un peu, ne t'agite pas, psitt... Ne n'agite donc pas, petit benêt. Hum ! Ce n'est pas de la gale... Tiens-toi tranquille, sapristi... Hum ! Aha. C'est une brûlure. Quel est le misérable qui t'a ébouillanté ? Hein ? Mais reste donc tranquille !...

« Un cuistot, un forçat de cuisinier ! » exprima le chien de ses yeux plaintifs en poussant un petit hurlement.

— Zina, commanda le monsieur, lui, tout de suite à la salle d'examen et moi, ma blouse.

La femme siffla, claqua des doigts et le chien la suivit après une brève hésitation. Ils enfilèrent tous les deux un couloir étroit et faiblement éclairé, passèrent devant une porte vernie et, au bout du couloir, prirent à gauche et se retrouvèrent dans une petite pièce où il faisait sombre et qui déplut d'emblée au chien à cause de la sinistre odeur qui y régnait. Un claquement monta de l'obscurité qui se transforma en un jour aveuglant, avec des scintillements, des éclats et de la blancheur de tous les côtés.

« Hé, non ! hurla intérieurement le chien. Désolé, je ne vais pas me laisser faire ! J'ai compris, qu'ils aillent au diable avec leur saucisson. On m'a alléché et amené dans une clinique pour chiens. On va sur-le-champ me faire boire de l'huile de ricin et me taillader le flanc avec des couteaux, alors qu'il n'est même pas question de le toucher. »

— Hé, pas de ça, où vas-tu ? s'écria celle que le monsieur appelait Zina.

Le chien esquiva, se détendit comme un ressort et heurta brusquement une porte de son flanc valide, si fort qu'un craquement résonna dans tout l'appartement. Puis il fila en arrière, se mit à tourner sur place comme une toupie sous l'action d'un fouet et renversa un seau blanc, faisant voler des flocons d'ouate. En tournoyant, il voyait voltiger autour de lui les murs avec leurs placards pleins de brillants instruments, et faire des bonds un tablier blanc et un visage de femme tout déformé.

— Où vas-tu, diable échevelé ? criait Zina, au désespoir. Maudite bête !

« Où est leur escalier de service ? réfléchissait le chien. Ramassé en boule, il s'élança au hasard contre une vitre dans l'espoir que c'était une deuxième porte. Une nuée d'éclats de verre vola avec fracas et tintements, un bocal ventru bascula en avant avec son contenu, une horreur rousse qui inonda aussitôt le plancher en répandant une odeur infecte. La vraie porte s'ouvrit toute grande.

— Arrête, abruti ! criait le monsieur en bondissant, sa blouse à moitié enfilée, attrapant le chien par les pattes. Zina, prends-le au collet, ce misérable.

— Mon... Mon Dieu, en voilà un chien !

La porte s'ouvrit encore plus largement et un deuxième individu de sexe masculin, lui aussi en blouse, fit irruption. Écrasant les débris de verre, il se rua non sur le chien, mais sur un placard qu'il ouvrit, et toute la pièce se remplit d'une odeur douceâtre et écœurante. L'individu fit ensuite lourdement peser sur le chien le haut de son ventre, et à cette occasion le chien le mordit avec ardeur au-dessus des lacets de sa chaussure. L'individu poussa un gémissement mais ne perdit pas pied.

Le liquide écœurant coupa la respiration du chien dont la tête se mit à tourner, puis ses pattes se détachèrent et il roula en désordre sur le côté.

« Terminé, merci, pensa-t-il comme en rêve en s'effondrant sur le verre coupant. Adieu, Moscou ! Je ne verrai plus Tchitchkine, ni les prolétaires, ni le saucisson de Cracovie. Je gagne le paradis pour ma longue patience de chien. Frères écorcheurs, qu'avais-je donc fait ? »

Là-dessus, il s'écroula définitivement sur le côté et creva.

* * *

Lorsqu'il ressuscita, la tête lui tournait un peu et il ressentait une légère nausée, son flanc avait comme disparu, il restait délicieusement muet. Le chien ouvrit un œil droit alangui et vit en coin qu'il était solidement bandé d'un flanc à l'autre et sous le ventre. « Ils m'ont tout de même arrangé, les fils de pute, pensa-t-il vaguement. Mais il faut leur reconnaître une certaine adresse. »

*De Séville jusqu'à Grenade,
Dans la nuit noire et apaisée⁶...*

Une voix fausse chantait distraitemment au-dessus de lui.

Étonné, le chien ouvrit ses deux yeux et vit à deux pas de lui une jambe d'homme sur un tabouret blanc. Le pantalon était relevé, de même que le caleçon, et la jambe nue et jaunâtre était enduite de teinture d'iode et de sang séché.

« Par tous les saints ! se dit le chien. Ce doit être moi qui l'ai mordu. C'est mon œuvre. On va me fouetter ! »

*On entend les sérénades
Et le bruit des épées !*

— Pourquoi as-tu mordu le docteur, vagabond ? Hein ? Pourquoi as-tu cassé la vitre ? Hein ?

— Hououououh ! gémit plaintivement le chien.

— Bon, ça va. Tu as repris connaissance, reste couché, imbécile.

— Comment êtes-vous arrivé, Philippe Philippovitch, à attirer un chien aussi nerveux ? demanda une agréable voix masculine, et le caleçon en jersey se déroula vers le bas de la jambe. Une odeur de tabac se répandit et des flacons tintèrent dans le placard.

— Par la douceur, mon cher. La seule façon possible de se comporter avec une créature vivante. Avec un animal, quel que soit son degré dans l'évolution, la terreur ne mène à rien. Je l'ai affirmé, je le soutiens et le soutiendrai. Ils croient à tort que la terreur leur servira. Non, non, mon cher, elle ne sert à rien, qu'elle soit blanche, rouge ou même brune ! La terreur paralyse entièrement le système nerveux. Zina ! J'ai pris à ce coquin pour un rouble quarante kopecks de saucisson de Cracovie. Faites en sorte de le lui donner quand il n'aura plus de nausées.

Les bouts de verre balayés crissèrent et une voix féminine fit remarquer avec coquetterie :

— De Cracovie ! Seigneur, vous auriez dû lui acheter pour vingt kopecks de déchets à la boucherie. Le saucisson de Cracovie, j'aime autant le manger moi-même.

— Essaie un peu. C'est toi que je mangerai ! Pour un estomac humain, c'est du poison. Tu es une grande fille mais tu portes à ta bouche toutes sortes de saletés. C'est interdit ! Je t'avertis : personne ne s'occupera de toi, ni moi ni le docteur Blumenthal, quand tu auras des coliques...

*Tous ceux qui diront
Que d'autres te valent ici...*

De petits coups de sonnette fractionnés résonnaient alors dans tout l'appartement, et l'on entendait à distance des voix dans le vestibule. Le téléphone se mit à sonner. Zina s'éclipsa.

Philippe Philippovitch jeta dans le seau le mégot de sa cigarette, boutonna sa blouse, arrangea sa moustache duveteuse devant la petite glace accrochée au mur et appela le chien :

Psitt, psitt. Allez, ça va bien. Allons voir les patients.

Le chien se leva sur des jambes peu assurées, vacilla et frissonna, mais il retrouva vite son équilibre et suivit le pan qui flottait de la blouse de Philippe Philippovitch. Il traversa de nouveau l'étroit couloir qu'il vit cette fois brillamment éclairé par une lumière électrique venant du plafond. Et quand s'ouvrit la porte vernie, il entra avec Philippe Philippovitch dans un cabinet dont la décoration l'éblouit. D'abord, la pièce brillait de mille feux : il y en avait sous les moulures du plafond, sur le bureau, au mur, dans les vitres des placards. La lumière se déversait sur une infinité d'objets, dont le plus intéressant était une énorme chouette perchée sur une branche fixée au mur.

— Couché, ordonna Philippe Philippovitch.

La porte d'en face, toute sculptée, s'ouvrit, livrant passage à l'autre, le mordu, qui s'avéra maintenant, en pleine lumière, être un homme jeune à la barbiche en pointe, un très bel homme. Il tendit une feuille et dit :

— C'est le précédent...

Il disparut aussitôt sans bruit, et Philippe Philippovitch, écartant les pans de sa blouse, s'assit derrière un immense bureau et devint extraordinairement imposant et majestueux.

« Non, ce n'est pas une clinique, je suis tombé ailleurs », se dit le chien en plein désarroi qui se coucha sur les arabesques du tapis, au pied d'un lourd divan de cuir. « Et nous verrons plus tard au sujet de cette chouette... »

La porte s'ouvrit en douceur, un individu entra que la présence du chien sidéra au point de lui faire pousser un très timide glapissement...

— Silence ! Eh bien, mon cher, vous êtes méconnaissable.

Le visiteur s'inclina devant Philippe Philippovitch avec beaucoup de respect et de gêne.

— Hi hi ! Vous êtes un vrai magicien, professeur, dit-il avec embarras.

— Enlevez votre pantalon, mon cher, ordonna Philippe Philippovitch en se levant.

« Seigneur Jésus, pensa le chien, en voilà un drôle de zigoto ! »

Des cheveux totalement verts poussaient sur la tête du zigoto, qui prenaient sur sa nuque une teinte rouille-tabac, des rides couraient sur le visage du zigoto, pourtant rose comme celui d'un bébé. Sa jambe gauche ne pliait pas, elle devait se traîner sur le tapis cependant que la jambe droite sautillait comme un enfant dans *Casse-Noisette*. Une pierre précieuse saillait comme un œil au revers de sa magnifique veste.

L'intérêt éveillé alla jusqu'à faire oublier au chien sa nausée.

Ouah, ouah !... Il se mit à japper très bas.

— Tais-toi ! Comment dormez-vous, mon cher ?

— Hé hé. Nous sommes seuls, professeur ? C'est indescriptible, dit le visiteur avec gêne. *Parole d'honneur*⁷, cela fait vingt-cinq ans que je n'ai rien connu de tel – le type s'en prit à un bouton de son pantalon –, le croirez-vous, professeur, je vois toutes les nuits des flopees de filles nues. Je suis absolument enchanté. Vous êtes un magicien.

— Hmm, fit avec réticence Philippe Philippovitch, l'air soucieux, tout en examinant les prunelles de son hôte.

L'autre vint enfin à bout des boutons et enleva son pantalon rayé. Apparut un caleçon d'un genre jamais vu. Il était de couleur crème, avec des chats de soie noire brodés dessus, et sentait le parfum.

Ne supportant pas les chats, le chien aboya si fort que l'individu sursauta.

— Aie !

— Je vais te fouetter ! N'ayez pas peur, il ne mord pas.

« Je ne mords pas ? » s'étonna le chien.

Le visiteur laissa tomber de la poche de son pantalon sur le tapis une petite enveloppe sur laquelle était représentée une beauté aux cheveux en désordre. L'individu sursauta, se pencha pour la ramasser et rougit violemment.

— Faites tout de même attention le mit sombrement en garde Philippe Philippovitch en le menaçant du doigt. Attention à ne pas abuser !

— Je n'abu... bafouilla le type, troublé, en continuant à se déshabiller. Moi, c'est seulement à titre d'expérience, cher professeur.

— Oui, et alors ? Quels sont les résultats ? demanda rudement Philippe Philippovitch. Le type fit de la main un geste extasié.

— Cela fait vingt-cinq ans que je n'ai rien connu de tel, professeur, Dieu m'est témoin. La dernière fois, c'était en 1899 à Paris, *rue de la Paix*⁷.

— Et pourquoi êtes-vous vert ?

Le visage du visiteur devint nébuleux.

— C'est ce maudit trust, l'Union des Cosmétiques ! Vous ne pouvez pas vous imaginer, professeur, ce que ces vauriens m'ont refilé en guise de teinture. Regardez-moi ça, fit le type en cherchant des yeux un miroir. Il faut leur casser la gueule ! ajouta-t-il, se mettant en rage. Qu'est-ce que je vais faire, maintenant, professeur ? geignit-il.

— Hmm, rasez-vous entièrement la tête.

— Professeur, s'écria le visiteur d'un ton plaintif, c'est qu'ils vont encore repousser tout gris. En plus, je ne pourrai pas me montrer dans mon service, cela fait déjà trois jours que je n'y mets plus les pieds. Ah, professeur, si vous pouviez trouver un moyen de rajeunir aussi les cheveux !

— Pas tout à la fois, mon cher, marmonna Philippe Philippovitch.

Se penchant, les yeux brillants, il examina le ventre dénudé de son patient.

— Eh bien, c'est parfait, tout est en ordre. À vrai dire, je ne m'attendais même pas à un pareil résultat.

Beaucoup de sang, bien des chansons...

Rhabillez-vous, mon cher !

À moi la plus charmante !...

lui fit écho le patient, d'une voix tremblant comme une casserole, et, tout rayonnant, il se mit à se rhabiller. Une fois rajusté, sautillant et répandant une odeur de parfum, il compta une liasse de billets à Philippe Philippovitch, puis lui serra les deux mains avec affection.

— Vous pouvez ne revenir que dans deux semaines, dit Philippe Philippovitch, cependant je vous demande d'être prudent.

— Vous pouvez être absolument tranquille, professeur ! cria derrière la porte une voix ravie. Absolument tranquille. Après un gloussement suave, le type s'en fut.

Des coups de sonnette détachés traversèrent l'appartement, la porte vernie s'ouvrit, le mordu entra et remit une feuille à Philippe Philippovitch en déclarant :

— L'âge indiqué n'est pas le bon. Sans doute cinquante-quatre ou cinquante-cinq. Les bruits du cœur sont un peu assourdis.

Il disparut, remplacé par une dame froufrouante au chapeau crânement porté sur l'oreille et au collier étincelant sur un cou flasque et fripé. Elle avait d'étranges poches noires sous les yeux, et des joues vermeilles comme celles d'une poupée. Elle était très émue.

— Madame ! Quel âge avez-vous ? lui demanda rudement Philippe Philippovitch.

La dame prit peur et devint toute pâle sous la croûte vermeille.

— Professeur, je vous jure, si vous saviez le drame que je vis !...

— Quel âge, madame ? répéta Philippe Philippovitch encore plus brutalement.

— Parole d'honneur... eh bien, quarante-cinq...

— Madame, vociféra Philippe Philippovitch, on m'attend. Ne me faites pas perdre mon temps, je vous prie. Vous n'êtes pas la seule !

La poitrine de la dame se soulevait impétueusement.

— C'est à vous seul, en tant que lumière de la science que je... Mais je vous jure, c'est tellement horrible...

— Quel âge avez-vous ? glapit avec fureur Philippe Philippovitch, et ses lunettes étincelèrent.

— Cinquante et un ! répondit la dame en se tordant, terrorisée.

— Enlevez votre pantalon, madame, dit avec soulagement Philippe Philippovitch en montrant un grand échafaud blanc dans un coin.

— Je vous jure, professeur, bredouillait la dame en défaisant avec des doigts qui tremblaient les boutons de sa ceinture, ce Moritz... Je vous dis tout comme à un confesseur...

De Séville jusqu'à Grenade...

fredonna distraitement Philippe Philippovitch qui appuya sur la pédale d'un lavabo de marbre. On entendit de l'eau couler.

— Dieu m'est témoin ! disait la dame tandis que de vives taches coloraient ses joues, les naturelles se frayant un chemin entre les artificielles, je le sais, c'est ma dernière passion. C'est tout de même un sacré vaurien ! Ah, professeur ! Tout Moscou sait qu'il triche aux cartes. Il ne peut laisser passer la moindre sale petite modiste. il est atrocement jeune.

La dame marmottait tout en extrayant une boule de dentelles de ses jupes bruissantes.

Le chien s'embrouilla complètement, le désordre le plus complet régnant dans sa tête.

« Bon, allez au diable, pensa-t-il confusément en posant sa tête sur ses pattes. Je ne vais pas essayer de comprendre ce qui se passe, je n'y arriverais pas. »

Il fut réveillé par une sonnerie, et vit Philippe Philippovitch jeter dans une cuvette de petits tubes luisants.

Pressant ses mains contre sa poitrine, la dame tachetée regardait Philippe Philippovitch avec espoir. Lui, les sourcils froncés, l'air important, s'assit à son bureau et nota quelque chose.

- Je vais vous poser des ovaires de guenon, madame, dit-il, le regard sévère.
- Ah, professeur, de guenon, est-ce possible ?
- Oui, répondit Philippe Philippovitch, inflexible.
- Et quand aura lieu l'opération ? demanda d'une petite voix la dame en pâlisant.

De Séville jusqu'à Grenade...

— Hum... Lundi. Vous entrerez à la clinique le matin. Mon assistant vous préparera.

— Mais je ne veux pas de clinique. N'est-ce pas possible chez vous, professeur ?

— Voyez-vous, je ne fais d'opérations chez moi que dans les cas extrêmes. Cela coûtera très cher – cinq cents roubles.

— C'est d'accord, professeur !

L'eau retentit de nouveau, le chapeau à plumes oscilla, puis une tête chauve comme une assiette se montra et étreignit Philippe Philippovitch. Le chien sommeillait, il n'avait plus la nausée, il jouissait de l'absence d'élanements à son flanc et de la chaleur qui régnait, il lui arriva même de ronfler et il eut le temps pour un bout de rêve agréable dans lequel il arrachait à la queue de la chouette une touffe de plumes... Puis une voix bouleversée brailla au-dessus de sa tête.

— Je suis trop connu à Moscou, professeur. Que puis-je donc faire ?

— Messieurs ! s'indignait Philippe Philippovitch, cela ne se fait pas. Il faut se maîtriser. Quel âge a-t-elle ?

— Quatorze ans, professeur... Vous le comprenez, si cela s'ébruite, je suis perdu.

J'attends d'un jour à l'autre mon ordre de mission pour l'étranger.

— Mon cher, je ne suis pas juriste... Eh bien, attendez deux ans et épousez-la.

— Je suis marié, professeur.

— Ah, messieurs, messieurs !

Les portes s'ouvraient, les personnages se succédaient, l'armoire à instruments faisait du bruit et Philippe Philippovitch travaillait sans relâche.

« Le coin est mal famé, se disait le chien, mais on y est drôlement bien ! Mais pourquoi diable avait-il besoin de moi ? Se peut-il qu'il me laisse vivre ici ? En voilà un original ! Il n'aurait qu'à cligner de l'œil pour se procurer un chien à tomber à la renverse ! Mais peut-être que moi aussi, je suis beau. Visiblement, j'ai de la veine ! Quant à cette saleté de chouette... Une insolente.

Le chien s'éveilla pour de bon tard dans la soirée, lorsque les coups de sonnette eurent cessé et à l'instant même où la porte laissait entrer des visiteurs d'un genre particulier. Il en vint quatre d'un seul coup. Ils étaient tous jeunes, et leur tenue était fort modeste.

— Ils ont besoin de quoi, ceux-là ? s'étonna le chien.

Philippe Philippovitch les accueillit de façon bien plus hostile. Debout près de son bureau, il regardait les nouveaux arrivants comme un général contemplant l'ennemi. Les narines de son nez busqué se gonflaient. Ses visiteurs faisaient du sur-place sur le tapis.

— Professeur, nous venons vous voir, dit celui qui avait sur la tête une tignasse fort épaisse et bouclée d'un quart d'archine⁸ de haut, nous venons vous voir et voici pourquoi...

— Messieurs, vous avez tort de sortir sans caoutchoucs par un temps pareil, l'interrompit d'un ton sentencieux Philippe Philippovitch. Primo, vous allez prendre froid, et secundo, vous avez laissé des traces sur mes tapis, qui sont tous des tapis de Perse.

Le porteur de tignasse se tut, et le quatuor dévisagea Philippe Philippovitch avec stupéfaction. Ce silence se prolongea quelques instants, seulement rompu par le bruit que faisaient les doigts de Philippe Philippovitch sur un plat de bois peint se trouvant sur son bureau.

— D'abord, nous ne sommes pas des messieurs, dit enfin le plus jeune des quatre, qui avait une figure de pêche.

— D'abord, l'interrompit Philippe Philippovitch, êtes-vous un homme ou une femme ?

Le quatuor se tut de nouveau, bouche bée. Cette fois, celui à la tignasse fut le premier à reprendre ses esprits.

— Quelle différence cela fait-il, camarade ? demanda-t-il fièrement.

— Je suis une femme, avoua la jeune pêche en veste de cuir, devenant toute rouge. Puis ce fut un autre des visiteurs, un blond portant une papakha⁹, qui rougit affreusement sans qu'on sût pourquoi.

— Dans ce cas, vous pouvez garder votre casquette, quant à vous, cher monsieur, je vous prie de retirer votre couvre-chef, dit avec gravité Philippe Philippovitch.

— Je ne suis pas votre cher monsieur, fit âprement le blond en ôtant sa papakha.

— Nous sommes venus vous voir... reprit le noiraud à la tignasse.

— Avant toute chose, qui est ce « nous » ?

— Nous sommes la nouvelle direction de l'immeuble, déclara le noiraud avec une fureur contenue. Je suis Schwonder, elle c'est Viazemskaja, lui c'est le camarade Piestroukhine et enfin Charovkine. Donc, nous...

— C'est vous qu'on a installés chez Fiodor Pavlovitch Sabline ?

— C'est nous, répondit Schwonder.

— Mon Dieu, c'est la fin de la maison Kalaboukhov¹⁰ ! s'écria avec désespoir Philippe Philippovitch en levant les bras au ciel.

— Quoi, vous voulez rire, professeur ?

— Vous me voyez rire ? Je suis complètement désespéré ! cria Philippe Philippovitch. Que va devenir le chauffage à la vapeur, à présent ?

— Vous vous moquez, professeur Préobrajenski¹¹ ?

— Pour quelle affaire êtes-vous venus me voir ? Dites-le sans tarder, je vais dîner.

— Nous, la direction de l'immeuble, commença avec animosité Schwonder, sommes venus vous voir à la suite de l'assemblée générale des résidents de l'immeuble, au cours de laquelle il a été question de la densification des appartements...

— Quelle question ? cria Philippe Philippovitch. Donnez-vous la peine de vous exprimer clairement.

— Il a été question de la densification.

— Assez ! J'ai compris ! Vous êtes au courant de la résolution du douze août de cette année, selon laquelle mon appartement est exempté de toute mesure de densification et de relogement ?

— Nous la connaissons, répondit Schwonder, mais l'assemblée générale, après examen de votre cas, est arrivée à la conclusion, en gros, que vous occupez une superficie excessive. Absolument démesurée. Vous avez sept pièces pour vous seul.

— Je vis et je travaille dans sept pièces, répondit Philippe Philippovitch, et j'aimerais bien en avoir une huitième. J'en ai le plus grand besoin pour en faire une bibliothèque. Le quatuor en resta muet.

— Une huitième ! Hé hé hé ! fit le blond privé de couvre-chef, pas mal, sapristi !

— C'est indescriptible ! s'écria le jeune homme qui s'était avéré être une jeune femme.

— J'ai une salle où je reçois mes patients – vous remarquerez qu'elle me sert aussi de bibliothèque –, une salle à manger, mon cabinet, ça fait trois. Une salle de consultation, quatre. Une salle d'opérations, cinq. Ma chambre à coucher, six, et la chambre de bonne, sept. Dans l'ensemble, ce n'est pas suffisant. Mon appartement est exempté, point final. Je peux aller dîner ?

— Je m'excuse, fit le quatrième qui ressemblait à un gros scarabée.

— Je m'excuse, l'interrompit Schwonder, c'est justement à propos de la salle à manger et de la salle d'examen que nous sommes venus discuter. L'assemblée générale vous demande de renoncer de votre propre gré à la salle à manger, dans les règles de la discipline du travail. Personne n'a de salle à manger, à Moscou.

— Pas même Isadora Duncan¹² ! s'écria la jeune femme d'une voix sonore.

Quelque chose s'était produit chez Philippe Philippovitch, allumant une rougeur délicate sur sa figure et le faisant se taire en attendant la suite.

— Et aussi à la salle d'examen, reprit Schwonder – elle peut très bien ne faire qu'un avec le cabinet.

— Hmm hmm, proféra Philippe Philippovitch d'une voix un peu étrange. Et où dois-je manger ?

— Dans la chambre, répondirent en chœur les quatre.

La teinte cramoisie apparue sur la figure de Philippe Philippovitch prit une nuance quelque peu grisâtre.

— Manger dans la chambre, commença-t-il d'une voix un peu étouffée, lire dans la salle d'examen, s'habiller à l'accueil, opérer dans la chambre de bonne et faire les examens dans la salle à manger. Il est très possible qu'Isadora Duncan procède de cette façon. Peut-être dîne-t-elle dans son cabinet et saigne-t-elle des lapins dans sa salle de bains. Peut-être. Mais je ne suis pas Isadora Duncan !... vociféra-t-il soudain, la rougeur sur son visage virant au jaune. Je mangerai dans la salle à manger, et opérerai dans la salle d'opérations ! Rapportez cela à l'assemblée générale et, je vous en prie humblement, retournez à vos occupations et laissez-moi manger là où le font tous les gens normaux, c'est-à-dire dans la salle à manger, et non dans le vestibule ou la chambre d'enfants.

— Dans ce cas, professeur, au vu de votre opposition obstinée, dit Schwonder tout agité, nous porterons plainte contre vous devant les instances supérieures.

— Aha, dit Philippe Philippovitch, c'est comme ça ? Une nuance de courtoisie suspecte apparut alors dans sa voix. Je vous demanderai d'attendre un instant.

« Quel gaillard ! pensa le chien enthousiasmé, il est exactement comme moi. Oh, il va les mordre, il va les mordre, maintenant ! Je ne sais pas encore comment il s'y prendra, mais il va les mordre... Allez, frappe-les ! Celui-là, avec ses longues jambes, on l'attrape tout de suite au-dessus de la botte, au tendon sous le genou... Grrr... »

Ayant lancé l'appel, Philippe Philippovitch décrocha le combiné et dit dedans :

— S'il vous plaît... Oui... Je vous remercie. Je voudrais parler à Piotr Alexandrovitch, je vous prie. Le professeur Préobrajenski. Piotr Alexandrovitch ? Très heureux de vous trouver. Merci, je vais bien. Piotr Alexandrovitch, votre opération est annulée. Comment ? Annulée, absolument. Comme toutes les autres opérations. Voici pourquoi : je cesse de travailler à Moscou et, plus généralement, en Russie... J'ai quatre individus qui sont venus chez moi, dont une femme habillée en homme et deux autres munis de revolvers, ils sont venus me terroriser chez moi afin de me déposséder d'une partie de mon appartement.

— Permettez, professeur, commença Schwonder en changeant de visage.

— Excusez-moi... Je ne suis pas en mesure de répéter tout ce qu'ils ont dit. Je n'ai pas le goût des absurdités. Il suffira de dire qu'ils m'ont invité à renoncer à ma salle à manger, en d'autres termes, ils m'obligent à vous opérer là où jusqu'à présent je saignais des lapins. Non seulement je ne peux pas, mais je n'ai même pas le droit de travailler dans des conditions pareilles. Je cesse donc mes activités, ferme l'appartement et pars à Sotchi. Je peux donner les clés à Schwonder. Qu'il fasse lui-même les opérations.

Le quatuor s'était figé. La neige sur leurs bottes fondait.

— Que peut-on y faire... Pour moi aussi, c'est très fâcheux... Comment ? Ah non, Piotr Alexandrovitch ! Ah non. De cette façon-là, je ne suis plus d'accord. Je suis à bout de patience. Depuis le mois d'août, c'est déjà la deuxième fois. Comment ? Hum... Comme vous voudrez. Mais à une seule condition : que j'aie un bout de papier – peu importe de qui, peu importe quand et peu importe son contenu exact – empêchant Schwonder ou qui que ce soit d'autre de seulement s'approcher de la porte de mon appartement. Un papier définitif, réel, authentique ! Une cuirasse. Que mon nom ne soit même plus mentionné. Terminé. Que pour eux je n'existe plus. Oui, oui. S'il vous plaît. De qui ? Aha... Bon, c'est une autre histoire. Aha... Bien. Je vous le passe tout de suite.

Philippe Philippovitch dit d'une voix de serpent, en s'adressant à Schwonder :

— Ayez l'obligeance... On veut vous parler.

— Permettez, professeur, dit Schwonder, s'enflammant puis s'éteignant, vous avez déformé nos propos.

— Je vous prierai de ne pas employer ce genre d'expression.

Décontenancé, Schwonder prit le combiné et dit :

— J'écoute. Oui... Le président du comité d'immeuble... Nous avons suivi le règlement... La situation du professeur est tellement exceptionnelle, absolument unique...

Nous connaissons ses travaux... Nous voulions lui laisser cinq pièces entières... Bon, très bien... Du moment que... Très bien...

Tout rouge, il raccrocha et se retourna.

« Comme il lui a craché à la gueule ! Quel gaillard ! pensa le chien ravi. Il connaîtrait la formule ? À présent, vous pouvez me battre tant qu'il vous plaira, je ne m'en vais pas d'ici. »

Bouche bée, les trois autres regardaient Schwonder humilié.

— C'est une vraie honte, dit celui-ci sans conviction.

— Si un débat avait lieu tout de suite, commença la femme, l'émotion lui enflammant les joues, je prouverais à Piotr Alexandrovitch...

— Pardon, vous n'avez pas l'intention d'entamer maintenant cette discussion ? s'enquit poliment Philippe Philippovitch.

Les yeux de la femme s'embrasèrent.

— Je saisis votre ironie, professeur, nous partons sur-le-champ... Mais en tant que dirigeant de la section culturelle de l'immeuble...

— Di-ri-gean-te, la reprit Philippe Philippovitch.

— Je veux vous proposer – ici, la femme tira de son sein quelques revues brillantes et humides de neige – de prendre quelques revues au profit des enfants d’Allemagne. Un demi-rouble pièce.

— Non, je n’en prendrai pas, répondit brièvement Philippe Philippovitch après avoir louché sur les revues.

Les visages exprimèrent une complète stupéfaction, celui de la femme prenant une teinte de canneberge.

— Pourquoi refusez-vous donc ?

— Je ne veux pas.

— Vous n’avez pas de compassion pour les enfants d’Allemagne ?

— Si, j’en ai.

— Vous êtes à un demi-rouble près ?

— Non.

— Alors pourquoi ?

— Je ne veux pas.

Silence.

— Savez-vous, professeur, commença la jeune femme après un profond soupir, si vous n’étiez pas une lumière européenne que défendraient de la façon la plus révoltante (le blond la tira par le bout de sa veste, mais elle le repoussa) des individus que nous finirons, j’en suis convaincue, par démasquer, votre arrestation s’imposerait.

— Pour quel motif ? demanda Philippe Philippovitch, piqué par la curiosité.

— Vous haïssez le prolétariat ! dit avec fierté la femme.

— En effet, je n’aime pas le prolétariat, reconnut tristement Philippe Philippovitch en appuyant sur un bouton. Il y eut une sonnerie. La porte du couloir s’ouvrit.

— Zina, cria Philippe Philippovitch, sers le dîner. Vous permettez, messieurs-dames ?

Le quatuor sortit en silence du cabinet, traversa en silence la salle d’accueil puis le vestibule, et l’on entendit bien la porte d’entrée se refermer lourdement derrière eux.

Le chien se leva sur ses pattes de derrière, exécutant comme une prière musulmane devant Philippe Philippovitch.

- (1) La verste faisait un peu plus d’un kilomètre.
- (2) Union moscovite des coopératives de consommation.
- (3) Série de jeu de mots : le nom des frères signifie à peu près Comptableu, et la rue est, pour des raisons historiques, la rue de la Boucherie.
- (4) Mot composé désignant l’industrie et le commerce du poisson, relevant du Commissariat du peuple à l’alimentation. Ryba, c’est le poisson.
- (5) Il s’agit de la lettre Ф, le « F » russe.
- (6) À partir de maintenant, le professeur (Philippe Philippovitch) chantonnera sans cesse des extraits de la *Sérénade de Don Juan* qui se trouve à la fin de la première partie du poème dramatique *Don Juan* d’Alexis Tolstoï, sérénade mise en musique par Tchaïkovski...
- (7) Transcrit du français.
- (8) L’archine faisait 71 cm. L’unité en question était déjà désuète, mais le chien l’ignore peut-être !
- (9) Bonnet cosaque en peau de mouton.
- (10) C’est le nom de l’ancien propriétaire de ce qui était un immeuble de rapport.
- (11) Ce nom est intentionnel. Il est apparenté au terme russe – Préobrajénié – qui désigne la Transfiguration du Christ. C’est notamment celui d’un économiste bolchevik (opposé un temps à Staline et exécuté comme il se doit en 1937) dont le père était un prêtre orthodoxe. Ici, ce nom renvoie à l’expérience de

transfiguration, en quelque sorte, que va tenter le professeur, et qui rappelle un peu, outre le roman de Wells cité dans l'introduction, l'expérience malheureuse du docteur Frankenstein...
(12) Mariée au poète Serge Essénine de 1922 à 1924.

III

Sur des assiettes au large liseré noir et peintes de couleurs paradisiaques, un saumon coupé en fines tranches et des anguilles marinées. Un morceau de fromage coulant sur une grosse planche et, dans une coupe entourée de neige, du caviar. Quelques petits verres fins entre les assiettes, ainsi que trois carafons en cristal contenant des vodkas de différentes couleurs. Tous ces objets se trouvaient sur une petite table de marbre gentiment collée contre un immense buffet en chêne sculpté d'où jaillissaient des faisceaux lumineux vitreux ou argentés. Au milieu de la pièce, une table lourde comme un tombeau, recouverte d'une nappe blanche, et dessus deux couverts, deux serviettes pliées en forme de tiaras pontificales et trois bouteilles sombres.

Zina apporta un plat couvert en argent dans lequel quelque chose bougonnait. Il en émanait une telle odeur que la bouche du chien se remplit aussitôt de salive. « Les jardins de Sémiramis ! » pensa-t-il, sa queue frappant le parquet comme une canne.

— Apportez-les ici, ordonna Philippe Philippovitch avec rapacité. Docteur Bormenthal, je vous en supplie, laissez ce caviar tranquille. Et si vous voulez un bon conseil : versez-vous de la vodka russe ordinaire et non de l'anglaise.

Le beau mordu – il avait quitté sa blouse et portait un costume foncé correct – haussa ses larges épaules, eut un sourire poli, et se versa de la vodka transparente.

— On vient de la bénir ? s'enquit-il.

— Pensez-vous, mon ami, répliqua le maître des lieux. C'est de l'alcool. Daria Piétrovna fabrique elle-même de l'excellente vodka.

— On ne le dirait pas, Philippe Philippovitch, tout le monde affirme qu'une vodka correcte fait trente degrés.

— Primo, la vodka doit faire quarante degrés et non trente ; et secundo, allez savoir ce qu'ils ont flanqué dedans. Vous pouvez dire ce qui leur passe par la tête ?

— N'importe quoi, dit avec assurance le mordu.

— Je suis du même avis, ajouta Philippe Philippovitch qui se jeta d'un seul coup dans le gosier le contenu de son petit verre. Hmm... Docteur Bormenthal, je vous en supplie, essayez ça à l'instant, et si vous me dites que c'est... Je suis votre ennemi juré pour la vie entière.

De Séville jusqu'à Grenade...

En disant cela, il accrocha une sorte de petit pain bruni avec une fourchette d'argent aux dents écartées. Le mordu suivit son exemple.

Les yeux de Philippe Philippovitch brillèrent.

— C'est mauvais ? demanda-t-il en mâchant ? C'est mauvais ? Répondez, monsieur le docteur.

— C'est incomparable, répondit avec sincérité le mordu.

— Je vous crois... Vous remarquerez, Ivan Arnoldovitch, que les derniers propriétaires que les bolcheviks n'ont pas encore égorgés sont les seuls à prendre en entrée des zakouski froids et du potage. Un homme qui se respecte un tant soit peu emploie des zakouski chauds. Et ça, c'est le meilleur des zakouski chauds de Moscou. À une époque, on en préparait de somptueux au *Bazar Slave*. Tiens, attrape.

— Si vous lui donnez de bonnes petites choses dans la salle à manger, dit une voix de femme, on ne pourra plus l'en faire sortir, même en lui montrant un petit pain.

— Ce n'est pas grave. Le pauvre a eu longtemps le ventre creux.

Du bout de sa fourchette, Philippe Philippovitch tendit au chien un morceau que celui-ci fit disparaître avec l'agilité d'un prestidigitateur, et la fourchette fut bruyamment jetée dans un bac.

Ensuite, une vapeur sentant l'écrevisse monta des assiettes ; assis à l'ombre de la nappe, le chien avait l'air d'une sentinelle postée à l'entrée d'un dépôt de poudre. Quant à Philippe Philippovitch, ayant fourré le bout de sa serviette amidonnée dans son col, il prêchait :

— La nourriture, Ivan Arnoldovitch, est chose délicate. Il faut savoir manger, et figurez-vous que la plupart des gens ne savent pas du tout manger. Il ne suffit pas de savoir quoi, encore faut-il savoir quand et comment manger. (Philippe Philippovitch agita sa cuillère avec importance). Et savoir que dire à cette occasion. Oui monsieur. Si vous vous souciez de votre digestion, suivez mon conseil : à table, ne parlez ni de bolchevisme ni de médecine. Et – Dieu vous en préserve – ne lisez pas, avant le dîner, de journaux soviétiques.

— Hem... C'est qu'il n'y en a pas d'autres.

— Précisément, n'en lisez aucun. Vous savez, j'ai suivi trente patients dans ma clinique. Et vous savez quoi ? Ceux qui ne lisent pas de journaux se portent à merveille. Ceux que j'ai obligés tout exprès à lire la « Pravda » ont perdu du poids.

— Hum... dit en marquant de l'intérêt le mordu, devenant rose sous l'effet du potage et du vin.

— Bien plus encore. Diminution des réflexes rotuliens, appétit médiocre, état dépressif.

— Bigre...

— Oui monsieur. D'ailleurs, qu'est-ce qui me prend ? Voilà que je parle moi-même de médecine.

Se rejetant en arrière, Philippe Philippovitch sonna, et Zina émergea de la portière cerise. Un gros bout d'esturgeon pâle échut au chien sans lui plaire, et tout de suite après une tranche de rosbif saignant.

L'ayant bouloquée, le chien ressentit une brusque envie de dormir, il ne pouvait plus voir la moindre nourriture. « Étrange sensation, se disait-il en fermant ses paupières alourdis, mes yeux refuseraient de voir la moindre nourriture. Et, pour ce qui est de fumer après le dîner, c'est une idiotie. »

La salle à manger se remplit d'une désagréable fumée bleue. Le chien sommeillait, la tête posée sur ses pattes de devant.

— Le Saint-Julien est un vin correct, entendait le chien à travers son sommeil, seulement, maintenant, on n'en trouve pas.

Étouffé par les plafonds et les tapis, un choral leur parvint sourdement, provenant d'en haut et de côté.

Philippe Philippovitch sonna et Zina se montra.

— Zinoucha, qu'est-ce que cela signifie ?

— Ils ont tenu une nouvelle assemblée générale, Philippe Philippovitch, répondit Zina.

— Encore ! s'écria douloureusement Philippe Philippovitch. Eh bien, si c'est ça, terminé, l'immeuble Kalaboukhov est fichu. Il va falloir déménager, mais où aller, on se le demande. Tout va aller comme sur des roulettes. Tout d'abord, du chant tous les soirs, ensuite les tuyaux gèleront dans les chiottes, puis ce sera la chaudière du chauffage à la vapeur qui claquera, et ainsi de suite. C'en est fait, du Kalaboukhov.

— Voilà Philippe Philippovitch tout affligé, observa en souriant Zina, qui emporta une pile d'assiettes.

— Et il n’y a pas de quoi être affligé ? ! cria Philippe Philippovitch. Quand on pense à la maison que c’était, comprenez donc !

— Vous voyez les choses trop en noir, Philippe Philippovitch, objecta le beau mordu. Elles ont beaucoup changé, à présent.

— Mon ami, vous me connaissez, n’est-ce pas ? Je suis un homme de faits, un homme d’observations. Je suis l’ennemi des hypothèses infondées. On le sait non seulement en Russie, mais aussi en Europe. Si je dis quelque chose, c’est que réside quelque part un fait dont je tire des conclusions. Le voici, votre fait : le porte-manteau et l’étagère à caoutchoucs de notre immeuble.

— C’est intéressant...

« Bêtise, que les caoutchoucs. Les caoutchoucs ne font pas le bonheur, pensa le chien ; mais lui est un type hors du commun. »

— N’est-ce pas pratique, une étagère à caoutchoucs ? Je vis dans cet immeuble depuis 1903. Eh bien, de tout ce temps jusqu’au mois de mars 1917, il n’est pas arrivé une seule fois – je souligne au crayon rouge : pas une seule – qu’une paire de caoutchoucs disparaisse, dans notre entrée principale, le tout avec une porte commune non fermée à clef. Notez bien qu’il y a ici douze appartements, et que je reçois des patients. Un beau jour de mars 17, tous les caoutchoucs ont disparu, dont deux paires à moi, ainsi que trois cannes, le manteau et le samovar du portier. Et depuis ce jour, plus d’étagère à caoutchoucs Mon ami ! Je ne parle même pas du chauffage à la vapeur. N’en parlons pas. Soit : du moment que c’est la révolution sociale, il n’est pas nécessaire de se chauffer. Mais je demande : pourquoi, depuis que toute cette histoire a commencé, tout un chacun s’est-il mis à prendre l’escalier de marbre en caoutchoucs et bottes de feutre sales ? Pourquoi faut-il, jusqu’à présent, mettre les caoutchoucs sous clef ? Et y poster en outre un soldat pour que personne ne les barbote ? Pourquoi le tapis du grand escalier a-t-il été retiré ? Est-ce que par hasard Karl Marx interdit qu’il y ait des tapis dans les escaliers ? Est-ce qu’il y a un passage de Karl Marx où celui-ci dit qu’il faut condamner avec des planches la deuxième entrée de la maison Kalaboukhov, rue Prétchistienka, pour faire le tour et passer par l’entrée de service ? Qui a besoin de cela ? Pourquoi le prolétaire ne peut-il pas laisser en bas ses caoutchoucs, au lieu de salir le marbre ?

— Mais, Philippe Philippovitch, il n’en a même pas, de caoutchoucs, tenta de dire le mordu.

— Absolument faux ! répondit Philippe Philippovitch d’une voix tonitruante, et il se versa un verre de vin. Hum... Je désapprouve les liqueurs après le dîner : elles alourdisent et ont un mauvais effet sur le foie... C’est absolument faux ! Il a des caoutchoucs, maintenant, et ces caoutchoucs sont... les miens ! Ce sont précisément les caoutchoucs qui ont disparu au printemps 1917. La question est : qui les a chipés ? Moi ? Impossible. Le bourgeois Sabline ? (Philippe Philippovitch montra le plafond du doigt.) Cette simple hypothèse est comique. Le sucrier Polozov ? (Philippe Philippovitch indiqua un côté.) En aucun cas ! Voilà, monsieur. Mais ils pourraient au moins les enlever dans l’escalier ! (Philippe Philippovitch commença à s’empourprer.) Au nom de quel diable a-t-on enlevé les fleurs sur les paliers ? Pourquoi l’électricité qui, que la mémoire me revienne, a connu deux pannes en l’espace de vingt ans, en a-t-elle régulièrement une tous les mois, de nos jours ? Docteur Bormenthal, la statistique est une chose effrayante. Vous le savez mieux que quiconque, vous qui n’ignorez pas ma dernière œuvre.

— L’anarchie, Philippe Philippovitch.

— Non, répliqua Philippe Philippovitch avec une absolue certitude. Non. Vous le premier, cher Ivan Arnoldovitch, abstenez-vous d’employer ce mot. C’est un mirage, une fumée, une fiction.

Philippe Philippovitch écarta largement ses doigts courts et deux ombres se trémoussèrent comme des tortues sur la nappe.

— Qu'est-ce donc que votre anarchie ? Une vieille avec un bâton ? Une sorcière qui a cassé tous les carreaux et fait s'éteindre toutes les lampes ? Elle n'existe aucunement. Que sous-entendez-vous en employant ce mot ? demanda rageusement Philippe Philippovitch à un malheureux canard en carton pendu par les pieds à côté du buffet, et il répondit à la place de ce dernier :

— Voici ce qui est : si je me mets à chanter en chœur tous les soirs dans mon appartement au lieu d'opérer, ce sera le début de l'anarchie chez moi. Si, en allant aux toilettes, je me mets, pardonnez l'expression, à pisser à côté de la cuvette, imité ensuite par Zina et Daria Alexandrovna, l'anarchie commencera à régner aux toilettes. L'anarchie n'est donc pas dans les cabinets, mais dans les têtes. Ainsi, lorsque ces barytons crient : « Mort à l'anarchie ! », cela me fait rire. (Le visage de Philippe Philippovitch grimaça au point que le mordu en resta bouche bée.) Je vous jure que ça me fait rire ! Cela signifie que chacun d'eux doit se flanquer des tapes sur la nuque ! Et quand, à force de tapes, il aura fait sortir de lui les hallucinations en tout genre et se sera mis à nettoyer les remises – son vrai travail –, l'anarchie disparaîtra d'elle-même. On ne peut pas servir deux dieux ! On ne peut pas en même temps balayer la voie du tramway et s'occuper du destin de je ne sais quels gueux d'Espagnols ! Cela ne réussit à personne, encore moins à des gens qui, déjà en retard de deux cents ans sur l'Europe, manquent encore d'assurance pour boutonner leur propre pantalon !

Philippe Philippovitch s'emballa. Les narines de son nez busqué se gonflèrent.

Ayant repris des forces à la suite de son copieux dîner, il tonnait tel un prophète des temps anciens et l'on voyait étinceler l'argent sur sa tête.

Sur le chien endormi, ses paroles tombaient comme un sourd grondement souterrain. Tantôt la chouette aux stupides yeux jaunes surgissait à travers son sommeil, tantôt c'était la sale trogne du cuisinier au bonnet blanc crasseux, tantôt la moustache crâne de Philippe Philippovitch, éclairée par la vive lumière de l'abat-jour, ou un traîneau endormi qui crissait avant de disparaître, tandis que l'estomac du chien digérait un morceau de rosbif tout déchiré, baignant dans son jus.

« Il pourrait carrément gagner de l'argent dans des meetings, pensait confusément le chien, c'est un margoulin de première. Du reste, visiblement, il roule sur l'or. »

— Un agent de police ! criait Philippe Philippovitch. Un agent de police !

« Houhouhou ! »

Des sortes de bulles crevaient dans la cervelle du chien...

— Un agent de police ! Purement et simplement. Et peu importe qu'il porte une plaque ou un képi rouge. Flanquer tout un chacun d'un agent de police et obliger cet agent de police à tempérer les ardeurs vocales de nos concitoyens. Vous parlez d'anarchie. Je vous dirai, docteur, que rien n'ira en s'améliorant dans notre immeuble, ni dans aucun autre, tant qu'on n'aura pas fait taire ces chanteurs ! Dès qu'ils auront cessé leurs concerts, la situation s'arrangera d'elle-même.

— Vous dites des choses contre-révolutionnaires, Philippe Philippovitch, plaisanta le mordu, Dieu nous garde que quelqu'un vous entende !

— Il n'y a là rien de dangereux, répliqua avec feu Philippe Philippovitch. Rien de contre-révolutionnaire. À propos, voilà encore un terme que je ne peux pas souffrir. On ne sait absolument pas ce qui se cache en-dessous. Du diable si on le sait ! Je dis donc qu'il n'y a aucune espèce de contre-révolution dans mes propos. Ils contiennent du bon sens et l'expérience de la vie.

Sur ce, Philippe Philippovitch extirpa de son col le bout de sa serviette brillante et chiffonnée et, l'ayant roulée en boule, la posa à côté de son verre où il restait du vin. Le mordu se leva aussitôt et dit : « *merci*¹ »

— Un instant, docteur ! l'arrêta Philippe Philippovitch en tirant son portefeuille de la poche de son pantalon. Il cligna des yeux, compta les billets blancs² et les tendit au mordu en lui disant :

— Quarante roubles vous reviennent aujourd’hui, Ivan Arnoldovitch. Je vous en prie. La victime du chien remercia poliment et fourra en rougissant l’argent dans la poche de son veston.

— Vous n’avez pas besoin de moi ce soir, Philippe Philippovitch ? s’enquit-il.

— Non, mon ami, je vous remercie. Nous n’allons rien faire aujourd’hui. Primo, le lapin a crevé, et secundo, ce soir, il y a « Aïda » au Bolchoï. Cela fait longtemps que je ne l’ai pas entendu. J’aime... Vous vous rappelez, le duo... tra-la-la ?

— Comment trouvez-vous donc le temps, Philippe Philippovitch ? demanda respectueusement le médecin.

— Trouve toujours le temps celui qui ne presse jamais, dit d’un ton édifiant le maître de maison. Bien sûr, si je me précipitais de réunion en réunion et si je chantais toute la journée comme un rossignol au lieu de m’occuper de mon vrai travail, je n’aurais de temps pour rien.

Sous les doigts de Philippe Philippovitch, le mécanisme de sa montre à répétition fit entendre des sons célestes au fond de sa poche.

— Huit heures passées... J’irai pour le deuxième acte... Je suis partisan de la division du travail. Qu’on chante au Bolchoï, moi je ferai mes opérations. Voilà qui est bien. Et il n’y a aucune anarchie... Bon, veillez-y, Ivan Arnoldovitch, dès que se présente un mort propice, l’enlever de la table, le mettre dans une solution nutritive et chez moi au plus vite !

— Soyez sans crainte, Philippe Philippovitch, les anatomo-pathologistes me l’ont promis.

— Parfait, et d’ici là nous allons observer ce neurasthénique des rues. Laissons son flanc cicatriser.

« Il se fait du souci à mon sujet, se dit le chien. Très chouette type. Je sais qui c’est. C’est un enchanteur, un mage, un magicien sorti d’un conte de chiens... Car il est impossible que tout cela ne soit qu’un rêve. Et si c’était un rêve ? (le chien eut un frisson dans son sommeil) Je vais m’éveiller... et il n’y aura rien. Ni lampe entourée de soie, ni chaleur, ni satiété. Ce sera de nouveau le bas de la porte cochère, la gelée à devenir fou, le bitume verglacé, la faim, les gens méchants... La cantine, la neige... Dieu, comme ce sera pénible ! »

Mais rien de tout cela ne se produisit. Ce fut justement la porte cochère qui fondit, tel un rêve gelé, et ne réapparut plus.

L’anarchie ne semblait pas une chose si effroyable. Elle n’empêchait pas les accordéons gris, sous le rebord des fenêtres, de faire deux fois par jour le plein de chaleur brûlante, et l’air chaud se répandait par vagues dans tout l’appartement.

Très clairement, le chien avait tiré le gros lot des chiens. À présent, ses yeux se remplissaient au moins deux fois par jours de larmes de gratitude envers le sage de la Prétchistienka. De plus, tous les trumeaux, au salon comme dans la salle d’accueil, entre les bibliothèques, reflétaient un chien superbe, un vrai veinard.

« Je suis très beau. Je suis peut-être un prince canin incognito, supputait le chien en regardant le chien à la gueule satisfaite et aux longs poils couleur café qui se promenait dans les lointains des miroirs. Il est très possible que ma grand-mère ait fauté avec un terre-neuve. Tiens, je vois que j’ai une tache blanche sur le museau. D’où vient-elle, on se le demande. Philippe Philippovitch est un homme de goût, il ne ramènerait pas chez lui le premier cabot venu. »

Le chien boulotta en une semaine autant que les dernières six semaines de famine passées dans la rue. Seulement en termes de poids, bien sûr. Il n’y avait pas à discuter la qualité de la nourriture chez Philippe Philippovitch. Sans même considérer le fait que Daria Alexandrovna achetait tous les jours pour dix-huit kopecks de bas morceaux au marché Smolienski, il suffit de mentionner les dîners à sept heures du soir dans la salle à manger, qui se tenaient en présence du chien malgré les protestations de la distinguée

Zina. Lors de ces dîners, Philippe Philippovitch obtint définitivement le titre de divinité. Le chien se dressait sur ses pattes de derrière et mordillait son veston, il avait appris la façon de sonner de Philippe Philippovitch – deux coups sonores, espacés et impérieux –, et se précipitait en aboyant à sa rencontre dans le vestibule. Le maître des lieux faisait irruption dans sa pelisse de renard argenté, tout scintillant de paillettes de neige, fleurant la mandarine le cigare, le parfum, le citron, l'essence, l'eau de Cologne et le drap, et sa voix résonnait dans le logement tout entier comme une trompette de commandement.

– Pourquoi as-tu déchiqueté la chouette, salopard ? Elle te dérangeait ? Elle te dérangeait, je te demande ? Pourquoi as-tu cassé le professeur Mietchnikov ?

– Il faudrait le fouetter, ne serait-ce qu'une fois, Philippe Philippovitch, disait Zina, indignée. Autrement, il va tout se permettre. Regardez donc ce qu'il a fait de vos caoutchoucs.

– On ne doit fouetter personne, s'alarmait Philippe Philippovitch, retiens-le une fois pour toutes. On ne peut agir, sur les humains comme sur les animaux, que par la suggestion. Il a eu de la viande, aujourd'hui ?

– Seigneur, il s'est empiffré de tout ce qu'il y avait. En voilà une question, Philippe Philippovitch. Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'éclate pas.

– Eh bien, qu'il mange tant qu'il veut.... En quoi elle te gênait, la chouette, voyou ?

– Hou-ouh ! geignait le chien flagorneur en se traînant sur le ventre, les pattes retournées

Il fut ensuite traîné par la peau du cou, dans un grand vacarme, jusqu'au cabinet en passant par l'accueil. Le chien hurlait, montrait les dents, s'accrochait au tapis, freinant du derrière comme au cirque.

Au beau milieu du cabinet, la chouette aux yeux de verre gisait sur le tapis, et des espèces de chiffons rouges sentant la naphthaline sortaient de son ventre décousu. Sur la table traînait un portrait fracassé en mille morceaux.

– J'ai fait exprès de ne pas ranger pour que vous puissiez admirer, exposa Zina, affligée. C'est qu'il a sauté sur la table, le misérable ! Et hop, que je l'attrape par la queue ! Il l'avait déchirée avant que j'ai eu le temps de réagir. Enfoncez-lui le museau dans la chouette, Philippe Philippovitch, pour lui apprendre à abîmer les choses.

Les hurlements commencèrent. Le chien, qui se plaquait au tapis, fut traîné à la chouette et on lui enfonça la gueule dedans, et le chien pleurait à chaudes larmes et pensait : « Battez-moi, mais ne me chassez pas de l'appartement. »

– La chouette doit être aujourd'hui même envoyée chez le taxidermiste. Par ailleurs, voici huit roubles, et quinze kopecks pour le tramway, va chez Mur et achète-lui un bon collier avec une chaîne.

Le lendemain, on mit au chien un collier large et brillant. Tout d'abord, s'étant regardé dans le miroir, il fut très chagriné, baissa la queue et alla dans la salle de bains en réfléchissant au moyen d'entamer le collier en le frottant contre un coffre ou une caisse. Mais très vite, le chien comprit qu'il n'était qu'un imbécile. Zina l'emmena se promener avec sa chaîne dans le passage Oboukhov. Le chien marchait comme un détenu, mourant de honte, mais en suivant la Prétchistienka jusqu'à la cathédrale du Christ Sauveur, il comprit à la perfection ce qu'un collier signifiait dans la vie. Une envie furieuse se lisait dans les yeux de tous les chiens rencontrés, et, en arrivant au passage Miortvy, un escogriffe de corniaud à la queue coupée lui aboya dessus en le traitant de « vendu à la haute » et de « chien d'attelage ». Alors qu'ils traversaient les rails du tramway, un milicien observa le collier avec satisfaction et respect, et quand ils revinrent, une chose absolument inouïe se produisit : le portier Fiodor ouvrit de ses propres mains la grande porte et laissa entrer Bouboule tout en faisant à Zina cette observation :

– Elle est drôlement poilue, l'acquisition de Philippe Philippovitch, et extraordinairement grasse.

– Je crois bien ! Il bouffe comme six, expliqua Zina, rougie et embellie par le gel.

« Un collier, c'est comme un porte-documents », ironisa in petto le chien qui, tortillant du derrière, suivit Zina au bel étage comme un grand seigneur.

Ayant apprécié à sa juste valeur le collier, le chien fit sa première visite à cette section essentielle du paradis dont l'entrée lui avait été jusqu'alors refusée de façon catégorique, à savoir le royaume de la cuisinière Daria Piétrovna. L'appartement tout entier ne valait pas le dixième du royaume darien. Les flammes se déchaînaient et crépitaient toute la journée dans le fourneau noir et revêtu sur le dessus de carreaux de faïence. Le four grésillait. Dans les colonnes pourpres luisait la face de Daria Piétrovna, miroitante de graisse, soumise à l'éternelle torture du feu et à sa passion inassouvie. Dans sa coiffure à la mode, les oreilles recouvertes et une corbeille de cheveux clairs sur la nuque, étincelaient vingt-deux faux diamants. Aux murs, des casseroles dorées pendaient à leurs crochets, la cuisine entière n'était qu'odeurs grondant, bouillonnant et sifflant dans les récipients clos...

— Va-t-en ! Dehors, le vagabond chaparleur ! Que viens-tu faire ici ? Je vais te faire tâter du tisonnier !...

« Qu'est-ce qui vous prend ? Qu'avez-vous donc à aboyer ? pensa le chien en plissant les yeux avec attendrissement. Chapardeur, moi ? Vous ne voyez donc pas mon collier ? »

Et il se glissait de côté pour entrer, pointant son museau dans l'ouverture.

Le chien Bouboule avait l'art et la manière de conquérir le cœur des gens. Deux jours plus tard, il était déjà couché près du panier à charbon et regardait travailler Daria Alexandrovna. De son couteau mince et aiguisé, celle-ci coupait la tête et les pattes à de pauvres gélinottes puis, tel un bourreau furieux, arrachait la chair des os, extirpait les entrailles des poules et faisait tourner quelque chose dans le hachoir. Pendant ce temps-là, Bouboule déchiquetait la tête d'une gélinotte. D'une jatte pleine de lait, Daria Piétrovna retirait des morceaux de mie de pain trempée, les mélangeait sur une planche avec la viande en bouillie, versait en abondance de la crème sur le tout, saupoudrait le mélange de sel et modelait des boulettes sur sa planche. Le four ronflait comme un incendie tandis que la poêle grésillait, formait des bulles et tressautait. La porte du four s'ouvrait dans un bruit de tonnerre, découvrant un effrayant enfer de flammes bouillonnantes et chatoyantes.

La gueule de pierre s'éteignait le soir, et la nuit profonde et solennelle de la Prétchistienka, avec son étoile solitaire, dominait la fenêtre de la cuisine, au-dessus du petit rideau blanc montant à mi-hauteur. Le sol de la cuisine était humide, les casseroles luisaient mystérieusement d'un éclat mat, une casquette de pompier traînait sur la table. Tel un lion sculpté en haut d'un portail, Bouboule était couché sur le fourneau tiède et, la curiosité lui faisant lever une oreille, regardait un homme ému à la moustache noire et au large ceinturon de cuir prendre dans ses bras Daria Piétrovna, derrière la porte entrouverte de la chambre que Zina partageait avec Daria. Le visage de celle-ci brûlait tout entier de passion et de souffrance, excepté son nez livide et poudré. Un peu de lumière éclairait le portrait du moustachu, d'où pendait une rose de Pâques³.

— Il se colle comme un démon, murmurait Daria Piétrovna dans la pénombre. Laisse-moi ! Zina va arriver à l'instant. Qu'est-ce qui te prend, tu t'es fait rajeunir, toi aussi ?

— Nous n'en avons nul besoin, répondait l'autre d'une voix enrouée, se maîtrisant à peine. Et vous, que vous êtes ardente !

Dans la soirée, l'étoile de la Prétchistienka disparaissait derrière les lourds stores et, les soirs où le Bolchoï ne donnait pas « Aïda » et où la société panrusse de chirurgie ne tenait pas séance, la divinité prenait place dans un profond fauteuil de son cabinet. Il n'y avait pas de lumière au plafond. Une seule lampe verte donnait de la lumière sur le bureau. Bouboule était couché sur le tapis, dans l'ombre, et ne pouvait détacher son regard de choses affreuses. Dans des récipients de verre, baignant dans un liquide âcre, trouble et répugnant, reposaient des cervelles humaines. Les bras de la divinité étaient

dénudés jusqu'au coude, ses mains revêtues de gants de caoutchouc rougeâtre, et ses doigts inexpressifs et glissants grouillaient dans les circonvolutions. De temps en temps, la divinité s'armait d'un petit couteau brillant et taillait sans bruit les cervelles élastiques et jaunes.

Vers les rivages sacrés du Nil...

fredonnait tout bas la divinité en se mordant les lèvres et en repensant aux dorures du Bolchoï, à l'intérieur.

À cette heure-là, les tuyaux chauffaient au plus haut point. Leur chaleur montait au plafond puis se répandait dans toute la pièce, et la dernière puce du chien se réveillait, celle que Philippe Philippovitch n'avait pas encore délogée avec son peigne, mais qui était déjà condamnée. Les tapis étouffaient les bruits dans l'appartement. Puis, au loin, tintait la porte d'entrée.

« La Zinette est allée au cinéma, se disait le chien. Ainsi, lorsqu'elle reviendra, nous souperons. Je suppose que ce sera des côtelettes de veau, aujourd'hui ! »

* * *

Ce jour horrible, Bouboule fut taraudé dès le matin par un pressentiment.

Du coup, il se mit soudain à geindre et mangea sans le moindre appétit son petit-déjeuner, une demi-tasse de gruau d'avoine et un os de mouton de la veille. Il se rendit avec ennui à l'accueil et poussa de petits gémissements devant son propre reflet. Mais après que Zina l'eut emmené faire un tour sur le boulevard, le restant de la journée suivit son cours habituel. On ne recevait pas de patients ce jour-là, puisque c'était un mardi, et la divinité siégeait dans son cabinet, ayant ouvert sur le bureau de lourds volumes garnis d'images bariolées. On attendait le dîner. La pensée qu'on aurait aujourd'hui de la dinde en plat chaud, renseignement recueilli de façon sûre à la cuisine, le revigora un peu.

En passant dans le couloir, le chien entendit, dans le cabinet de Philippe Philippovitch, la sonnerie inattendue et déplaisante du téléphone. Philippe Philippovitch décrocha, écouta et commença brusquement à s'agiter.

— Parfait, dit sa voix, apportez-le à l'instant, immédiatement !

Il s'affaira, sonna et ordonna à Zina de servir le dîner au plus vite.

— Le dîner ! Le dîner ! Le dîner !

Il y eut aussitôt dans la salle à manger un bruit d'assiettes, Zina se mit à courir et, dans la cuisine, on entendit Daria Piétrovna grommeler que la dinde n'était pas prête. Le chien ressentit de nouveau un trouble.

« Je n'aime pas qu'il y ait du remue-ménage dans l'appartement », réfléchissait-il... Et à peine se fut-il dit cela que le remue-ménage prit un caractère encore bien plus désagréable. Et avant tout en raison de la survenue du docteur Bormenthal, le ci-devant mordu. Il apporta avec lui une valise qui sentait mauvais et, sans même quitter son manteau, se hâta de traverser le couloir avec ladite valise en direction de la salle des examens. Philippe Philippovitch laissa en plan sa tasse de café non terminée, ce qui ne lui arrivait jamais, pour courir à la rencontre de Bormenthal, ce qui ne lui arrivait jamais non plus.

— La mort remonte à quand ? cria-t-il.

— Trois heures, répondit Bormenthal, déverrouillant la valise sans ôter sa chapka couverte de neige.

« Mais qui est mort ? se demanda le chien, mécontent et renfrogné, en se fourrant dans leurs jambes. Je déteste qu'on cavale de tous les côtés. »

— Ne reste pas dans nos jambes ! Allez, allez, allez ! cria Philippe Philippovitch dans toutes les directions, et il appuya sur toutes les sonnettes, à ce qu'il sembla au chien.

Zina arriva en courant.

— Zina ! Que Daria Piétrovna se mette au téléphone et note tout. On ne reçoit aucun patient ! Toi, on a besoin de toi. Docteur Bormenthal, par pitié, plus vite, plus vite, plus vite !

« Ça ne me plaît pas, ça ne me plaît pas. »

Vexé, le chien se mit à se balader, l'air renfrogné, dans l'appartement, tandis que toute l'agitation se concentrait dans la salle des examens. Zina se montra inopinément dans une blouse ressemblant à un suaire, faisant des allers-retours au pas de course entre la salle des examens et la cuisine.

« Si je bouffais quelque chose ? Qu'ils aillent au diable ! » décida le chien, qui fut brusquement pris au dépourvu.

— Ne rien donner à Bouboule ! tonna un ordre venant de la salle des examens.

— On ne peut pas avoir l'œil sur lui, voyons.

— Qu'on l'enferme !

Et Bouboule fut attiré et enfermé dans la salle de bains.

« Grossiers personnages ! pensa Bouboule assis dans la demi-obscurité de la salle de bains. C'est tout bonnement stupide... »

Il passa près d'un quart d'heure dans la salle de bains, dans un étrange état d'esprit – furieux par moments, très abattu à d'autres. Ennui et incertitude...

« Bien bien, vous verrez demain vos caoutchoucs, très estimé Philippe Philippovitch, se disait-il, vous avez déjà dû vous en racheter deux paires, vous serez bon pour une autre. Pour vous apprendre à enfermer les chiens. »

Mais soudain sa pensée rageuse s'interrompt. Sans savoir pourquoi, il se souvint tout à coup très clairement d'un épisode de sa prime jeunesse – une vaste cour ensoleillée près de la barrière Préobrajenski, des éclats de soleil dans des bouteilles, de la brique pilée, des chiens errants, libres.

« Non, y a pas mèche, aucune liberté ne vaut de quitter la place, inutile de se raconter des histoires, soupirait le chien. J'ai pris mes habitudes. Je suis un chien de la haute, une créature intelligente, j'ai goûté à la bonne vie. Et puis, qu'est-ce que la liberté ? Juste une fumée, un mirage, une fiction... Un délire de ces démocrates de malheur... »

Puis, effrayé par la demi-obscurité de la salle de bains, il se mit à hurler, se jeta contre la porte et commença à l'égratigner.

Hou-hou-hou ! Le hurlement se répandit dans l'appartement comme dans un tonneau.

« Je déchirerai la chouette à nouveau » se dit le chien avec une rage impuissante. Puis il faiblit, se coucha, et lorsqu'il se releva, ses poils se hérissèrent soudain, il avait cru voir de hideux yeux de loup dans la baignoire.

Alors qu'il était en plein supplice, la porte s'ouvrit. Le chien sortit en se secouant et, morose, voulut aller dans la cuisine, mais Zina le prit par le collier et l'entraîna avec opiniâtreté à la salle d'examen.

Un froid pénétra le chien en-dessous du cœur.

« Pourquoi a-t-on besoin de moi ? se demanda-t-il avec suspicion. Mon flanc a cicatrisé, je ne comprends pas du tout. »

Et il fut traîné, ses pattes dérapant sur le parquet glissant, à la salle d'examen. L'éclairage inouï qui y régnait le frappa. Le globe blanc au plafond brillait d'une lueur aveuglante. Le grand-prêtre se tenait au milieu de cette blancheur éclatante, fredonnant entre ses dents quelque chose à propos des bords sacrés du Nil. Seule une vague odeur permettait de reconnaître en lui Philippe Philippovitch. Ses cheveux blancs soigneusement coupés disparaissaient sous un bonnet blanc rappelant une cuculle de patriarche ; la divinité était tout en blanc, avec par-dessus, en guise d'étole, un étroit tablier de caoutchouc. À ses mains - des gants noirs.

Le mordu portait également une cuculle. Une longue table était déployée, à côté de laquelle on avait avancé une petite table rectangulaire au pied étincelant.

Le chien ressentit un accès de haine envers le mordu, surtout en raison des yeux qu'il avait à présent. Braves et honnêtes d'ordinaire, ils partaient maintenant dans toutes les directions pour fuir ceux du chien. Ils étaient sur le qui-vive et pleins de fausseté, une sale affaire se cachait dans leurs profondeurs, une mauvaise action, voire un véritable crime. Le chien lui adressa un regard lourd et sombre, et alla dans un coin.

— Zina, le collier, dit à mi-voix Philippe Philippovitch. Mais ne l'affole pas.

Les yeux de Zina se firent en un instant aussi abjects que ceux du mordu. Elle s'approcha du chien et le caressa avec une évidente hypocrisie. Lui la regarda avec tristesse et mépris.

« Eh bien... Vous êtes trois. Emparez-vous de moi, si c'est ça que vous voulez. Mais honte à vous... Si au moins je savais ce que vous allez me faire... »

Zina déboucla le collier, le chien secoua la tête, s'ébroua. Le mordu surgit devant lui, répandant une vilaine odeur écœurante.

« Pouah, quelle horreur !... Pourquoi ai-je tant la nausée, qu'est-ce qui me fait si peur ? » se dit le chien en reculant devant le mordu.

— Pressons, docteur, dit Philippe Philippovitch avec impatience.

L'air s'emplit d'une odeur âcre et douceâtre. Sans quitter Bouboule de ses yeux méchants et vigilants, le mordu sortit sa main droite de derrière son dos et enfonça prestement une boule de coton humide dans la truffe du chien. Bouboule fut stupéfait, sa tête se mit un peu à tourner, mais il parvint encore à faire un saut en arrière. Le mordu le rattrapa d'un bond et lui colla entièrement le coton sur le museau. Le souffle manqua aussitôt au chien qui réussit tout de même à se dégager encore une fois. « Que t'ai-je fait, scélérat ? » lui traversa l'esprit. La gueule dans le coton, de nouveau. Au milieu de la salle d'examen apparut alors un lac inattendu, avec dessus, dans des barques, des chiens d'outre-tombe, roses, très joyeux et irréels. Les pattes du chien devinrent molles et se plièrent.

— Sur le billard ! Ces mots, quelque part joyeusement prononcés par Philippe Philippovitch, retentirent et se répandirent en filets orange. L'effroi disparu, remplacé par de l'allégresse. Pendant deux ou trois secondes, le chien qui s'éteignait aima le mordu. Puis le monde entier se retourna, il y eut encore la sensation d'une main froide mais agréable sous le ventre. Ensuite, rien.

(1) Simplement transcrit du français.

(2) D'une valeur de dix roubles.

(3) Passage obscur.

IV

Sur l'étroite table d'opération s'étalait le chien Bouboule, dont la tête donnait de façon impuissante contre un coussin de toile cirée blanche. On lui avait tondu le ventre et maintenant le docteur Bormenthal, se hâtant et soufflant lourdement, tondait la tête de Bouboule, la tondeuse attaquant son pelage. Les paumes appuyées au bord de la table, Philippe Philippovitch observait cette procédure avec des yeux aussi brillants que ses lunettes cerclées d'or, et disait avec émotion :

— Ivan Arnoldovitch, le moment crucial, ce sera lorsque j'entrerai dans la selle turcique. Je vous en conjure, passez-moi alors le greffon et recousez en un éclair. Si j'ai un début d'hémorragie, nous perdrons du temps et nous perdrons le chien. Lui, du reste, n'a aucune chance – il se tut et regarda en clignant de l'œil celui du chien, à demi-ouvert et comme railleur, et ajouta :

— Savez-vous qu'il me fait pitié ? Figurez-vous que je m'étais habitué à lui.

En même temps, il levait les mains comme s'il bénissait le malheureux chien Bouboule pour un rude exploit. Il s'efforçait de préserver le caoutchouc noir du moindre grain de poussière.

Sous le pelage tondu du chien apparut, brillante, sa peau blanchâtre. Bormenthal jeta la tondeuse et s'arma d'un rasoir. Il savonna la petite tête sans défense et se mit à la raser. Cela crissait fort sous la lame et du sang apparaissait par endroits. Le rasage fini, le mordu essuya la tête d'une boule trempée d'essence, puis il étendit le ventre dénudé du chien et dit en soufflant :

— C'est prêt.

Zina ouvrit le robinet de l'évier et Bormenthal alla en vitesse se laver les mains. Sur lesquelles Zina, tenant un flacon, versa de l'alcool.

— Je peux m'en aller, Philippe Philippovitch ? demanda-t-elle en louchant peureusement sur la tête rasée du chien.

— Tu peux.

Zina disparut. Bormenthal continua à s'affairer. Il entourra la tête du chien de petite serviettes de gaze, ce qui fit apparaître sur le coussin une chose encore jamais vue, le crâne chauve d'un chien à l'étrange gueule barbue.

Le pontife s'éveilla alors. Il se redressa, jeta un regard à la tête du chien et dit :

— Eh bien, que le Seigneur nous bénisse. Bistouri.

Du tas d'instruments étincelant sur la petite table, Bormenthal sortit un petit bistouri ventru qu'il tendit au sacrificateur. Après quoi, il enfila les mêmes gants noirs que celui-ci.

— Il dort ? demanda Philippe Philippovitch.

— Il dort.

Les dents de Philippe Philippovitch se serrèrent, ses petits yeux luisirent d'un éclat aigu et coupant ; d'un ample geste du bistouri, il pratiqua une longue incision sur le ventre de Bouboule. La peau s'écarta aussitôt, laissant jaillir du sang dans plusieurs directions. Bormenthal se précipita comme un rapace, se mit à comprimer la blessure de Bouboule avec des boules de gaze, puis il resserra ses bords avec des sortes de petites pinces à sucre et elle sécha. Des bulles de sueur se formèrent sur le front de Bormenthal. Philippe Philippovitch incisa de nouveau, et ils se mirent tous les deux à déchirer le corps de Bouboule à l'aide de ciseaux et de divers crochets. Des tissus roses et jaunes surgirent, avec les larmes d'une rosée sanglante. Philippe Philippovitch tournait et retournait son couteau dans le corps du chien ; puis il cria :

— Ciseaux !

L'instrument brilla furtivement dans les mains du mordu, comme dans celles d'un illusionniste. Philippe Philippovitch pénétra profondément dans le corps de Bouboule et, en quelques gestes, en extirpa les glandes séminales accompagnées de quelques lambeaux. Tout humide de zèle et d'émotion, Bormenthal se précipita vers un bocal de verre et en sortit d'autres glandes génitales mouillées et pendantes. De petites cordes humides se mirent à sauter et à s'enrouler dans les mains du professeur et de son assistant. Des aiguilles courbes crépitèrent dans les points de serrage, les glandes génitales furent cousues à la place de celles de Bouboule. Le sacrificateur s'écarta de l'incision, y fourra un tampon de gaze roulé en boule et ordonna :

— Recousez tout de suite la peau, docteur.

Puis il se retourna vers la rondeur blanche de la pendule murale.

— Ça fait quatorze minutes, laissa sortir Bormenthal entre ses dents serrées, et son aiguille courbe s'enfonça dans la peau flasque.

Puis, comme deux assassins pressés, ils s'agitèrent.

— Bistouri, cria Philippe Philippovitch.

Le couteau se retrouva dans ses mains comme ayant sauté de lui-même, et le visage de Philippe Philippovitch devint effrayant. Il montra les dents, découvrit ses couronnes en or et en porcelaine et ceignit d'un seul coup le front de Bouboule d'un diadème rouge. La peau au poils rasés fut rabattue comme un scalp. L'os du crâne fut mis à découvert. Philippe Philippovitch cria :

— Trépan !

Bormenthal lui tendit le vilebrequin étincelant. Se mordant les lèvres, Philippe Philippovitch commença à enfoncer le vilebrequin et à percer dans le crâne de Bouboule de petits trous écartés d'un centimètre l'un de l'autre, en faisant ainsi le tour du crâne. Chaque trou ne lui prenait pas plus de cinq secondes. Après quoi, utilisant une scie d'un nouveau genre dont il introduisit le bout dans le premier trou, il se mit à scier comme on chantourne un coffret pour ouvrages de dames. Le crâne grinçait à bas bruit et tremblait. Au bout de trois minutes, la calotte crânienne de Bouboule fut enlevée.

La coupole de la cervelle du chien fut alors dénudée – grise, avec des veinules bleuâtres et des taches rougeâtres. Philippe Philippovitch pénétra avec des ciseaux dans les enveloppes et les ouvrit. Une mince fontaine de sang s'éleva une fois, manquant de peu l'œil du professeur et aspergeant son bonnet. Comme un tigre, Bormenthal fonça dessus avec une pince à torsion et la comprima. Bormenthal ruisselait de sueur et son visage était devenu charnu et avait pris diverses couleurs. Ses yeux couraient des mains du professeur à une assiette sur la table aux instruments. Philippe Philippovitch, lui, faisait littéralement peur à voir. Un sifflement sortait de son nez, ses dents se découvraient jusqu'aux gencives. Il dépouilla le cerceau de son enveloppe et s'enfonça quelque part dans les profondeurs, faisant remonter du calice ouvert les hémisphères cérébraux. C'est alors que Bormenthal se mit à blêmir et, attrapant d'une main la poitrine de Bouboule, dit d'une voix sifflante :

— Le pouls chute fortement...

Philippe Philippovitch lui jeta un regard de fauve, gargouilla quelque chose et s'enfonça plus profondément encore. Dans un craquement, Bormenthal cassa une ampoule de verre, remplit une seringue de son contenu et piqua perfidement Bouboule quelque part du côté du cœur.

— Je vais vers la selle turcique, rugit Philippe Philippovitch ses mains dans leurs gants ensanglantés et glissants extrayant la cervelle gris-jaune de Bouboule de la tête du chien. Il loucha un instant sur le museau de Bouboule, et Bormenthal cassa aussitôt une deuxième ampoule contenant un liquide jaune qu'il aspira avec une longue seringue.

— Dans le cœur ? demanda-t-il avec hésitation.

— Qu'avez-vous à me poser la question ? hurla méchamment le professeur. De toute façon, il est déjà mort cinq fois. Piquez ! A-t-on idée ?

En prononçant ces mots, son visage devint celui d'un brigand inspiré.

D'un coup, le docteur ficha aisément l'aiguille dans le cœur du chien.

— Il vit, mais c'est tout juste, chuchota-t-il sans hardiesse.

— Ce n'est pas le moment de discuter s'il est vivant ou non, dit d'une voix sifflante le terrible Philippe Philippovitch : je suis dans la selle. De toute façon, il va mourir... Ah, que le diable te...

Vers les rivages sacrés du Nil...

— Donnez-moi l'hypophyse.

Bormenthal lui présenta un flacon à l'intérieur duquel une petite boule blanche pendait dans un liquide, au bout d'un fil. D'une main – « Il est sans égal en Europe... Ma parole ! », se dit Bormenthal confusément – il attrapa la boule blanche ballotant dans le liquide, tandis que de l'autre il en découpait, avec ses ciseaux, une semblable dans les profondeurs entre les deux hémisphères distendus. Il jeta celle de Bouboule sur l'assiette et mit la nouvelle à la place, avec son fil et, de ses doigts courts devenus miraculeusement souples et délicats, il trouva moyen de l'y enrouler d'un fil ambré. Puis il enleva de la tête les écarteurs et la pince, replaça le cerveau dans la boîte crânienne, se rejeta en arrière et, déjà plus calme, demanda :

- Il est mort, bien sûr ?...
- Le pouls est filiforme, répondit Bormenthal.
- Encore de l'adrénaline.

Le professeur recouvrit le cerveau de ses enveloppes, replaça comme sur mesure le couvercle scié, remit le scalp par-dessus et rugit :

- Recousez !

Bormenthal mit cinq minutes à recoudre la tête, en cassant trois aiguilles.

Alors apparut sur le fond du coussin ensanglanté la gueule sans vie de Bouboule, avec sa blessure circulaire à la tête. Se reculant alors définitivement, tel un vampire repu, Philippe Philippovitch arracha l'un de ses gants, en rejetant un nuage de poudre trempée de sueur, déchira l'autre qu'il jeta sur le sol et sonna en appuyant sur un bouton au mur. Zina apparut sur le seuil, se détournant pour ne pas voir Bouboule tout en sang. Le pontife ôta de ses mains crayeuses sa cuculle ensanglantée et cria :

– Donne-moi tout de suite une cigarette, Zina. Prépare-moi un bain et du linge propre.

Il s'appuya du menton sur le rebord de la table d'opération, écarta avec deux doigts la paupière droite du chien, observa l'œil manifestement mourant et proféra :

– Eh bien, que le diable l'emporte, il n'est pas mort. Mais il crèvera, de toute manière. Ah, docteur Bormenthal, il me fait pitié, ce chien, il était affectueux, tout en étant madré.

V

Extraits du journal du docteur Bormenthal

(Un cahier mince, format de papier à lettres. Couvert de l'écriture du docteur Bormenthal. Écriture soignée, nette et serrée les deux premières pages, par la suite large, bouleversée, avec un grand nombre de taches.)

* * *

22 décembre 1924. Lundi. Histoire de la maladie.

Chien de laboratoire d'environ deux ans. Mâle. Quant à la race, bâtard. Nommé Bouboule. Poil rare, par touffes, Pelage brun avec des taches rousses. Queue couleur du lait cuit au four. Au flanc droit, traces d'une brûlure entièrement cicatrisée. Sous-alimenté

avant son admission chez le professeur ; très replet au bout d'une semaine de présence. Poids : 8 kilos (point d'exclam.). Cœur, poumons, estomac, température...

* * *

23 décembre.

À 8 heures 30 du soir, est pratiquée pour la première fois en Europe une opération suivant la méthode du professeur Préobrajenski : sous anesthésie au chloroforme, ablation des testicules de Bouboule, remplacés par des testicules humains, avec leurs appendices et canaux séminaux, prélevés sur un homme de 28 ans décédé 4 heures et 4 minutes avant l'opération, et conservés dans un liquide physiologique stérilisé selon la méthode du prof. Préobrajenski.

Immédiatement à la suite, après trépanation du crâne, ablation de l'hypophyse, remplacée par une hypophyse humaine, provenant de l'homme mentionné ci-dessus.

Ont été injectés 8 centimètres cubes de chloroforme et 1 seringue de camphre, ainsi que 2 seringues d'adrénaline dans le cœur.

À propos de l'opération : organisation d'une expérience de Préobrajenski avec transplantation combinée de l'hypophyse et des testicules dans le but d'élucider la question de la viabilité adaptative de l'hypophyse et, à l'avenir, de son influence sur le rajeunissement de l'organisme humain.

Opération réalisée par le prof. Ph. Ph. Préobrajenski.

Avec l'assistance du dr I. A. Bormenthal.

La nuit suivant l'opération : chutes du pouls, répétées et menaçantes. Attente d'une issue fatale. Énormes doses de camphre, méthode Préobrajenski.

* * *

24 décembre.

Le matin, amélioration. Fréquence de respiration doublée, température 42. Piqûres sous-cutanées de camphre et de caféine.

* * *

25 décembre.

Nouvelle dégradation. Pouls imperceptible, refroidissement des extrémités, pupilles non réactives. Adrénaline dans le cœur, camphre méthode Préobrajenski, sérum physiologique en intraveineuse.

* * *

26 décembre.

Une certaine amélioration. Pouls 180, respiration 92, température 41. Camphre, alimentation par clystères.

* * *

27 décembre.

Pouls 152, respiration 50, température 39,8, les pupilles réagissent. Camphre en sous-cutanée.

* * *

28 décembre.

Amélioration considérable. À midi, sueur en abondance, brusquement, température 37,0. Plaies opératoires dans le même état. Nouveau pansement. Retour de l'appétit. Alimentation liquide.

* * *

29 décembre.

Découverte soudaine d'une dépilation sur le front et sur les côtés du tronc.

Sont appelés en consultation : le titulaire de la chaire de dermatologie Vassili Vassiliévitch Boundariov et le directeur de l'Institut vétérinaire modèle de Moscou. Le cas est reconnu comme sans précédent dans la littérature. Le diagnostic reste incertain. Température 37,0.

(Au crayon)

Premier aboiement le soir (8h15). Le brusque changement de timbre et l'abaissement du ton attirent l'attention. À la place de « ouahou », on entend les syllabes « a-o », leur teinte faisant vaguement penser à un gémissement.

30 décembre. L'alopecie a pris l'allure d'une calvitie complète.

La pesée a fourni un résultat inattendu – 30 kilos, par suite de la croissance (allongement) des os. Le chien reste couché comme auparavant.

* * *

31 décembre.

Appétit colossal.

(Tache d'encre dans le cahier. Ensuite, hâtivement écrit.)

À 12h12, le chien a distinctement aboyé « a-b-yr² ».

* * *

(Interruption dans le cahier, suivie d'une erreur due à l'émotion)

1^{er} décembre. (barré et corrigé) 1^{er} janvier 1925.

Photographié ce matin. Aboie gaiement « abyr », en répétant ce mot fortement et comme à plaisir. À 3 heures de l'après-midi (en majuscules), s'est mis à rire, ce qui a provoqué l'évanouissement de la femme de chambre Zina. Le soir, a prononcé huit fois de suite « abyr-valg », « abyr ».

(Au crayon, d'une écriture penchée)

Le professeur a déchiffré le mot « abyr-valg », cela veut dire « Glavryba »... Quelque chose de monstr...

* * *

2 janvier.

Photographié au magnésium en train de sourire. A quitté le lit et s'est tenu debout avec assurance une demi-heure sur ses pattes de derrière. Presque de ma taille.

(Une feuille volante dans le cahier).

La science russe a failli subir une perte sévère.

Histoire de la maladie du professeur Préobrajenski.

À 1h13, profond évanouissement du professeur Préobrajenski. Lors de sa chute, s'est cogné la tête à un pied de chaise. T-ature.

En ma présence et devant Zina, le chien (si l'on peut, bien sûr, l'appeler ainsi) a traité le prof. Préobrajenski de tous les noms.

* * *

6 janvier.

(Tantôt au crayon, tantôt à l'encre violette)

Aujourd'hui, après que sa queue se fut détachée, il a prononcé fort distinctement le mot « brasserie ». Le phonographe fonctionne. Le diable sait de quoi il retourne.

* * *

Je m'y perds.

* * *

Le professeur a interrompu ses consultations. À partir de cinq heures de l'après-midi, en provenance de la salle d'examen, pièce que cette créature arpentée, se font entendre des jurons manifestement vulgaires, de même que les mots « encore deux petits coups ».

* * *

7 janvier.

Il prononce une quantité de mots : « cocher », « pas la place », « journal du soir », « le meilleur cadeau pour les enfants », ainsi que tous les gros mots faisant partie du vocabulaire russe.

Son aspect est étrange. Il lui reste des poils seulement sur la tête, au menton et sur la poitrine. Ailleurs, il est chauve, avec une peau flasque. Au niveau des organes sexuels, il est en voie de devenir un individu de sexe masculin. Net accroissement du crâne. Le front est bas et part en biais.

* * *

Ma parole, je vais devenir fou.

* * *

Philippe Philippovitch se sent toujours mal. Je fais moi-même la plupart des observations (Phonographe, photographies).

* * *

Des rumeurs se sont répandues en ville.

* * *

Les conséquences sont incalculables. Cet après-midi, des sortes de fainéants et autres vieilles femmes ont rempli tout le passage. Il y a encore des badauds sous les fenêtres à l'heure actuelle.

Les journaux du matin ont fait paraître un entrefilet surprenant : « Les bruits au sujet d'un Martien passage Oboukhov sont sans fondement. Ils sont répandus par les marchands de la place Soukhariev et seront sévèrement punis. » Quel Martien, sapristi ? C'est un vrai cauchemar.

* * *

Encore mieux dans « Le Soir » – on y écrit qu'un enfant est né, qui joue du violon. Il y a même une illustration : un violon avec ma photo ainsi légendée : « Le prof. Préobrajenski, qui a pratiqué une césarienne sur la mère ». C'est quelque chose d'indescriptible... Il prononce un nouveau mot : « agent de police »

* * *

Il s'avère que Daria Piétrovna était amoureuse de moi et qu'elle a chipé la photo dans l'album de Philippe Philippovitch. Après que j'ai eu chassé les reporters, l'un d'eux s'est introduit dans la cuisine, etc.

* * *

Ce qui se passe aux heures de réception des patients ! Nous avons eu 82 coups de sonnette aujourd'hui. Le téléphone est débranché. Perdant la raison, les dames sans enfant débarquent...

Le Comité d'immeuble est réuni au grand complet sous la direction de Schwonder. Pour quoi faire – ils n'en savent rien eux-mêmes.

8 janvier. Tard dans la soirée, le diagnostic a été prononcé. En vrai savant, Philippe Philippovitch a reconnu son erreur – le remplacement de l'hypophyse ne donne pas lieu à un rajeunissement, mais à une hominisation complète (triple souligné). Ce qui ne diminue en rien sa découverte étonnante, stupéfiante.

L'autre a fait aujourd'hui un tour dans l'appartement. Il a ri dans le couloir en regardant la lampe électrique. Il est ensuite passé dans le cabinet, accompagné de Philippe Philippovitch et de moi. Il se tient solidement sur ses pattes de derrière (*barré*)... sur ses jambes et donne l'impression d'un petit homme mal bâti.

Il a ri dans le cabinet. Son sourire est déplaisant, en quelque sorte artificiel. Puis il s'est gratté la nuque, a regardé autour de lui et j'ai noté le nouveau mot qu'il a distinctement prononcé : « les bourges ». Il a lancé des invectives. Il jure méthodiquement, à jet continu et, apparemment, de façon complètement absurde. Ses jurons ont un caractère un peu phonographique : on dirait que cette créature a entendu autrefois ces gros mots, les a inconsciemment enregistrés de façon automatique dans son cerveau et les éructe à présent en paquets. Cela dit, le diable m'emporte, je ne suis pas psychiatre !

Ces invectives font, je ne sais pourquoi, une impression extrêmement pénible à Philippe Philippovitch. Par moments, il sort de la froide réserve avec laquelle il observe les nouveaux phénomènes, on dirait qu'il perd patience. Ainsi, alors que l'autre jurait, il s'est écrié avec nervosité :

— Arrête !

Ce qui n'a eu aucun effet.

Après ce petit tour dans le cabinet, Bouboule a été ramené, grâce à nos efforts conjugués, à la salle d'examen.

Puis nous nous sommes entretenus, Philippe Philippovitch et moi. C'est la première fois je dois l'avouer, que j'ai vu désarmé cet homme plein d'assurance et d'une intelligence étonnante. Tout en fredonnant à son habitude, il a demandé : « Qu'est-ce que nous allons bien faire, maintenant ? » Et il a littéralement répondu ceci : « Moscou-Confections, oui... *De Séville jusqu'à Grenade*... Moscou-Confections, cher docteur... » Je n'ai rien compris. Il s'est expliqué :

— Je vous prie, Ivan Arnoldovitch, de lui acheter du linge, un pantalon et une veste.

9 janvier. Depuis ce matin, son lexique s'enrichit d'une nouvelle expression et de nouvelles phrases toutes les cinq minutes, en moyenne. C'est comme si elles avaient gelé dans sa conscience et que, dégelant, elles ressortaient à présent. Un mot ressort de façon définitive. Depuis hier soir, ont été notés au phonographe : « Pousse pas », « Salaud », « Descends du marchepied », « Attends un peu, tu vas voir », « Reconnaissance par l'Amérique », « Réchaud à pétrole ».

10 janvier. Habillement. N'a pas fait de difficulté pour enfile le maillot de corps, riait même gaiement. A refusé le caleçon en protestant d'une voix enrouée : « Faites la queue, salopards, faites la queue ! » Habillé. Les chaussettes sont trop grandes pour lui.

(Dans le cahier, des sortes de schémas montrant selon toute vraisemblance la transformation d'un pied de chien en pied humain.)

Allongement de la moitié arrière du squelette du pied (**PLANTA**). Étirement des doigts. Griffes.

Apprentissage systématique et répété de l'utilisation des toilettes. Les domestiques sont complètement déprimés.

Mais il faut noter l'intelligence de la créature. L'affaire prend très bonne tournure.

11 janvier. A complètement accepté le pantalon. A prononcé joyeusement une longue phrase : « File-moi une cibiche, toi qui as des rayures sur les miches² ».

Sur la tête, le pelage est rare et soyeux. Il est facile de prendre ces poils pour des cheveux. Mais les taches rousses sur le sinciput sont restées. Les oreilles ont perdu leur dernier duvet aujourd'hui.

Appétit colossal. A une passion pour le hareng.

Un événement à cinq heures de l'après-midi : pour la première fois, les mots dits par la créature ne l'ont pas été sans rapport avec ce qui se passait autour d'elle, mais ont été prononcés en réaction aux phénomènes ambiants. Notamment : alors que le professeur lui ordonnait : « Ne jette pas par terre les reliefs du repas », l'autre lui a répondu : « Tire-toi, fumier ! »

Philippe Philippovitch a été estomaqué, puis il s'est repris et a dit :

— Si tu te permets encore une fois d'être grossier avec moi ou avec le docteur, tu le sentiras passer.

J'étais alors en train de photographier Bouboule. Je garantis qu'il a compris les paroles du professeur. Son visage s'est fait morose. Il a regardé par en-dessous, l'air passablement irrité, mais n'a rien dit.

Hourra, il comprend !

12 janvier. Met les mains dans les poches de son pantalon. Nous lui faisons perdre l'habitude de jurer.

A sifflé *Petite pomme*³. Peut soutenir une conversation.

Je ne peux pas m'empêcher de faire quelques hypothèses : pour le moment, laissons tomber le rajeunissement. Il y a quelque chose d'infiniment plus important : l'étonnante expérience du professeur Préobrajenski a dévoilé l'un des secrets du cerveau humain. Désormais, l'énigmatique fonction de l'hypophyse – cet appendice du cerveau – est éclaircie. Elle détermine l'apparence humaine. On peut qualifier ses hormones comme les plus importantes de l'organisme – comme les hormones de l'apparence humaine. Un nouveau domaine de la science s'ouvre : un homoncule a été créé sans recourir à la moindre cornue d'un Faust. Le scalpel du chirurgien a appelé à la vie une nouvelle unité humaine. Prof. Préobrajenski, vous êtes un créateur. (*Tache d'encre.*)

Mais je me suis écarté du sujet... Ainsi, il peut soutenir une conversation. Voici, selon mon hypothèse, comment les choses se présentent : s'étant acclimatée, l'hypophyse a ouvert dans le cerveau du chien un centre du langage, et les mots ont jailli comme un torrent. D'après moi, nous avons là un cerveau qui s'est ranimé et s'est développé, et non un cerveau recréé. Ô, admirable confirmation de la théorie de l'évolution ! ô grandiose chaîne allant du chien au chimiste Mendeleïev ! Une autre de mes hypothèses : durant la période canine de sa vie, le cerveau de Bouboule a accumulé une masse de notions. Tous les vocables dont il a fait une première utilisation sont des mots de la rue, il les a entendus et mis à l'abri dans son cerveau. À présent, quand je marche dans la rue, je regarde avec effroi les chiens que je rencontre. Dieu sait ce que recèle leur cervelle.

Bouboule a lu. Il a lu (*trois points d'exclamation*). Ça, je l'ai deviné. Grâce à la Glavryba. Il a précisément lu ça en commençant par la fin. Et je sais même où est la solution de l'énigme : dans la coupure des nerfs optiques du chien⁴.

* * *

Ce qui se passe à Moscou dépasse l'entendement. Sept marchands de la place Soukhariev ont déjà été emprisonnés pour avoir répandu des rumeurs de fin du monde causée par les bolcheviks. Daria Piétrovna a parlé à ce sujet, donnant même la date avec précision : le 28 novembre 1925, jour du vénérable martyr Stéphane⁵, la terre entrera en collision avec l'axe des cieux... Des filous font déjà des conférences. Nous avons flanqué une telle pagaille avec notre hypophyse qu'il y a de quoi fuir cet appartement. À sa demande, je me suis installé chez Préobrajenski et je passe la nuit à l'accueil avec Bouboule. La salle d'examen est devenue l'endroit où l'on reçoit les patients. Ce qui donne raison à Schwonder. Le Comité d'immeuble en éprouve une joie mauvaise. Les vitres des bibliothèques et des armoires sont toutes cassées à cause des bonds qu'il fait. On n'arrive pas à lui faire perdre cette habitude.

* * *

Il arrive quelque chose d'étrange à Philippe Philippovitch. Lorsque je lui ai parlé de mes hypothèses et de l'espoir que j'avais de faire de Bouboule un individu au psychisme très développé, il a fait « hum ! » et m'a répondu d'un ton sinistre : « Vous croyez ? » Se peut-il que je me sois trompé ? Le vieux médite quelque chose. Pendant que moi je m'affaire sur l'histoire de la maladie, lui étudie l'histoire de l'homme sur lequel nous avons prélevé l'hypophyse.

* * *

(Une feuille volante dans le cahier)

Klim Grigoriévitch Tchougoukine, 25 ans, célibataire. Sans-parti, mais sympathisant. Est passé en jugement à trois reprises, trois fois libéré : acquitté la première fois pour insuffisance de preuves, sauvé la deuxième fois par son origine sociale, condamné la troisième fois à quinze ans de bague avec sursis. Des vols. Profession : joue de la balalaïka dans les tavernes.

De petite taille, mal bâti. Foie dilaté (alcool). Cause de la mort : coup de couteau au cœur dans une brasserie (« Le signal stop ») du côté de la barrière Préobrajenski⁶.

* * *

Le vieux étudie sans relâche la maladie de Klim. Je ne comprends pas de quoi il s'agit. Il a grommelé quelque chose au sujet du fait qu'il n'avait pas eu l'esprit d'aller examiner le cadavre entier de Tchougoukine chez les anatomo-pathologistes. Je ne comprends pas de quoi il retourne. À qui appartenait l'hypophyse, cela a-t-il la moindre importance ?

17 janvier.

Cela fait quelques jours que je n'ai rien noté : je souffrais d'influenza. Durant ce laps de temps, l'aspect a pris sa forme définitive. a) corps de constitution absolument

humaine ; b) poids d'environ trois pouds⁷ ; c) petite taille ; d) petite tête ; e) s'est mis à fumer ; f) s'alimente comme un homme ; g) s'habille tout seul ; h) parle avec facilité.

* * *

Voilà ce que peut faire l'hypophyse (*tache d'encre*).

* * *

Je termine ainsi l'histoire de la maladie. Nous avons devant nous un nouvel organisme ; il faut commencer par l'étudier.

En annexe : sténogrammes des paroles prononcées, enregistrements au phonographe, photographies.

Signé : docteur Bormenthal, assistant du professeur Ph. Ph. Préobrajenski.

- (1) Voir le chapitre 2, avec la note 4 : le chien avait déchiffré à l'envers le mot *ryba*, qui signifie poisson. Le mot suivant sera, toujours inversé, *glavryba*, contraction de « Poissonnerie principale ».
- (2) Astuce visant à rendre la rime trouvée – et un peu modifiée – dans la traduction de V. Volkoff.
- (3) Chanson des matelots pendant la guerre civile.
- (4) Obscur. En fait (chapitre II), Bouboule a lu *Glavryba* (Poissonnerie principale) en patant de la fin à cause du milicien qui le gênait sur la gauche...
- (5) Pour nous : Saint Étienne.
- (6) Ce nom, lié à la Transfiguration du Christ évoquée dans l'Évangile de Matthieu, n'est pas si rare. Le portait notamment un économiste bolchevik qui, ayant été politiquement proche de Boukharine, puis de Trotski, et s'étant opposé à Staline, disparut en 1937.
- (7) Un peu moins de cinquante kilos. L'ancienne mesure était pourtant abolie depuis plusieurs années...

VI

C'était une soirée d'hiver, fin janvier. Avant le dîner et avant la réception des patients. Sur une feuille de papier blanc apposée au chambranle de la porte de l'accueil, on lisait, de l'écriture de Philippe Philippovitch : « Je défends de manger des graines de tournesol dans l'appartement. Ph. Préobrajenski » Et au crayon bleu, de la main de Bormenthal, en lettres grosses comme des gâteaux : « Il est interdit, de cinq heures de l'après-midi à sept heures du matin, de jouer d'un instrument. » Suivait, de la main de Zina : « Lorsque vous rentrez, dites à Philippe Philippovitch que je ne sais pas où il est allé. Fiodor dit qu'il est sorti avec Schwonder.. » Puis venait, de la main de Préobrajenski : « Combien de temps

vais-je devoir attendre le vitrier ? » Et de la main de Daria Piétrovna (en caractères d'imprimerie) : « Zina est partie au magasin, elle a dit qu'elle allait le faire venir. »

Dans la salle à manger, l'atmosphère était pleinement vespérale, en raison de la lampe sous son abat-jour de soie. La lumière sortant du buffet se cassait en deux : une croix oblique de papier collant reliait un pan à l'autre du miroir. Penché au-dessus de la table, Philippe Philippovitch était plongé dans la lecture d'une immense page de journal étalée devant lui. Il lisait l'entrefilet suivant :

« ... son fils illégitime (comme on disait dans la société bourgeoise pourrie). Voilà les distractions de notre bourgeoisie de pseudo-savants. Tout un chacun peut occuper sept pièces jusqu'à ce que le glaive étincelant de la justice ne lève au-dessus de lui son rayon rouge. Schw... r »

Deux cloisons plus loin, quelqu'un s'obstinait à jouer de la balalaïka avec adresse et hardiesse, et les sons d'une variation compliquée de « La lune brille¹ » formaient, en se mêlant aux mots de l'entrefilet, une odieuse bouillie dans la tête de Philippe Philippovitch. Ayant terminé sa lecture, il fit mine de cracher par-dessus son épaule et se mit machinalement à fredonner à travers ses dents :

— *La lune bri-ille... La lune bri-ille... La lune bri-ille...* Pfff, elle m'enquiquine, cette fichue mélodie !

Il sonna. Zina montra sa tête entre les deux pans de la portière.

— Dis-lui qu'il est cinq heures, qu'il arrête, et fais-le venir ici, s'il te plaît.

Philippe Philippovitch était assis dans son fauteuil, devant la table. Un bout de cigare marron dépassait des doigts de sa main gauche. Près de la portière, adossé au chambranle, se tenait debout, croisant les jambes, un homme de petite taille et peu sympathique d'apparence. Les cheveux sur sa tête poussaient de façon sauvage, comme des buissons sur un terrain essouché, et un duvet non rasé couvrait sa figure. Le peu de hauteur de son front était frappant. La brosse dure des cheveux commençait presque immédiatement au-dessus des pinceaux noirs et écartés des sourcils.

Déchiré sous l'aisselle gauche, le veston était couvert de paille, le court pantalon à rayures était déchiré au genou droit, tandis qu'au genou gauche il arborait une tache lilas. L'homme avait au cou une cravate d'un bleu ciel toxique ornée d'une épingle en faux rubis. Cette cravate était d'une couleur si voyante que, de temps en temps, en refermant ses yeux fatigués, Philippe Philippovitch voyait se dessiner dans le noir, tantôt au plafond, tantôt au mur, une torche enflammée couronnée d'un halo bleu clair. En les rouvrant, il se retrouvait aveuglé car, depuis le sol, des bottines vernies et munies de guêtres blanches projetaient des éventails de lumière.

« C'est comme s'il portait des caoutchoucs », se dit avec une sensation désagréable Philippe Philippovitch qui soupira, renifla et tourna son attention vers son cigare éteint. L'homme à la porte regardait le professeur de ses yeux troubles et fumait une cigarette en répandant de la cendre sur son plastron.

La pendule murale jouxtant la gélinotte en bois sonna cinq fois. Quelque chose gémissait encore à l'intérieur lorsque Philippe Philippovitch entama la conversation.

— Il me semble vous avoir demandé à deux reprises de ne pas dormir dans la soupente de la cuisine – à plus forte raison pendant la journée.

L'homme toussota, la gorge enrouée comme s'il s'était étranglé avec une arête, et répondit :

— L'air de la cuisine est plus agréable.

Sa voix n'avait rien d'ordinaire, elle était sourde, et en même temps sonore comme sortant de l'intérieur d'un petit tonneau.

Philippe Philippovitch hochait la tête et demanda :

— D'où sort cette chose ignoble ? Je parle de la cravate.

Suivant son doigt des yeux, l'homme loucha par-dessus sa lèvre avançant et contempla sa cravate avec amour.

— En quoi est-elle ignoble ? C'est une cravate d'un grand chic. C'est Daria Piétrovna qui m'en a fait cadeau.

— Daria Piétrovna vous a fait cadeau d'une chose abominable, dans le genre de ces bottines. Qu'est-ce que c'est que ces illuminations absurdes ? D'où sortent-elles ? J'avais demandé quoi ? D'acheter des chaussures con-ve-nables ; et ça, qu'est-ce ? Est-il possible que le docteur Bormenthal en ait choisi de pareilles ?

— Je lui avais demandé de prendre des vernies. Est-ce que je ne vaudrais pas les autres ? Allez voir rue Kouznietski : tout le monde porte des vernies.

Philippe Philippovitch tourna la tête et dit d'un ton impérieux :

— Dormir dans la soupente, terminé. C'est compris ? En voilà une effronterie ! Tout de même, vous gênez. Il y a des femmes, là-bas.

— Le visage de l'homme s'assombrit et il gonfla ses lèvres.

— Des femmes, ouais. Oh là là, de vraies dames, hein. C'est de la valetaille ordinaire et ça fait de l'épate comme une femme de Commissaire². C'est encore la Zinette qui a mouchardé.

Philippe Philippovitch le regarda sévèrement.

Je vous interdis d'appeler Zina la Zinette. C'est clair ?

Silence.

— Je vous demande si c'est clair ?

— C'est clair.

— Vous enlèverez cette saleté de votre cou. Vous... Regardez-vous un peu dans le miroir pour voir de quoi vous allez l'air. Une vraie bouffonnerie. On ne jette pas les mégots par terre, je vous le dis pour la centième fois. Que je n'entende plus la moindre grossièreté dans l'appartement ! Ne pas cracher ! Tenez, il y a un crachoir. Utilisez soigneusement l'urinoir. Cessez de parler à Zina. Elle se plaint, vous la guettez dans le noir. Prenez garde ! Qui a répondu à un patient : « Demandez aux chiens » ? Vous vous croyez dans un cabaret ?

— Dites, papa, qu'avez-vous à me persécuter comme ça ? pleurnicha brusquement l'homme.

Philippe Philippovitch rougit et ses lunettes étincelèrent.

— Qui appelez-vous papa, ici ? Qu'est-ce que c'est que cette familiarité ? Que je n'entende plus ce mot ! Appelez-moi par mon prénom et mon patronyme !

Une expression insolente s'alluma sur la figure de l'homme.

— Mais qu'avez-vous tout le temps à... Ne crache pas Ne fume pas. Ne va pas là-bas... Ça rime à quoi, au juste ? On est dans le tramway, on dirait. Qu'est-ce que j'ai le droit de faire ? Et, pour ce qui est de « papa », c'est vous qui avez tort. Est-ce que j'avais demandé à être opéré ? aboyait l'homme, indigné. Joli travail ! On attrape un animal, on lui taillade la tête au couteau, et maintenant il vous dégoûte. Peut-être que je n'ai pas donné mon autorisation, pour cette opération. Pas plus (l'homme promena ses yeux au plafond comme s'il cherchait à se souvenir d'une formule), pas plus que ma famille ne l'a donnée. Peut-être que j'ai le droit d'entamer des poursuites.

Les yeux de Philippe Philippovitch s'arrondirent complètement, son cigare lui échappa des mains. « Ah le bougre ! » pensa-t-il furtivement.

— Vous vous plaignez qu'on ait fait de vous un homme ? demanda-t-il en plissant les paupières. Peut-être préférez-vous retourner courir les décharges ? Geler au bas des portes cochères ? Eh bien, si j'avais su...

— Mais qu’avez-vous à me reprocher sans cesse ces décharges, ces fosses à ordures ? Je gagnais mon pain moi-même. Et si j’étais mort sous votre couteau ? Qu’avez-vous à répondre à cela, camarade ?

— Philippe Philippovitch ! s’écria avec irritation Philippe Philippovitch. Je ne suis pas votre camarade ! C’est monstrueux ! « C’est un cauchemar, un cauchemar » se dit-il.

— Mais bien sûr, voyons... dit l’homme avec ironie en écartant sa jambe d’un air victorieux ; nous comprenons, monsieur. Vous et moi, des camarades ? Impossible. Nous n’avons pas été à l’université, ni habité dans des appartements de quinze pièces avec salles de bains. Seulement, à présent, il serait temps d’abandonner tout ça. Chacun a des droits, à notre époque...

Philippe Philippovitch écoutait en blêmissant les considérations de l’homme. L’autre interrompit son discours et se dirigea ostensiblement vers le cendrier, une cigarette toute mâchée à la main. Sa démarche était chaloupée. Il écrasa longuement le mégot dans la conque, son expression signifiant clairement : « Voilà pour toi ! Tiens ! » Ayant éteint la cigarette, il se mit à marcher et soudain claqua des dents et fourra son nez sous son aisselle.

— On attrape les puces avec les doigts ! cria avec rage Philippe Philippovitch ; et je me demande d’où vous les sortez ?

— Vous croyez que je les élève, ou quoi ? s’offusqua l’homme. Visiblement, les puces ont de l’affection pour moi.

Là, il farfouilla dans la doublure de sa manche et jeta en l’air une touffe de légère ouate rousse.

Philippe Philippovitch tourna son regard vers les guirlandes au plafond et ses doigts tambourinèrent sur la table. Ayant exécuté la puce, l’homme s’écarta et s’assit sur une chaise. En laissant retomber ses poignets le long des revers de son veston. Ses yeux louchèrent sur le damier du parquet. Il éprouvait un grand plaisir à contempler ses bottines. Philippe Philippovitch regarda dans la direction des vives lueurs que lançaient leurs bouts carrés, cligna des yeux et dit :

— Quelle est cette autre affaire dont vous vouliez me faire part ?

— Ah oui, cette affaire ! Oh, une affaire toute simple. Il me faut des papiers, Philippe Philippovitch.

Philippe Philippovitch fut un peu saisi.

— Euh... Diable ! Des papiers ! En effet... Mmm... Ah, c’est peut-être faisable... Sa voix était chagrine et hésitante.

— Écoutez voir, répliqua l’homme avec assurance, comment voulez-vous faire sans papiers ? Pardon-pardon. Vous savez bien qu’il est rigoureusement interdit à quelqu’un d’exister sans papiers. Et d’une, le Comité d’immeuble...

— Que vient faire ici le Comité d’immeuble ?

— Comment ça, ce qu’il vient faire ? En me rencontrant, on me demande : « Alors, mon cher, quand vas-tu te faire enregistrer ? »

— Ah, Seigneur, s’exclama tristement Philippe Philippovitch. Des rencontres, des questions... J’imagine ce que vous leur dites. Je vous ai pourtant interdit de traîner dans l’escalier.

— Je suis quoi, un bagnard ? s’étonna l’homme, et la conscience de son bon droit s’alluma jusque dans son rubis. Qu’est-ce que ça veut dire, « traîner » ? Vos paroles sont un peu blessantes. Je marche, comme tout le monde.

Et il fit bouger ses pieds vernis sur le parquet.

Philippe Philippovitch se tut et détourna les yeux. « Il faut quand même se contenir », se dit-il. Il alla au buffet et but d’un trait un verre d’eau.

— Très bien, monsieur, dit-il d’un ton plus calme. Ce n’est pas une question de mots. Alors, que dit votre charmant Comité ?

— Que voulez-vous qu'il dise... Et vous avez tort de le traiter de charmant. Il défend les intérêts.

— Les intérêts de qui, permettez-moi de vous demander ?

— On le sait bien, de qui. De la partie travailleuse.

Philippe Philippovitch écarquilla les yeux.

— Parce que vous êtes un travailleur ?

— Cela va de soi : je ne suis pas un profiteur, un Nepman.

— Bon, d'accord. Alors, de quoi a-t-il besoin pour défendre votre intérêt révolutionnaire ?

— De m'enregistrer, c'est clair. Ils disent qu'on n'a jamais vu ça, que quelqu'un habite à Moscou sans être enregistré. Et d'une. Le plus important, c'est la fiche de recensement. Je n'ai pas envie d'être un déserteur. Et puis, le syndicat, la bourse...

— Puis-je vous demander à quel titre je dois vous enregistrer ? Comme relevant de cette nappe, ou de mon passeport ? Il faut tout de même tenir compte de la situation. N'oubliez pas que vous... Euh... Hum... Vous êtes, si l'on peut dire, un être apparu de façon inopinée, une créature de laboratoire.

Philippe Philippovitch perdait toujours plus d'assurance.

L'homme gardait le silence, l'air triomphant.

— Très bien, monsieur. Alors, de quoi a-t-on besoin, en fin de compte, pour vous enregistrer et, plus généralement, pour se conformer aux plans de votre Comité ? Voyez-vous, vous n'avez ni nom ni prénom.

— C'est injustifié. Je peux le plus tranquillement du monde choisir un nom. Je le fais paraître dans le journal et basta.

— Comment désirez-vous vous appeler ?

L'homme arrangea sa cravate et répondit :

— Polygraphe Polygraphovitch.

— Ne faites pas l'imbécile, répliqua sombrement Philippe Philippovitch. Je suis sérieux.

Un sourire sarcastique tordit la petite moustache de l'homme.

— Il y a un truc que je ne pige pas, dit-il gaiement mais avec logique. Je ne dois pas jurer. Ni cracher. Et, venant de vous, j'entends seulement : « imbécile, imbécile ». Apparemment, seuls les professeurs ont le droit de sacrer en Èresseffessèr³.

Le sang monta au visage de Philippe Philippovitch. Il brisa le verre qu'il était en train de remplir.

Ayant bu un autre verre, il se dit : « Dans peu de temps, il me fera la leçon, et il aura raison. Je n'arrive pas à me maîtriser. »

Il se tourna sur sa chaise, inclina son buste avec une politesse exagérée et dit, d'une voix d'une dureté métallique :

— Excusez-moi. J'ai les nerfs détraqués. Votre nom m'a paru étrange. Il m'intéresse de savoir où vous l'avez déniché.

— On me l'a conseillé au Comité. On a cherché dans le calendrier. Lequel veux-tu ? m'a-t-on dit. Et c'est ce que j'ai choisi.

— Il ne peut rien y avoir de semblable dans aucun calendrier.

— Assez étonnant, dit l'homme avec un sourire malicieux, vu qu'il y en a un d'accroché dans votre salle d'examen.

Sans se lever, Philippe Philippovitch se rejeta en arrière pour appuyer sur la sonnerie murale, et Zina se montra.

— La calendrier de la salle d'examen.

Un peu de temps s'écoula. Lorsque Zina fut revenue avec le calendrier, Philippe Philippovitch demanda :

— Où ?

— La fête est le 4 mars.

- Montrez-moi... Hum... Ça alors... Dans le poêle, Zina, tout de suite.
- Les yeux écarquillés d'effroi, Zina partit avec le calendrier, tandis que l'homme hochait la tête avec reproche.
- Puis-je connaître votre nom de famille ?
 - Je suis prêt à accepter mon nom héréditaire.
 - Héréditaire, comment cela ? À savoir ?
 - Boubouliov.

* * *

En veste de cuir, Schwonder, le président du Comité d'immeuble, se tenait dans le cabinet, devant le bureau. Le docteur Bormenthal était assis dans un fauteuil. Et le même désarroi se lisait sur les joues rougies par le gel du docteur, qui venait de rentrer, que sur le visage de Philippe Philippovitch, assis à côté de lui.

— Alors, que faut-il écrire ? demanda ce dernier avec impatience.

— Eh bien, quoi, dit Schwonder, ce n'est pas compliqué. Rédigez une attestation, citoyen professeur. Disant que le porteur est effectivement Boubouliov Polygraphe Polygraphovitch, euh... né, disons, dans votre appartement.

Perplexe, Bormenthal remua un peu dans son fauteuil. Un tic fit frémir la moustache de Philippe Philippovitch.

— Hum... Bon sang ! Comme idiotie, difficile de trouver mieux. Il n'est pas du tout né, mais tout simplement... Eh bien... bref...

— Ça, ça vous regarde, prononça tranquillement Schwonder avec une joie mauvaise : né, pas né... En gros, vous avez fait une expérience, professeur ! Et c'est bien vous qui avez créé le citoyen Boubouliov.

— Tout ce qu'il y a de plus simple, aboya Boubouliov qui, près de la bibliothèque, contemplait le reflet de sa cravate dans l'abîme du miroir.

— Je vous prie instamment de ne pas vous mêler de la conversation, grinça Philippe Philippovitch. Vous avez tort de dire que c'est tout simple. Ce n'est pas simple du tout.

— Comment voulez-vous que je ne m'en mêle pas ! bougonna Boubouliov, vexé. Schwonder le soutint aussitôt.

— Pardon, professeur, le citoyen Boubouliov a entièrement raison. Il a le droit de participer à une délibération concernant son propre sort, spécialement dans la mesure où il est question de papiers d'identité. Papiers qui sont la chose la plus importante au monde.

À ce moment, une sonnerie assourdissante frappa les oreilles et interrompit la conversation. Philippe Philippovitch dit « oui... » dans le combiné, rougit et se mit à crier :

— Je vous prie de ne pas me déranger pour des bêtises. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Et il raccrocha violemment.

Une joie azurée se répandit sur le visage de Schwonder.

Rougissant, Philippe Philippovitch lança :

— Bref, finissons-en.

Il arracha une feuille de son bloc-notes et y jeta quelques mots qu'il lut ensuite à haute voix avec irritation :

— « Je certifie par la présente »... Le diable seul sait ce que c'est... euh... « Le porteur de la présente, homme résultant d'une expérience en laboratoire avec opération du cerveau, a besoin de papiers d'identité »... Sapristi ! Moi qui suis en général contre l'obtention de ces stupides papiers d'identité... « Signé : professeur Préobrajenski ».

— Il est assez étrange, professeur, se fâcha Schwonder, de vous entendre qualifier de stupidité les papiers d'identité. Je ne peux pas accepter la présence dans cet immeuble

d'un locataire sans papiers, et non encore recensé par la milice. Et si nous étions demain en guerre contre les vautours impérialistes ?

— Je n'irai me battre nulle part ! glapit soudain Boubouliov, morose et parlant à la bibliothèque.

Schwonder se figea de stupeur, mais se reprit vite et fit courtoisement observer à Boubouliov :

— Citoyen Boubouliov, vos propos sont parfaitement inconsiderés. Le recensement militaire est une obligation.

— Je me ferai recenser, mais pour ce qui est de faire la guerre, des clous, répondit Boubouliov avec animosité en rajustant son nœud.

Ce fut le tour de Schwonder de perdre contenance. Préobrajenski échangea avec Bormenthal un regard chargé de tristesse et de méchanceté : « Belle moralité ! » Bormenthal hocha la tête d'un air significatif.

— J'ai été gravement blessé lors de l'opération, gronda avec dépit Boubouliov. Regardez ce qu'on m'a fait !

Et il montra sa tête. La cicatrice encore fraîche de l'opération lui traversait le front.

— Vous êtes un anarchiste-individualiste ? demanda Schwonder en haussant les sourcils.

— J'ai droit à un billet blanc⁴, lui répondit Boubouliov.

— Bien bien m'sieur, pour le moment, peu importe, répliqua Schwonder interloqué. Le fait est que nous allons envoyer l'attestation du professeur à la milice et qu'on nous donnera les papiers.

— Dites, euh... l'interrompit brusquement Philippe Philippovitch qu'une pensée tourmentait visiblement, vous n'auriez pas une chambre de libre, dans l'immeuble ? Je suis prêt à l'acheter.

Des étincelles jaunâtres apparurent dans les yeux marron de Schwonder.

— Non, professeur, à mon grand regret. Et il n'y en a pas de prévue.

Philippe Philippovitch serra les lèvres sans rien dire. La sonnerie assourdissante du téléphone retentit à nouveau. Sans rien demander, Philippe Philippovitch rejeta le combiné de son support, et l'appareil pendit au bout de son cordon bleu après avoir un peu tournoyé. Tout le monde tressaillit. « Le vieux est à bout de nerfs » se dit Bormenthal, et Schwonder, les yeux brillants, s'inclina et sortit.

Boubouliov le suivit en faisant crisser les trépointes de ses chaussures.

Le professeur resta seul avec Bormenthal. Après un petit silence, Philippe Philippovitch hocha légèrement la tête et dit :

— C'est un cauchemar, parole d'honneur. Vous voyez ça ? Je vous jure, cher docteur, que ces deux semaines m'ont davantage épuisé que les quatorze dernières années ! En voilà un énergumène, c'est moi qui vous le dis...

Au loin, il y eut un bruit sourd de verre brisé, puis, étouffé, un cri aigu de femme s'éleva pour cesser l'instant d'après. Une force infernale déferla sur les papiers peints du couloir en direction de la salle d'examen où le fracas se fit entendre avant de refluer aussitôt. Des portes claquèrent et, dans la cuisine, on entendit la voix plus grave de Daria Piétrovna faire écho au tumulte.

Puis Boubouliov se mit à hurler.

— Mon Dieu, voilà encore quelque chose ! s'écria Philippe Philippovitch en se précipitant vers la porte.

— Le chat, comprit Bormenthal en courant derrière lui.

Ils galopèrent dans le couloir, firent irruption dans le vestibule, tournèrent dans le couloir en direction des toilettes et de la salle de bains. Zina surgit d'un bond de la cuisine et heurta de front Philippe Philippovitch.

— Combien de fois ai-je dit – pas de chats ! cria Philippe Philippovitch, fou de rage. Où est-il ? Ivan Arnoldovitch, de grâce, allez rassurer les patients qui attendent !

— Il est dans la salle de bains, le maudit diable, dans la salle de bains ! cria Zina toute essoufflée.

Philippe Philippovitch s'abattit sur la porte de la salle de bains qui refusa de céder.

— Ouvrez immédiatement !

Pour toute réponse, à l'intérieur de la salle de bains fermée à clé, quelque chose bondissant, des cuvettes s'effondrant, et Boubouliov vociférant sauvagement derrière la porte :

— Je vais te tuer ici même...

L'eau résonna dans les tuyaux et se mit à couler. Philippe Philippovitch pesa de tout son poids sur la porte qu'il commença à arracher. En nage, les traits tordus, Daria Piétrovna parut sur le seuil de la cuisine. Puis la vitre de la lucarne située sous le plafond de la salle de bains et donnant sur la cuisine fit entendre un craquement en se lézardant, et deux éclats en tombèrent, suivis par un énorme chat tigré portant au cou un ruban bleu, tel un agent de police. Il tomba tout droit sur la table, en plein dans un long plat qu'il brisa en deux, de là il sauta par terre, puis fit un virage sur trois pattes en brandissant la quatrième comme pour danser, et se glissa aussitôt par une fente donnant sur l'escalier de service. La fente s'élargit, et le chat fut remplacé par la figure d'une vieille femme en fichu. La jupe de la vieille, semée de pois blancs, se retrouva dans la cuisine. La vieille passa son index et son pouce sur sa bouche enfoncée, promena sur la cuisine le regard acéré de ses yeux un peu bouffis et dit avec curiosité :

— Oh, Seigneur Jésus !

Blême, Philippe Philippovitch traversa la cuisine et demanda d'un air menaçant à la vieille :

— Vous désirez ?

— Je serais curieuse de voir le toutou parlant, répondit la vieille d'une voix obséquieuse, et elle se signa.

Philippe Philippovitch pâlit encore davantage, marcha sur la vieille et lui chuchota d'une voix étranglée :

— Fichez-moi le camp immédiatement !

La vieille recula vers la porte et dit d'un ton blessé :

— Vous êtes drôlement impoli, monsieur le professeur.

— Dehors, je vous dis ! répéta Philippe Philippovitch, ses yeux s'arrondissant comme ceux d'une chouette.

Il claqua de ses propres mains la porte de l'escalier de service derrière la vieille.

— Daria Piétrovna, je vous avais pourtant demandé...

— Philippe Philippovitch, répondit avec désespoir Daria Piétrovan en faisant des poings de ses mains nues serrées, que voulez-vous que j'y fasse ? Les gens font tout ce qu'ils peuvent pour entrer, il faudrait que je ne m'occupe que de ça.

Dans la salle de bains, l'eau grondait sourdement, menaçante, mais on n'y entendait plus de voix.

Le docteur Bormenthal entra.

— Ivan Arnoldovitch, je vous prie instamment... Hum... Il y a combien de patients ?

— Onze, répondit Bormenthal.

— Renvoyez-les, je ne prendrai personne aujourd'hui.

D'un doigt replié, Philippe Philippovitch frappa à la porte en criant :

— Veuillez sortir immédiatement ! Pourquoi vous êtes-vous enfermé ?

— Hou-hou ! fit faiblement et plaintivement la voix de Boubouliov.

— Mille diables !... Je n'entends rien, fermez le robinet.

— Ouah ! Ouah !

— Mais fermez le robinet ! Je ne comprends pas ce qu'il a fabriqué ! s'écria frénétiquement Philippe Philippovitch.

Ayant ouvert leur porte, Zina et Daria Piétrovna regardaient depuis la cuisine. Philippe Philippovitch frappa de nouveau bruyamment du poing la porte de la salle de bains.

— Le voilà ! cria Daria Piétrovna depuis la cuisine.

Philippe Philippovitch s'y rua. Sous le plafond, par la fenêtre cassée, apparut la bobine de Polygraphe Polygraphovitch, penchée vers la cuisine. Elle était toute tordue, ses yeux pleuraient et une égratignure s'étirait le long de son nez, flamboyant d'un sang frais.

— Vous êtes devenu fou ? demanda Philippe Philippovitch; Pourquoi ne sortez-vous pas ?

Boubouliov regarda derrière lui, triste et inquiet lui-même, et dit :

— Je me suis enrhumé.

— Faites jouer le loquet. Vous n'avez jamais vu de serrure, ou quoi ?

— Cette saleté ne s'ouvre pas ! répondit Polygraphe avec effarement.

— Seigneur ! Il a mis la sécurité ! s'écria Zina en levant les bras au ciel.

— Il y a un petit bouton, cria Philippe Philippovitch en s'efforçant de dominer le bruit de l'eau. Pressez-le vers le bas ! Vers le bas !

Boubouliov disparut et reparut quelques instants plus tard à la fenêtre.

— On n'y voit pas un chien ! aboya-t-il au comble de l'effroi.

— Mais allumez donc la lampe ! Il est devenu enragé !

— Ce fichu chat a cassé la lampe, répondit Boubouliov. En cherchant à lui attraper les pattes, à ce salaud, j'ai tourné le robinet et maintenant je ne le retrouve plus.

Tous les trois levèrent les bras au ciel et restèrent pétrifiés dans cette pose.

Cinq minutes plus tard, Zina et Daria Piétrovna étaient assises l'une à côté de l'autre sur un tapis trempé, roulé et placé au bas de la porte de la salle de bains, leurs derrières le pressant contre le jour sous la porte, tandis que le portier Fiodor, ayant à la main le cierge nuptial de Daria Piétrovna, grimpait à la lucarne sur une échelle en bois. Son postérieur à gros carreaux gris passa fugitivement en l'air et disparut dans l'ouverture.

— Dou... Hou-hou ! criait Boubouliov à travers le rugissement de l'eau.

On entendit la voix de Fiodor :

— Philippe Philippovitch, de toute façon, il faut ouvrir, nous pomperons l'eau depuis la cuisine.

— Ouvrez ! cria avec colère Philippe Philippovitch.

Le trio se leva du tapis, une pression fut exercée de l'intérieur sur la porte de la salle de bains et l'eau jaillit aussitôt dans le petit corridor. Elle s'y divisa en trois torrents : l'un allant tout droit en face, dans les toilettes, un deuxième à gauche, dans la cuisine, et le troisième à droite, dans le vestibule. Bondissant et clapotant, Zina en claqua la porte. Fiodor sortit, de l'eau jusqu'à la cheville, souriant sans qu'on sût pourquoi. Il était trempé, comme habillé d'une toile cirée.

— J'ai eu du mal à fermer, la pression est forte, dit-il.

— Et où est-il, l'autre ? demanda Philippe Philippovitch, levant un pied en prononçant des imprécations.

— Il a peur de sortir, expliqua Fiodor en souriant bêtement.

— Vous allez me taper dessus, papa ? pleurnicha la voix de Boubouliov dans la salle de bains.

— Andouille ! répliqua brièvement Philippe Philippovitch.

Zina et Daria Piétrovna, les pieds nus et leurs jupes retroussées jusqu'aux genoux, ainsi que Boubouliov et le portier, également nu-pieds et ayant roulé le bas de leurs pantalons, jetaient des serpillères mouillées sur le sol de la cuisine et les essoraient dans des seaux sales et dans l'évier.

Délaissé, le four bourdonnait. Franchissant la porte, l'eau passait directement dans l'escalier de service, dévalant bruyamment les marches jusqu'à tomber au sous-sol.

Bormenthal se tenait sur la pointe des pieds au milieu d'une mare profonde sur le parquet du vestibule et négociait à travers la porte d'entrée entrebâillée et retenue par la chaîne.

— Il n'y aura pas de consultations aujourd'hui, le professeur est souffrant. Ayez l'amabilité de vous écarter de la porte, nous avons un tuyau qui s'est rompu...

— Et quand y a-t-il moyen... sollicitait une voix derrière la porte. Je n'en aurais que pour une minute...

— C'est impossible – Bormenthal se remit sur les talons –, le professeur est couché et nous avons un tuyau crevé. Demain, je vous prie. Ma petite Zina ! Venez éponger ici, autrement ça va inonder le grand escalier.

— Les serpillères n'absorbent plus.

— Nous allons tout de suite écopier avec des chopes, lui fit écho Fiodor. Une seconde.

Les coups de sonnette se succédaient et Bormenthal, en faction, avait ses semelles dans l'eau.

— Quand aura lieu l'opération ? insistait la voix, et l'on essayait de s'infiltrer dans le passage.

— Un tuyau a sauté...

— Je serais passé en caoutchoucs...

Des silhouettes bleuâtres parurent derrière la porte.

— C'est impossible, demain, s'il vous plaît.

— Mais j'ai rendez-vous.

— Demain. Catastrophe avec une canalisation.

Fiodor s'agitait dans le lac aux pieds du docteur, raclant avec une chope, tandis que l'égratigné Boubouliov inventait un nouveau procédé. Il roula une énorme serpillère dont il fit un tuyau, se mit à plat ventre dans l'eau et commença à chasser l'eau du vestibule en direction des toilettes.

— Qu'as-tu à faire courir l'eau dans tout l'appartement, démon ? se fâchait Daria Piétrovna. Verse-la dans l'évier.

— Oh, l'évier... – répondait Boubouliov en attrapant l'eau trouble dans ses mains –, elle va tomber dans le grand escalier.

Un petit banc sortit en grinçant du corridor, Philippe Philippovitch en chaussettes bleues à rayures se tenant dessus avec des mouvements pour rester en équilibre.

— Ivan Arnoldovitch, cessez de répondre. Allez dans votre chambre, je vous donnerai des pantoufles.

— Cela ne fait rien, Philippe Philippovitch, aucune importance.

— Mettez-vous en caoutchoucs.

— Oh, ce n'est rien. De toute façon, j'ai déjà les pieds mouillés.

— Ah, mon Dieu ! s'affligea Philippe Philippovitch.

— Saleté de bête ! dit soudain Boubouliov, se déplaçant à croupetons, une soupière à la main.

Bormenthal claqua la porte et ne put s'empêcher de se mettre à rire. Les narines de Philippe Philippovitch se gonflèrent et ses lunettes jetèrent des éclairs.

— On peut savoir de qui vous parlez ? demanda-t-il à Boubouliov de toute sa hauteur.

— Je parle du chat, en voilà un salaud ! répondit Boubouliov, le regard fuyant.

— Vous savez, Boubouliov, répliqua Philippe Philippovitch en reprenant son souffle, je n'ai jamais, ce qui s'appelle jamais, vu de créature plus impudente que vous.

Bormenthal gloussa.

— Vous n'êtes qu'un effronté, reprit Philippe Philippovitch. Comment osez-vous parler ainsi ? Vous êtes la cause de tout cela, et vous vous permettez en plus... Vraiment, c'est incroyable !

— Dites-moi, je vous prie, Boubouliov, commença Bormenthal, vous allez courir encore longtemps après les chats ? Vous devriez avoir honte ! C'est répugnant, tout de même ! Espèce de sauvage !

— Moi, un sauvage ? répliqua Boubouliov d'un air sombre. Je ne suis nullement un sauvage. Il est impossible de le tolérer dans l'appartement. Il ne pense qu'à trouver quelque chose à voler. Il a bouffé la farce de Daria. Je voulais lui donner une leçon.

— C'est vous qui mériteriez une leçon ! répondit Philippe Philippovitch. Regardez-vous dans la glace.

— Il a failli m'éborgner dit Boubouliov d'un ton sinistre en touchant son œil d'une main mouillée et sale.

Lorsque le parquet noir d'humidité eut un peu séché, tous les miroirs étaient couverts de buée et les coups de sonnette avaient cessé. En pantoufles de maroquin rouge, Philippe Philippovitch se tenait dans le vestibule.

— Voici pour vous, Fiodor.

— Merci infiniment.

— Changez-vous tout de suite. Et puis, tenez : allez boire un verre de vodka chez Daria Piétrovana.

— Merci infiniment.

Fiodor hésita, puis déclara :

— Il y a autre chose, Philippe Philippovitch. Je m'excuse, j'ai honte de vous dire ça. C'est au sujet du carreau dans l'appartement n°7... Le citoyen Boubouliov a lancé des cailloux...

— Au chat ? demanda Philippe Philippovitch en se renfrognant comme une nuée.

— Au maître des lieux, en fait. Qui menace de porter plainte.

— Bon sang !

— Boubouliov embrassait la cuisinière, là-bas, alors l'autre a commencé à le chasser. Bref, ils se sont querellés.

— Pour l'amour du Ciel, informez-moi tout de suite, dans ces cas-là ! Combien faut-il ?

— Un rouble et demi.

Philippe Philippovitch sortit trois brillantes pièces de cinquante kopecks et les remit à Fiodor.

— Payer un rouble et demi pour un pareil salopard, entendit-on sur le seuil. Lui-même, il...

Philippe Philippovitch se retourna, se mordit la lèvre et, sans rien dire, rabattit Boubouliov à l'accueil où il l'enferma à clef. À l'intérieur, Boubouliov se mit aussitôt à donner bruyamment du poing sur la porte;

— Je vous défends de faire ça ! s'écria Philippe Philippovitch d'une voix exprimant manifestement de la souffrance.

— Ça, pour sûr, de ma vie je n'ai jamais vu un effronté pareil, observa Fiodor d'un air significatif.

Bormenthal surgit comme sortant de terre.

— Pas d'agitation, Philippe Philippovitch, je vous en prie.

L'énergique Esculape ouvrit la porte de la salle et on l'entendit qui disait :

— Vous vous croyez où ? Au cabaret ?

— Voilà, comme ça... fit résolument Fiodor. Comme ça. Une baffe ou deux...

— Allons, qu'est-ce qui vous prend, Fiodor ? marmonna tristement Philippe Philippovitch.

— Voyons, c'est qu'on a de la peine pour vous, Philippe Philippovitch.

- (1) <https://youtu.be/H7N2Mm7IMSg>
- (2) Du peuple.
- (3) RSFSR : République socialiste fédérative soviétique de Russie.
- (4) De réserviste.

VII

— Non, non et non ! dit Bormenthal avec insistance. Veuillez la mettre.
— C'est quelque chose, ma parole, bougonna Boubouliov, mécontent.
— Je vous remercie, docteur, dit amicalement Philippe Philippovitch. Moi, j'en ai plus qu'assez de lui faire des remarques.

— De toute manière, je ne vous laisserai pas manger tant que vous ne l'aurez pas mise. Zina, reprenez la mayonnaise à Boubouliov.

— Comment ça, « reprenez » ? dit avec désarroi Boubouliov. Je vais tout de suite la mettre.

De la main gauche, il écarta de Zina le plat, tandis que sa main droite enfonçait sa serviette dans son col, il eut l'air d'un client dans un salon de coiffure.

— Et je vous prie d'utiliser la fourchette, ajouta Bormenthal.

Boubouliov poussa un long soupir et se mit à pêcher des morceaux d'esturgeon nageant dans une sauce épaisse.

— Je reprendrais bien un petit verre de vodka ? interrogea-t-il.

— Vous n'en avez pas assez bu ? s'enquit Bormenthal. Vous y allez un peu fort sur la vodka, ces derniers temps.

— Ça vous fait mal au cœur ? demanda Boubouliov en regardant par en-dessous.

— Vous dites des âneries... intervint sévèrement Philippe Philippovitch, mais Bormenthal l'interrompit.

— Ne vous inquiétez pas, Philippe Philippovitch, je m'en occupe. Boubouliov, vous dites des sornettes, et le plus révoltant, c'est votre ton péremptoire et l'assurance avec laquelle vous les dites. Cela ne me fait pas mal au cœur, bien entendu, d'autant plus que ce n'est pas ma vodka, mais celle de Philippe Philippovitch. Simplement, c'est mauvais pour la santé. Primo. Et secundo, même sans vodka, vous vous tenez mal.

Bormenthal montra le buffet recollé.

— Zinoucha, donnez-moi encore du poisson, s'il vous plaît, articula le professeur.

Cependant, Boubouliov tendait la main vers la carafe et se versait un petit verre en louchant vers Bormenthal.

— il faut aussi en proposer aux autres, dit Bormenthal. De la façon suivante : d'abord à Philippe Philippovitch, ensuite à moi et on finit par soi-même.

Un imperceptible sourire railleur joua sur les lèvres de Boubouliov, qui remplit les verres de vodka.

— Chez vous, tout est comme à la parade, dit-il. La serviette là, la cravate ici, et puis « excusez-moi », « s'il vous plaît – merci », mais ça n'a rien à voir avec la réalité d'aujourd'hui. Vous vous faites vous-mêmes du mal comme sous le régime des tsars.

— Et qu'est-ce que c'est, « la réalité d'aujourd'hui » ? J'aimerais savoir.

Sans rien répondre à Philippe Philippovitch, Boubouliov leva son verre et prononça :

— Eh bien, je souhaite que tout le monde...

— De même pour vous, répliqua avec quelque ironie Bormenthal.

Boubouliov déversa dans son gosier le contenu de son petit verre, fit la grimace, se mit un bout de pain sous le nez, le renifla, puis l'avalait, ses yeux se remplissant de larmes.

— Ses antécédents, lâcha soudain Philippe Philippovitch, comme en pleine torpeur. Surpris, Bormenthal lui jeta un regard de côté.

— Excusez-moi...

— Ses antécédents ! répéta Philippe Philippovitch en hochant la tête avec amertume.

On n'y peut plus rien. Klim.

Suprêmement intéressé, Bormenthal plongea son regard dans celui de Philippe Philippovitch.

— Vous croyez, Philippe Philippovitch ?

— Je ne crois pas, j'en suis sûr.

— Se peut-il... commença Bormenthal qui s'interrompit en regardant de côté

Boubouliov.

Celui-ci, soupçonneux, se renfrogna.

— Später¹... dit à mi-voix Philippe Philippovitch.

— Gut, répondit l'assistant.

Zina apporta la dinde. Bormenthal versa du vin rouge à Philippe Philippovitch et en proposa à Boubouliov.

— Je n'en veux pas. Je boirais plutôt un peu de vodka.

Sa figure se mit à briller, son front s'emperla de sueur, il devint plus joyeux. Ayant bu du vin, Philippe Philippovitch se radoucit un peu lui aussi. Les yeux plus calmes, il regardait avec davantage de bienveillance Boubouliov, dont la tête noire brillait dans sa serviette comme une mouche dans de la crème.

Bormenthal, quant à lui, ayant repris des forces, manifesta son tempérament actif.

— Eh bien monsieur, demanda-t-il à Boubouliov, à quoi allons-nous occuper cette soirée ?

L'autre cligna des yeux et répondit :

— Allons au cirque, il n'y a pas mieux.

— Tous les jours au cirque, fit observer sans acrimonie Philippe Philippovitch, c'est passablement ennuyeux, à mon avis. À votre place, j'irais au théâtre, ne serait-ce qu'une fois.

— Je n'irai pas au théâtre, répliqua Boubouliov d'un ton hostile, et il fit une grimace.

— À table, avoir le hoquet coupe l'appétit aux autres, l'informa machinalement

Bormenthal. Excusez-moi... Pourquoi, au juste, n'aimez-vous pas le théâtre ?

Boubouliov regarda à travers son petit verre vide comme dans des jumelles, réfléchit et avança les lèvres.

— On y fait l'idiot, c'est tout... Des parlottes et des parlottes... Juste de la contre-révolution.

Philippe Philippovitch se rejeta contre le dossier gothique de sa chaise et il éclata de rire, si bien qu'une palissade dorée scintilla dans sa bouche. Bormenthal se contenta de tourner et de retourner sa tête.

— Vous devriez lire quelque chose, proposa-t-il. Sinon, vous savez...

— C'est que je lis déjà tant et plus, répondit Boubouliov qui se versa soudain, d'un geste vif de carnassier, un demi-verre de vodka.

— Zina, cria Philippe Philippovitch, alarmé, enlevez la vodka, mon enfant, on n'a plus besoin de vodka. Que lisez-vous donc ?

Une image lui traversa brusquement la tête : celle d'une île déserte, avec des palmiers et un homme vêtu d'une peau de bête et coiffé de même. « Quelque Robinson² »...

— Cette... comment dit-on... correspondance d'Engels avec ce... son nom, déjà, à ce diable... Kautsky.

Bormenthal arrêta à mi-chemin la fourchette qui tenait un morceau de blanc, tandis que Philippe Philippovitch répandait du vin. Pendant ce temps, Boubouliov trouva moyen de s'enfiler sa vodka.

Philippe Philippovitch posa les coudes sur la table, regarda attentivement Boubouliov et lui demanda :

— Vous voudrez bien nous apprendre ce que vous pouvez dire au sujet de ce que vous avez lu.

Boubouliov haussa les épaules.

— Mais je ne suis pas d'accord.

— Avec lequel ? Avec Engels, ou avec Kautsky ?

— Avec les deux, répondit Boubouliov.

— Voilà qui est remarquable, Dieu m'est témoin.

Tous ceux qui diront qu'une autre³...

Et vous, de votre côté, que proposeriez-vous ?

— Mais il n'y a rien à proposer... Et ça écrit, ça écrit... Le congrès, je ne sais quels Allemands... De quoi avoir la tête enflée. Il n'y a qu'à tout prendre et à partager...

— C'est bien ce que je pensais ! s'écria Philippe Philippovitch en frappant la nappe du plat de la main. C'est exactement ce que je supposais.

— Et vous connaissez un moyen ? demanda avec intérêt Bormenthal.

— Il n'y a pas à s'embêter avec le moyen, expliqua Boubouliov que la vodka rendait loquace, l'affaire n'a rien de compliqué. Tout de même : l'un occupe sept pièces et a quarante pantalons, tandis que l'autre bat le pavé en cherchant sa pitance dans les poubelles...

— Les sept pièces, vous faites allusion à moi, bien sûr ? demanda Philippe Philippovitch en clignant des yeux d'un air hautain.

Boubouliov se recroquevilla et se tut.

— Bon, très bien, je n'ai rien contre le partage. Docteur, on a refusé combien de gens, hier ?

— Trente-neuf personnes, répondit aussitôt Bormenthal.

— Hmm... Trois cent quatre-vingt-dix roubles. Bon, il y a trois hommes en cause. Nous n'allons pas compter les dames, Zina et Daria Piétrovna. Votre écot est de cent trente roubles, Boubouliov. Veuillez me les verser.

— Vous parlez d'une histoire ! s'affola Boubouliov. Et pourquoi donc ?

— Pour le robinet et pour le chat ! vociféra soudain Philippe Philippovitch, abandonnant son ironie sereine.

— Philippe Philippovitch ! s'exclama Bormenthal avec inquiétude.

— Une minute. C'est pour le désordre que vous avez causé et qui nous a fait interrompre les consultations. C'est tout de même intolérable. Un homme sautant comme un primitif dans tout l'appartement et arrachant les robinets. Qui a tué la chatte de madame Polasoukher ? Qui...

— Vous avez mordu avant-hier une dame dans l'escalier, Boubouliov, s'empressa d'ajouter Bormenthal.

— Vous vous tenez... rugissait Philippe Philippovitch.

— Mais elle m'avait flanqué une beigne en plein sur le museau, glapit Boubouliov. Mon museau n'est pas un bien public !

— Parce que vous lui aviez pincé les seins ! cria Bormenthal en renversant son verre. Vous vous tenez...

— Vous vous tenez sur le dernier barreau de l'échelle de l'évolution ! cria encore plus fort Philippe Philippovitch. Vous n'êtes encore qu'une créature en formation, faible sur le plan intellectuel, vos actes sont purement bestiaux et, en présence de deux personnes

dotées d'une instruction supérieure, vous vous permettez, avec une insupportable désinvolture, d'émettre des avis d'une envergure cosmique, et d'une stupidité tout aussi cosmique, sur le partage général... Au moment même où vous avez avalé plein de poudre dentifrice...

— Avant-hier, confirma Bormenthal.

— Voilà, monsieur, tonnait Philippe Philippovitch, mettez-vous bien dans la tête – au fait, pourquoi avez-vous enlevé la pommade au zinc sous votre nez⁴ ? – que vous devez vous taire et écouter ce qu'on vous dit. Apprendre et tâcher de devenir un membre disons acceptable de la société socialiste. À propos, quel est le vaurien qui vous a procuré ce petit livre ?

— Vous ne voyez partout que des vauriens, répondit avec frayeur Boubouliov, abruti par l'attaque venue des deux côtés.

— Je le devine ! s'exclama Philippe Philippovitch en rougissant de colère.

— Eh bien quoi ? Bon, c'est Schwonder. Ce n'est pas un vaurien... C'est pour que je me cultive...

— Je vois comme vous trouvez en Kautsky de quoi vous cultiver ! glapit Philippe Philippovitch, devenu jaune. Il appuya furieusement sur la sonnette murale. Ce qui s'est passé aujourd'hui le montre on ne peut mieux. Zina !

— Zina ! criait Bormenthal.

— Zina ! hurlait Boubouliov, affolé.

Zina arriva en courant, toute pâle.

— Zina, à l'accueil... Il est à l'accueil ?

— Oui, répondit Boubouliov avec soumission. Il est vert comme du sulfate de fer.

— Un petit livre vert...

— Tout de même, le brûler à l'instant, s'écria Boubouliov avec désespoir, c'est un livre de la bibliothèque publique !

— La correspondance – c'est son titre, de qui déjà, Engels, avec ce démon... dans le poêle !

Zina déta.

— Ce Schwonder, ma parole, je le pendrais à la première branche venue ! s'écria Philippe Philippovitch en attaquant avec fureur une aile de dinde. Cette incroyable canaille est installée ici comme un abcès. Non content d'écrire d'in vraisemblables libelles dans les journaux...

Boubouliov lança un regard oblique plein d'une ironie haineuse au professeur. À son tour, Philippe Philippovitch lui décocha un regard en biais et se tut.

« Aie ! Il ne va rien arriver de bon dans notre appartement, j'ai l'impression. » prophétisa pour lui-même Bormenthal.

Zina apporta sur un plat rond un baba roux d'un côté et vermeil de l'autre, avec la cafetière.

— Je ne prendrai pas de baba, déclara aussitôt Boubouliov d'un ton hostile et menaçant.

— Personne ne vous y invite. Tenez-vous correctement, Docteur, je vous prie.

Le dîner s'acheva en silence.

Boubouliov retira de sa poche une cigarette froissée et se mit à fumer. Ayant bu son café, Philippe Philippovitch regarda sa montre, fit jouer son mécanisme à répétition et entendit la petite musique de huit heures et quart. À son habitude, il se rejeta contre le dossier gothique de sa chaise et tendit la main vers le journal posé sur un guéridon.

— Docteur, s'il vous plaît, emmenez-le au cirque. Seulement, de grâce, regardez le programme pour vous assurer qu'il n'y ait pas de chats.

— Comment pourrait-on admettre au cirque des saligauds pareils ? fit observer sombrement Boubouliov en hochant la tête.

— Eh bien, on peut y admettre toutes sortes de gens, répliqua de façon ambiguë Philippe Philippovitch. Alors, qu'y montre-t-on ?

— Chez Solomonski, se mit à lire Bormenthal, il y a les quatre... loussems et « L'homme au point mort ».

— Qu'est-ce que ces loussems ? s'enquit Philippe Philippovitch, soupçonneux.

— Aucune idée. C'est la première fois que je vois ce nom.

— Alors, regardez plutôt chez les Nikitine. Il est indispensable que les choses soient claires.

— Chez les Nikitine... Chez les Nikitine... Hum... Des éléphants et « L'adresse humaine à son comble ».

— Bien monsieur. Que pensez-vous des éléphants, mon cher Boubouliov ? demanda Philippe Philippovitch, méfiant.

L'autre se vexa.

— Vous pensez que je ne comprends rien ? Rien à voir avec un chat. Les éléphants sont des animaux utiles.

— Eh bien monsieur, c'est parfait. Du moment qu'ils sont utiles, allez les voir. Il faut obéir à Ivan Arnoldovitch. Et ne pas commencer à bavarder au buffet ! Ivan Arnoldovitch, je vous en supplie, pas de bière pour Boubouliov.

Dix minutes plus tard, Ivan Arnoldovitch et Boubouliov, ce dernier portant une casquette à bec de canard et vêtu d'un manteau de drap au col relevé, partirent au cirque. L'appartement devint silencieux. Philippe Philippovitch se retrouva dans son cabinet. Il alluma la lampe sous son lourd abat-jour vert, ce qui établit une grande paix dans l'immense cabinet qu'il se mit à arpenter. Le bout de son cigare brilla un long moment d'une lueur vert pâle. Le professeur avait les mains dans les poches de son pantalon, et une pénible pensée tenaillait son front savant dégarni aux tempes. Il faisait clapper ses lèvres, fredonnait à travers ses dents « *Vers les rivages sacrés du Nil...* » et marmonnait quelque chose. Il posa enfin le cigare dans le cendrier, s'approcha d'une armoire entièrement vitrée et éclaira tout le cabinet grâce à trois forts plafonniers. De la troisième étagère de l'armoire, Philippe Philippovitch retira un bocal étroit qu'il se mit, fronçant les sourcils, à examiner à la lueur des plafonniers. Dans un liquide transparent et pesant flottait, sans tomber au fond, la petite boule blanche retirée des profondeurs de la cervelle de Bouboule.

Haussant les épaules, tordant les lèvres et faisant « hum hum », Philippe Philippovitch la dévorait des yeux, comme s'il voulait discerner dans cette petite boule blanche insubmersible la cause des événements surprenants ayant complètement chamboulé la vie dans l'appartement de la rue Prétchistienka.

Il est très possible que cet homme de grand savoir y soit arrivé. En tout cas, ayant observé tout son content l'hypophyse, il serra le bocal dans l'armoire qu'il referma à clef, mit ladite clef dans la poche de son gilet et s'effondra lui-même sur le divan de cuir, la tête rentrée dans les épaules et les mains profondément enfoncées dans les poches de sa veste. Il fit longuement rougeoyer un deuxième cigare en mâchonnant complètement son autre bout et finalement, tout seul et nimbé de vert, tel un Faust chenu, il s'écria :

— Ma parole, je crois bien que je vais m'y résoudre !

Nul ne lui répondit. Il n'y avait aucun bruit dans l'appartement. Il est notoire qu'à onze heures du soir, la circulation cesse dans le passage Oboukhov. Les pas éloignés d'un passant attardé se faisaient entendre de façon très espacée, un bruit de semelles qui s'estompait, au-delà des stores. Dans le cabinet, sous les doigts de Philippe Philippovitch, le mécanisme de la montre sonnait doucement au fond du gousset... Le professeur attendait avec impatience que le docteur Bormenthal et Boubouliov reviennent du cirque.

- (1) Plus tard (allemand).
- (2) L'image de Robinson Crusoé se rencontre déjà dans les *Récits d'un jeune médecin*.
- (3) Il se remet à fredonner un passage de la Sérénade de Don Juan, voir la note 6 du chapitre II.
- (4) Difficile à rendre : l'expression russe pour « se mettre dans la tête », « se tenir pour dit » est : se faire une entaille dans le nez...

VIII

On ignore à quoi Philippe Philippovitch s'était résolu. Il n'entreprit rien de particulier pendant la semaine suivante et, peut-être en raison de son inactivité, la vie dans l'appartement fut riche en événements.

Environ six jours après l'histoire du chat et de l'inondation, le jeune homme qui s'était révélé être une femme vint voir Boubouliov de la part du Comité d'immeuble pour lui remettre les papiers d'identité que Boubouliov mit immédiatement dans sa poche avant d'appeler le docteur Bormenthal :

— Bormenthal !

— Non, appelez-moi par mon prénom et mon patronyme¹, je vous prie. ! répliqua Bormenthal en changeant d'expression.

Il faut mentionner que durant ces six jours, le chirurgien avait trouvé moyen de se disputer huit fois avec son pupille. Et l'atmosphère, passage Oboukhov, était très lourde.

— Alors, appelez-moi aussi par mon prénom et mon patronyme ! répondit de façon très justifiée Boubouliov.

— Non ! tonna Philippe Philippovitch, dans mon appartement, on ne vous appellera pas par votre prénom et votre patronyme, je l'interdis. Si vous désirez que l'on cesse de vous appeler familièrement « Boubouliov », le docteur Bormenthal et moi vous appellerons « monsieur Boubouliov ».

— Je ne suis pas un monsieur, les messieurs sont tous à Paris ! aboya Boubouliov.

— Voilà l'œuvre de Schwonder ! cria Philippe Philippovitch. Très bien, soit, je réglerai mes comptes avec ce vaurien. Il n'y aura que des messieurs dans cet appartement tant que j'y serai ! Dans le cas contraire, l'un de nous deux, vous et moi, s'en ira d'ici, et ce sera plutôt vous. Je vais mettre aujourd'hui une annonce dans les journaux et, croyez-moi, je vais vous trouver une chambre.

— Bien sûr, vous me croyez assez idiot pour partir d'ici, répondit très clairement Boubouliov.

— Comment ? demanda Philippe Philippovitch, changeant tellement de visage que Bormenthal se précipita et le prit par la manche avec une tendre inquiétude.

— Ne vous permettez pas d'insolences, monsieur Boubouliov ! dit Bormenthal à très haute voix.

Boubouliov recula, tira de sa poche trois papiers : un vert, un jaune et un blanc ; y enfonçant les doigts, il déclara :

— Voilà. Membre de la communauté d'habitation, auquel revient précisément une superficie de seize archines carrées² dans l'appartement numéro cinq, chez le locataire responsable Préobrajenski...

Boubouliov réfléchit et ajouta ce que Bormenthal nota machinalement dans sa tête comme une expression nouvellement employée :

— Ayez l'obligeance d'en prendre connaissance.

Philippe Philippovitch se mordit la lèvre et, à travers elle, dit imprudemment :

— Ma parole, je finirai par abattre ce Schwonder.

On vit aux yeux de Boubouliov qu'il accueillait ces paroles avec la plus grande attention et avec une extrême acuité.

— Philippe Philippovitch, vorsichtig³... commença Bormenthal pour le mettre en garde.

— Non, voyez-vous... Une telle vilénie ! criait déjà Philippe Philippovitch en russe. Songez, Boubouliov... monsieur, que si vous vous permettez encore une seule insolence, je vous priverai de dîner et plus généralement de toute pitance chez moi. Seize archines, très bien, mais ce papier couleur de grenouille ne m'oblige pas à vous nourrir !

Boubouliov, effrayé, en resta la bouche ouverte.

— Je ne peux pas rester sans nourriture, bredouilla-t-il. Où est-ce que je vais bouffer ?

— Alors comportez-vous décentement ! déclarèrent d'une seule voix les deux esculapes.

Boubouliov se tut de façon expressive et, de toute la journée, ne fit de tort à personne, en dehors de lui-même : profitant d'une courte absence de Bormenthal, il s'empara de son rasoir et s'ouvrit si bien les pommettes que Philippe Philippovitch et le docteur lui posèrent des points de suture, et Boubouliov, couvert de larmes, hurla un long moment.

La nuit suivante, dans la pénombre verdâtre du cabinet du professeur, deux personnes étaient assises – Philippe Philippovitch et son dévoué, son fidèle Bormenthal. Tout le monde dormait dans la maison. Philippe Philippovitch portait sa robe de chambre azur et ses pantoufles rouges, Bormenthal était en chemise, avec des bretelles bleues. Sur la table ronde entre les médecins, une bouteille de cognac, une soucoupe avec du citron et une boîte à cigares jouxtaient un volumineux album de photos. Ayant rempli la pièce de fumée, les savants discutaient avec fièvre les derniers événements : le soir même, Boubouliov avait, dans le cabinet de Philippe Philippovitch, fait main basse sur deux billets de dix roubles placés sous le presse-papier ; il avait disparu de l'appartement et était rentré tard, complètement ivre. Ce n'était pas tout. Deux inconnus avaient fait leur apparition avec lui, qui avaient fait du boucan dans le grand escalier en exprimant le désir de passer la nuit chez Boubouliov en tant qu'hôtes. Lesdits inconnus s'étaient retirés seulement après que Fiodor, qui avait assisté à la scène vêtu de son manteau de demi-saison jeté par-dessus son linge de corps, eut appelé par téléphone le poste 45 de la milice. À peine Fiodor eut-il raccroché que ces individus s'éclipsèrent. On ne sut plus, après le départ des individus, où étaient passés le cendrier de malachite de la console du vestibule, la toque de castor de Philippe Philippovitch ainsi que sa canne, sur laquelle se lisait en arabesque d'or l'inscription : « À notre cher et respecté Philippe Philippovitch, ses internes reconnaissants, en ce jour... » suivie du chiffre romain X.

— Qu'est-ce que c'est que ces gens ? demandait Philippe Philippovitch, marchant sur Boubouliov les poings serrés.

Celui-ci, chancelant et se raccrochant aux pelisses, bredouillait qu'il ne les connaissait pas, que ce n'étaient pas des fils de pute, mais des gens bien.

— Le plus frappant, c'est qu'ils étaient ivres tous les deux... Comment ont-ils donc fait ? s'étonnait Philippe Philippovitch en regardant le rangement où se trouvait naguère le souvenir de son jubilé.

— Des spécialistes, expliqua Fiodor en allant se coucher avec un rouble en poche.

Boubouliov nia catégoriquement avoir pris les deux billets de banque, en ajoutant confusément qu'il n'était pas, après tout, le seul dans cet appartement.

— Aha, c'est peut-être le docteur Bormenthal qui a barboté les billets ? s'enquit Philippe Philippovitch sans élever la voix, mais avec une intonation effrayante.

Boubouliov chancela, ouvrit des yeux parfaitement vitreux et émit une hypothèse :

— C'est peut-être la Zinette qui les a pris...

— Comment ? s'écria Zina, apparue sur le seuil comme un fantôme et refermant de sa main la chemise ouverte sur sa poitrine, comment ose-t-il...

Le cou de Philippe Philippovitch s'empourpra.

— Du calme, ma petite Zina, dit-il en tendant la main vers elle. Ne t'inquiète pas, nous allons mettre de l'ordre dans tout cela.

Zina se mit aussitôt à mugir, la bouche grande ouverte et en tapotant sa clavicule de la pame de sa main.

— Zina, vous n'avez pas honte ? Tout de même, qui pourrait supposer ? Fi, une vraie honte ! dit Bormenthal, désespéré.

— Allons, Zina, que le Seigneur me pardonne, tu es une idiote, commença Philippe Philippovitch.

Mais Zina s'arrêta d'elle-même de pleurer à cet instant, et tous se turent. Boubouliov se sentit mal. Sa tête ayant cogné contre le mur, il émit un son qui n'était ni « i » ni « ié », mais quelque chose comme « ééé » ! Son visage blêmit et sa mâchoire remua convulsivement.

— Qu'on donne le seau de la salle d'examen à ce vaurien !

Et tous de courir, aux petits soins pour Boubouliov souffrant. Tandis qu'on l'emmenait se coucher, il dévidait avec difficulté, mais avec une tendresse mélodieuse, un chapelet de gros mots, tout en titubant entre les bras de Bormenthal.

Toute cette histoire remontait environ à une heure du matin, et il était trois heures à présent, mais les deux dans le cabinet veillaient toujours, stimulés par le cognac et le citron. Ils avaient tellement fumé que la fumée se déplaçait lentement en plateaux épais, sans même osciller.

Pâle, les yeux très résolus, le docteur Bormenthal leva son petit verre à la taille de libellule.

— Philippe Philippovitch, s'écria-t-il avec émotion, je n'oublierai jamais le jour où, étudiant famélique, je me suis présenté à vous et où votre chaire m'a donné l'asile. Soyez assuré, Philippe Philippovitch, que vous êtes pour moi bien davantage qu'un professeur, qu'un maître... Mon respect infini pour vous... Laissez-moi vous embrasser, cher Philippe Philippovitch.

— Oui, mon ami, mon... mugit avec désarroi Philippe Philippovitch qui se leva pour aller à la rencontre de Bormenthal. Celui-ci l'étreignit et embrassa sa moustache duveteuse et fortement imprégnée de tabac.

— Ma parole, Philippe Philippo...

— Vous m'avez tellement touché, tellement touché... Je vous remercie, dit encore Philippe Philippovitch. Mon ami, il m'arrive de vous crier dessus au cours des opérations. Pardonnez à un vieillard irascible. Je suis tellement seul, en fait...

De Séville jusqu'à Grenade...

— N'avez-vous pas honte, Philippe Philippovitch ? s'écria Bormenthal, ardent et sincère. Ne me parlez plus ainsi, si vous ne voulez pas me vexer...

— Eh bien, merci...

Vers les rivages sacrés du Nil...

— Merci... Et j'apprécie aussi en vous le médecin talentueux.

— Je vous le dis, Philippe Philippovitch !... s'écria Bormenthal avec fièvre ; il s'arracha de sa place, ferma plus étroitement la porte donnant sur le couloir et revint en chuchotant :

— C'est clairement la seule issue. Je n'aurai bien sûr pas le front de vous donner des conseils, mais regardez-vous, Philippe Philippovitch, vous êtes complètement épuisé, il est certain qu'il est exclu de continuer à travailler comme ça !

— C'est absolument impossible, confirma Philippe Philippovitch avec un soupir.

— Enfin, c'est tout de même incroyable, chuchotait Bormenthal. La dernière fois, vous disiez que vous aviez peur pour moi, ça m'a touché à un point, si vous saviez, cher professeur ! Mais enfin, je ne suis pas un petit garçon et je mesure moi-même à quel point il peut en résulter une très mauvaise blague. Mais j'en suis profondément convaincu, il n'y a pas d'autre issue.

Philippe Philippovitch se leva, agita les bras dans sa direction et s'exclama :

— Ne me tentez pas, ne m'en parlez même pas !

Le professeur se mit à marcher de long en large dans la pièce, faisant onduler les vagues de fumée.

— Je n'écouterai même pas. Vous comprenez ce qui se passera si nous nous faisons prendre. Nous ne pourrons pas nous en tirer, vous et moi, « au vu de l'origine sociale des prévenus », même si nous n'avons pas de casier judiciaire. Vous ne devez pas avoir une origine sociale adéquate, hein, mon cher ?

— Diable non ! Mon père était juge d'instruction à Vilno, répondit d'un air chagrin Bormenthal en finissant son cognac.

— Voilà, monsieur. Vous êtes servi. C'est en effet une fâcheuse hérédité. On ne peut rien imaginer de plus abominable. Du reste, pardon, moi c'est encore pire. Mon père était archiprêtre d'une cathédrale. Merci⁴.

*De Séville jusqu'à Grenade,
Dans la nuit noire et apaisée⁶...*

Voilà, au diable cette hérédité.

— Philippe Philippovitch, vous êtes une sommité mondiale et, à cause de je ne sais quel – pardonnez l'expression – fils de pute... Mais ils ne peuvent pas s'en prendre à vous, vous n'y pensez pas !

— Je m'y livrerai d'autant moins, répliqua d'un air pensif Philippe Philippovitch en s'arrêtant devant l'armoire vitrée qu'il se mit à contempler.

— Mais pourquoi ?

— Parce que vous, vous n'êtes pas une sommité mondiale.

— Certes non...

— Eh bien voilà, mon cher. Et laisser tomber un collègue en cas de catastrophe et m'échapper en tant que sommité mondiale, excusez-moi... Je suis un étudiant de l'université de Moscou, pas un Boubouliov.

Philippe Philippovitch leva fièrement les épaules, prenant l'allure d'un vieux roi de France.

— Ah, Philippe Philippovitch, s'écria tristement Bormenthal, que faire, alors ? Vous allez maintenant attendre jusqu'à ce que vous ayez réussi à faire un homme de ce voyou ?

Philippe Philippovitch l'arrêta d'un geste de la main, se versa du cognac, le sirota, suçà un bout de citron et déclara :

— Ivan Arnoldovitch, pensez-vous que je m'y connaisse un peu en matière d'anatomie et de physiologie de l'appareil cérébral de l'homme, disons ?

— Quelle question, Philippe Philippovitch ! répondit avec une grande émotion Bormenthal, écartant les bras.

— Très bien. Sans fausse modestie. Je pense également ne pas être le dernier en la matière à Moscou.

— Oh, je pense que vous êtes le premier, aussi bien à Moscou qu'à Londres et à Oxford ! l'interrompit Bormenthal avec véhémence.

— Très bien, admettons. Eh bien voilà, monsieur le futur professeur Bormenthal : personne n'y arrivera. C'est évident. Inutile de poser la question. Allez-y, citez-moi, dites

que c'est l'opinion de Préobrajenski. Finita⁵, Klim ! s'exclama tout à coup solennellement Philippe Philippovitch, et l'armoire lui fit écho. Klim, répéta-t-il. Vous voyez, Bormenthal, vous êtes le meilleur élève de mon école, vous êtes en outre mon ami, comme j'ai pu m'en convaincre aujourd'hui. Alors voici ce que je vais dire à cet ami, sous le sceau du secret, sachant bien que vous n'allez pas ruiner ma réputation : ce vieil âne de Préobrajenski s'est cassé le nez, dans cette opération, tout comme un étudiant de troisième année. Il est vrai qu'une découverte a été faite, vous savez bien laquelle – à ce moment, Philippe Philippovitch montra tristement des deux mains le store de la fenêtre, faisant évidemment allusion à Moscou –, mais tenez juste compte, Ivan Arnoldovitch, de ce que le seul résultat de cette découverte sera que ce Boubouliov, nous allons en avoir jusque là – et Préobrajenski tapota son cou raide et enclin à la paralysie –, vous pouvez être tranquille ! Si quelqu'un, continua avec volupté Philippe Philippovitch, m'allongeait ici pour me fustiger, ma parole, je lui donnerais cinquante roubles !

De Séville jusqu'à Grenade...

Que le diable m'emporte... Je suis tout de même resté cinq ans à retirer des hypophyses de leurs cerveaux... Vous savez quel travail j'ai abattu – quelque chose d'inconcevable. Et à présent, la question qui se pose est : pour quoi faire ? Pour transformer un beau jour le chien le plus gentil en une ordure propre à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

– Quelque chose d'extraordinaire.

– Entièrement d'accord avec vous. Voilà ce qui arrive, docteur, lorsque le chercheur, au lieu de suivre à tâtons une route parallèle à celle de la nature, passe en force et soulève le rideau : tiens, voilà ton Boubouliov, tu peux t'en mettre jusque-là !

– Philippe Philippovitch, et si c'était le cerveau de Spinoza ?

– Oui ! vociféra Philippe Philippovitch. Oui ! Pourvu seulement que le malheureux chien n'aille pas mourir sous mon bistouri, et vous avez vu de quelle sorte d'opération il s'agit. Bref, moi, Philippe Philippovitch, je n'ai rien accompli de plus difficile durant toute ma vie. On peut greffer l'hypophyse de Spinoza ou celle de tout autre esprit du même genre et fabriquer à partir d'un chien un être d'une valeur extraordinaire. Mais pourquoi diable ? Telle est la question. Expliquez-moi, je vous prie, pourquoi on aurait besoin de fabriquer de façon artificielle un Spinoza, alors que n'importe quelle femme peut en mettre un au monde à n'importe quel moment. C'est tout de même à Kholmogory que madame Lomonossov a accouché de son illustre fils. Docteur, l'humanité se charge elle-même de cela et, par voie évolutive, s'obstine à créer chaque année, les faisant émerger d'une masse d'ordures en tout genre, des dizaines de génies éminents, ornements de la planète. Vous comprenez maintenant, docteur, pourquoi j'ai méprisé vos conclusions à propos de l'histoire de la maladie de Boubouliov. Ma découverte – que les démons l'avalent –, cette découverte dont vous faites grand cas ne vaut pas un clou... Non, ne discutez pas, Ivan Arnoldovitch, j'ai fait le tour de la question. Je ne parle jamais en l'air, vous le savez parfaitement. Sur le plan théorique, c'est intéressant. Soit ! Les physiologistes seront enthousiasmés. Moscou est déchaînée... Mais en pratique, on obtient quoi ? Qui avez-vous maintenant en face de vous ?

Préobrajenski montra du doigt la direction de la salle d'examen où Boubouliov passait la nuit.

– Un coquin de premier ordre. Mais qui est-ce ? Klim, Klim ! cria le professeur – Klim Tchougounkov⁶ (Bormenthal ouvrit la bouche) –, voyez un peu, monsieur : deux condamnations, alcoolisme, « tout partager », une toque et deux billets de dix roubles envolés (ici, Philippe Philippovitch repensa à la canne offerte pour son jubilé et s'empourpra), un mufle, un cochon... Oh, cette canne, je la retrouverai. Bref, l'hypophyse est une chambre close qui conditionne une personnalité humaine donnée. Donnée !

De Séville jusqu'à Grenade...

criait Philippe Philippovitch en roulant des yeux de sauvage. Donnée, pas humaine simplement. C'est le cerveau lui-même en miniature. Et je n'en ai absolument rien à faire, je le laisse aux cochons⁷. J'étais occupé par autre chose : l'eugénisme, l'amélioration de la race humaine. et voilà que je me casse le nez sur le rajeunissement. Vous ne croyez tout de même pas que je fais tout ça pour de l'argent ? Je suis quand même un savant.

— Un grand savant, oui ! dit Bormenthal en avalant du cognac.

Ses yeux étaient injectés de sang.

— Je voulais faire une petite expérience, deux ans après avoir retiré pour la première fois un peu d'hormone sexuelle de l'hypophyse. Et, à la place, à quoi suis-je arrivé ? Ah mon Dieu ! Ces hormones de l'hypophyse, ô Seigneur... Docteur, je suis hébété de désespoir, je vous jure que je suis complètement perdu.

Bormenthal retroussa soudain ses manches et proféra en louchant sur son nez :

— Eh bien tenez, maître bien-aimé, si vous ne voulez pas le faire, je prendrai moi-même le risque de lui donner de l'arsenic. Au diable mon papa juge d'instruction ! En définitive, il ne s'agit que d'un produit d'expérience, d'une créature qui vous appartient.

Philippe Philippovitch, éteint et flanchant, se jeta dans son fauteuil et dit :

— Non, cher garçon, je ne vous en donnerai pas l'autorisation. J'ai soixante ans, je peux vous donner des conseils. Ne recourez jamais au crime, contre qui que ce soit. Atteignez un âge avancé les mains propres.

— Vous n'y pensez pas, Philippe Philippovitch, si en plus Schwonder continue à le gagner à sa cause, comment finira-t-il ? Mon Dieu, je commence seulement à comprendre ce qu'il peut devenir, ce Boubouliov !

— Aha ! Vous avez compris, maintenant ? Moi j'ai compris dix jours après l'opération. De toute façon, c'est Schwonder le plus stupide. Il ne s'aperçoit pas que Boubouliov est bien plus dangereux pour lui que pour moi. Pour le moment, il fait tout ce qu'il peut pour le monter contre moi, sans se rendre compte que si quelqu'un excite Boubouliov cette fois contre lui, Schwonder, il ne restera pas grand chose dudit Schwonder.

— Je crois bien ! Les chats en savent quelque chose ! Un homme avec un cœur de chien.

— Oh non, non... répondit Philippe Philippovitch d'une voix traînante. Vous faites une énorme erreur, docteur, ne calomniez pas le chien. L'histoire des chats, c'est temporaire... C'est une question de discipline, et de deux ou trois semaines. Je vous assure. Encore un mois et il cessera de se jeter sur eux.

— Et pourquoi pas dès à présent ?

— C'est élémentaire, Ivan Arnoldovitch... Tout de même, qu'avez-vous à poser une telle question, son hypophyse ne flotte pas en l'air, hein. Elle est quand même greffée sur un cerveau de chien, laissez-lui le temps de s'y faire. Boubouliov manifeste à présent juste des débris de personnalité canine et, comprenez-le, les chats c'est ce qu'il fait de mieux. Réfléchissez à ceci que la véritable horreur réside dans ce qu'il n'a plus un cœur de chien, mais un cœur d'homme. Et le crapuleux de tous ceux existant dans la nature !

Surexcité, Bormenthal crispa ses mains maigres et fortes, serra les poings, haussa les épaules et dit fermement :

— Tout est dit. Je vais le tuer !

— Je vous l'interdis ! répondit Philippe Philippovitch d'un ton catégorique.

— Enfin, permettez...

Philippe Philippovitch, alarmé tout à coup, leva un doigt.

— Attendez... J'ai entendu des pas.

Tous deux tendirent l'oreille, mais le couloir restait silencieux.

— Il m'avait semblé, dit Philippe Philippovitch qui se mit à parler fiévreusement en allemand, les mots « affaire criminelle » revenant à plusieurs reprises en russe dans ses propos.

— Une minute, fit Bormenthal, brusquement sur ses gardes. Il se dirigea vers la porte. Des pas s'approchant du cabinet se faisaient nettement entendre. Ainsi qu'une voix qui grommelait. Bormenthal ouvrit toute grande la porte et, de saisissement, fit un bond en arrière. Complètement abasourdi, Philippe Philippovitch resta figé dans son fauteuil.

Dans le rectangle de lumière du couloir apparut Daria Piérovna, au visage enflammé de guerrière. Le médecin comme le professeur furent éblouis par ce corps vigoureux, plantureux et, comme la frayeur le leur fit voir à tous deux, entièrement nu. De ses mains puissantes, Daria Piérovna traînait quelque chose qui résistait, s'asseyait le derrière par terre et dont les courtes jambes couvertes d'un duvet noir zigzaguaient sur le parquet. La chose s'avéra bien sûr être Boubouliov, l'air complètement perdu, encore mal dégrisé, hirsute et en chemise.

Nue et grandiose, Daria Piérovna secoua Boubouliov comme un sac de pommes de terre et tint le discours suivant :

— Admirez, monsieur le professeur, notre visiteur Télégraphe Télégraphovitch. J'ai été mariée, moi, mais Zina est une jeune fille innocente. Heureusement, je me suis réveillée.

Ayant achevé, Daria Piérovna éprouva de la honte, poussa un cri, se couvrit la poitrine de ses mains et s'enfuit.

— Pardonnez-moi, Daria Piérovna, lui cria Philippe Philippovitch, rouge et revenu à lui. Bormenthal remonta encore un peu ses manches et marcha sur Boubouliov.

Philippe Philippovitch fut épouvanté en voyant ses yeux.

— Prenez garde, docteur ! J'interdis...

Bormenthal attrapa de la main droite Boubouliov par le colback et le secoua si bien que le tissu de sa chemise se déchira par devant.

Philippe Philippovitch courut s'interposer et se mit à arracher le malingre Boubouliov aux mains tenaces du chirurgien.

— Vous n'avez pas le droit de cogner ! cria Boubouliov à moitié étranglé, s'asseyant par terre et commençant à dessoûler.

— Docteur ! hurlait Philippe Philippovitch.

Bormenthal reprit un peu ses esprits et lâcha Boubouliov qui se mit aussitôt à pleurnicher.

— D'accord, siffla Bormenthal, attendons le matin. Je lui réserve une mauvaise surprise pour quand il aura dessoûlé.

Il attrapa alors Boubouliov sous les aisselles et le traîna à l'accueil pour qu'il y dorme.

Boubouliov essaya bien de regimber, mais ses jambes ne lui obéissaient pas.

Philippe Philippovitch écarta les jambes, ce qui fit se diviser les pans azurés de sa robe de chambre, il leva les yeux et les bras vers le plafonnier du couloir et dit :

— Eh bien...

(1) Règle ordinaire de politesse entre gens qui se connaissent.

(2) Soit environ huit mètres carrés.

(3) Soyez prudent (allemand).

(4) Transcrit du français.

(5) Tel quel dans le texte.

- (6) Probable erreur de l'auteur : à la fin du chapitre V, le *donneur* s'appelait Tchougounkine.
(7) L'expression est une sorte de boulgakovisme. V. Volkoff la rend par : « qu'il aille à tous les diables. »

IX

Le docteur Bormenthal ne put faire le lendemain matin à Boubouliov la surprise qu'il lui avait promise, pour la bonne raison que Polygraphe Polygraphovitch avait disparu. Bormenthal tomba dans un furieux désespoir, se traitant d'âne pour n'avoir pas caché la clef de la porte d'entrée, criant que c'était impardonnable et finissant par souhaiter à Boubouliov de passer sous un autobus. Assis dans son cabinet, les doigts passés dans ses cheveux, Philippe Philippovitch disait :

— J'imagine ce qui va se passer dans la rue... J'imagi-ine...

De Séville jusqu'à Grenade...

Mon Dieu !

— Il est peut-être encore au comité d'immeuble ! s'agitait Bormenthal, courant quelque part.

Au comité d'immeuble, il s'engueula avec le président Schwonder au point que celui-ci s'assit pour rédiger une requête adressée au tribunal populaire du quartier Khamovniki, en criant qu'il n'était pas le gardien du pupille du professeur Préobrajenski, d'autant plus que ledit pupille Polygraphe s'était avéré un coquin pas plus tard que la veille, en prenant sept roubles au comité, censément pour acheter des livres à la coopérative.

Recevant trois roubles pour la peine, Fiodor fouilla tout le bâtiment de haut en bas. Pas trace de Boubouliov.

Il s'avéra seulement que Polygraphe était parti à l'aube en casquette, cache-col et pardessus, emportant avec lui une bouteille de liqueur de sorbe prise dans le buffet, tous ses papiers d'identité et des gants appartenant au docteur Bormenthal. Daria Piéetrovna et Zina exprimèrent ouvertement une joie débordante, ainsi que leur espoir de ne pas voir Boubouliov revenir. Il avait emprunté la veille trois roubles et demi à Daria Piéetrovna.

— Vous n'avez que ce que vous méritez ! rugissait Philippe Philippovitch en brandissant les poings.

Le téléphone sonna toute la journée, ainsi que le lendemain. Les médecins reçurent une extraordinaire quantité de patients. Le troisième jour, on étudia de près au cabinet la nécessité d'informer la milice¹, laquelle aurait à dénicher Boubouliov dans le tourbillon moscovite.

Et à peine ce mot de « milice » avait-il été prononcé que le silence religieux du passage Oboukhov fut déchiré par un aboiement de camion qui fit trembler les fenêtres dans la maison.

Puis retentit un coup de sonnette plein d'aplomb et Polygraphe Polygraphovitch fit une entrée empreinte d'une singulière dignité ; sans dire un mot, il ôta sa casquette, accrocha son pardessus aux cornes du porte-manteau et se montra sous un nouveau jour. Il portait une veste de cuir qui ne lui allait pas, un pantalon élimé, également en cuir, et de grandes bottes anglaises lacées jusqu'au genou. Une incroyable odeur de chat se

répandit en un instant dans le vestibule. Bras croisés comme au commandement, Préobrajenski et Bormenthal se tenaient près du chambranle, attendant les premières déclarations de Polygraphe Polygraphovitch. Celui-ci lissa ses cheveux raides, toussota et jeta un coup d'œil à la ronde révélateur : Polygraphe voulait, par son air désinvolte, cacher son embarras.

— J'ai décroché une place, moi, Philippe Philippovitch, commença-t-il enfin.

Un son sec et indéfinissable sortit du gosier des deux médecins qui remuèrent un peu. Préobrajenski se reprit le premier, il tendit la main en disant :

— Donnez-moi le papier.

Il y était dactylographié : « Le porteur de la présente, le camarade Polygraphe Polygraphovitch Boubouliov, exerce bien les fonctions de directeur de la sous-section d'épuration de la ville de Moscou des animaux errants (chats et autres) au Département de gestion communale de Moscou. »

— C'est donc ça, articula pesamment Philippe Philippovitch. Qui donc vous a trouvé ça ? Ah, d'ailleurs je le devine.

— Bon, oui, c'est Schwonder, répondit Boubouliov.

— Permettez-moi une question : pourquoi dégagez-vous cette odeur si répugnante ? Boubouliov renifla sa veste avec inquiétude.

— Ben oui, ça sent... C'est classique : à cause de la partie. Hier, des chats, on en a étranglé, étranglé...

Philippe Philippovitch tressaillit et regarda Bormenthal. Les yeux de ce dernier faisaient penser aux gueules noires de deux canons braqués à bout portant sur Boubouliov. Sans le moindre préambule, il avança sur Boubouliov et lui attrapa la gorge avec une assurance tranquille.

— Au secours ! piailla Boubouliov, blêmissant.

— Docteur !

— Je ne me livrerai à rien de mal, soyez sans crainte, Philippe Philippovitch, répliqua la voix d'acier de Bormenthal qui hurla :

— Zina et Daria Piétrovna !

Celles-ci apparurent dans le vestibule.

— Allons, répétez après moi, dit Bormenthal en pressant un peu la gorge de Boubouliov contre une pelisse : excusez-moi...

— Bon, bon, je répète, répondit d'une voix rauque Boubouliov qui, complètement défait, aspira soudain un peu d'air, eut un mouvement brusque et tenta de crier au secours, mais le cri ne sortit pas et sa tête s'enfouit complètement dans la pelisse.

— Docteur, je vous en supplie !

Boubouliov hocha la tête en signe de reddition, faisant comprendre qu'il était prêt à répéter.

— ... Excusez-moi, très respectées Daria Piétrovna et Zinaïda... ?

— Prokofievna, chuchota craintivement Zina.

— Ouf, Prokofievna... disait la voix enrouée de Boubouliov à court de souffle, excusez-moi de m'être permis...

— De me comporter de façon ignoble la nuit, en état d'ébriété.

— D'ébriété...

— Je ne le ferai plus jamais...

— Plus ja...

— Lâchez-le, lâchez-le, Ivan Arnoldovitch, vous allez l'étrangler, implorèrent en même temps les deux femmes.

Bormenthal relâcha Boubouliov et dit :

— Le camion vous attend ?

— Non, répondit poliment Polygraphe, il m'a juste amené.

— Zina, renvoyez-le. À présent, ayez ceci en vue : vous êtes revenu à l'appartement de Philippe Philippovitch ?

— Où irais-je, autrement ? répondit timidement Boubouliov, le regard fuyant.

— Très bien, monsieur. Alors pas un mot plus haut que l'autre, faites-vous tout petit. Autrement, pour chaque vilaine incartade vous aurez affaire à moi. Compris ?

— Compris, répondit Boubouliov.

Philippe Philippovitch avait gardé le silence pendant toute cette contrainte exercée sur Boubouliov. Il s'était piteusement recroquevillé contre le chambranle en se rongant les ongles, les yeux rivés au parquet. Puis il les leva soudain sur Boubouliov et demanda machinalement, d'une voix sourde :

— Que faites-vous donc de ces... Des chats que vous tuez ?

— Ça donnera des manteaux, répondit Boubouliov. Ça fera des écureuils sur le compte de la classe ouvrière.

Là-dessus, le silence se fit dans l'appartement, il se prolongea pendant quarante-huit heures. Polygraphe Polygraphovitch partait le matin en camion et réapparaissait le soir pour dîner paisiblement en compagnie de Philippe Philippovitch et de Bormenthal.

Bien que Bormenthal et Boubouliov dormissent tous les deux à l'accueil, ils ne se parlaient pas, si bien que Bormenthal fut le premier à s'ennuyer.

Quelque deux jours plus tard se montra dans l'appartement une demoiselle maigrichonne aux yeux faits et aux bas crème, à qui le faste de l'appartement fit perdre contenance. Suivant Boubouliov dans son petit manteau râpé, elle se heurta au professeur dans le vestibule.

Celui-ci, stupéfait, s'arrêta, plissa les paupières et demanda :

— Puis-je savoir ?

— Elle et moi, nous faisons enregistrer notre union. C'est notre dactylo, elle va vivre avec moi. Il faudra que Bormenthal évacue la salle d'attente, il a son propre appartement, expliqua Boubouliov, très renfrogné et au plus haut point désagréable.

Philippe Philippovitch cligna des yeux, réfléchit en regardant la demoiselle devenue toute rouge, et la pria très poliment :

— Je vous prie de venir un instant dans mon cabinet.

— Je viens aussi, s'empressa de dire Boubouliov, soupçonneux.

C'est là que surgit en un éclair Bormenthal, comme sortant de terre.

— Pardon, dit-il, le professeur va s'entretenir avec madame, et nous, nous resterons ici.

— Je ne veux pas, répliqua hargneusement Boubouliov qui s'élança à la suite de la demoiselle mourant de honte et de Philippe Philippovitch.

— Non, désolé.

Bormenthal avait attrapé Boubouliov par le poignet et ils allèrent ensemble à la salle d'examen.

Pendant cinq minutes on n'entendit rien en provenance du cabinet, puis vinrent soudain, assourdis, les sanglots de la demoiselle.

Philippe Philippovitch se tenait à côté du bureau, et la demoiselle pleurait dans un mouchoir de dentelle crasseux.

— Il m'a dit, ce vaurien, qu'il était blessé de guerre, sanglotait-elle.

— Il ment, répondit l'inexorable Philippe Philippovitch.

Hochant la tête, il poursuivit :

— J'éprouve pour vous une pitié sincère, mais vraiment, on ne doit pas ainsi, avec le premier venu, juste parce que c'est un collègue... C'est moche, mon enfant. Bon, voici...

Il ouvrit le tiroir de son bureau et en sortit trois billets de trente roubles.

— Je vais m'empoisonner, pleurait la demoiselle. À la cantine, on a des salaisons tous les jours... Et il me menace... Il se dit commandant rouge... Avec moi, il me dit, tu vivras

dans un appartement luxueux... Un acompte tous les jours... Je suis quelqu'un de bon, il dit, je déteste seulement les chats... Il a pris chez moi une bague en souvenir...

— Tiens donc, quelqu'un de bon...

De Séville jusqu'à Grenade...

marmonnait Philippe Philippovitch. Il faut tenir le coup. Vous êtes encore si jeune...

— En bas de cette porte cochère, vraiment ?

— Allons, prenez cet argent, puisqu'on vous le prête ! brailla Philippe Philippovitch.

Puis la porte s'ouvrit solennellement et, sur l'invitation de Philippe Philippovitch, Bormenthal fit entrer Boubouliov. Lequel avait le regard fuyant et le poil sur la tête hérissé comme une brosse.

— Salaud ! fit la demoiselle dont les yeux brillaient, ses pleurs ayant étalé leur maquillage, et dont le nez zébré de poudre luisait.

— D'où vient votre cicatrice sur le front ? Ayez l'amabilité de l'expliquer à madame, demanda Philippe Philippovitch d'un air patelin.

Boubouliov joua son va-tout :

— J'ai été blessé sur le front Koltchak², aboya-t-il.

La demoiselle se leva et sortit en pleurant bruyamment.

— Cessez ! lui cria Philippe Philippovitch. Attendez. La petite bague, si vous permettez, dit-il en s'adressant à Boubouliov.

L'autre enleva docilement de son doigt un anneau serti d'une émeraude.

— Bon, d'accord, dit-il avec méchanceté, je te revaudrai ça. Demain, j'organiserai une réduction du personnel, rien que pour toi.

— N'ayez pas peur de lui, cria Bormenthal à la demoiselle, je ne laisserai rien faire du tout.

Il se retourna et jeta un tel regard à Boubouliov que celui-ci recula, et sa nuque vint heurter l'armoire.

— Comment s'appelle-t-elle ? lui demanda Bormenthal. Son nom ! rugit-il, devenu d'un coup sauvage et effrayant.

— Vassnietsov, répondit Boubouliov, cherchant des yeux comment filer.

— Chaque jour, dit-il en empoignant Boubouliov par le revers de son veston, chaque jour je m'informerai personnellement à l'épuration pour savoir si l'on n'a pas licencié la citoyenne Vassnietsov. Et si seulement vous... Si j'apprends que c'est le cas, je vous... Je vous abattraï de mes propres mains. Prenez garde, Boubouliov, je me fais comprendre !

Boubouliov ne quittait pas des yeux le nez de Bormenthal.

— Les autres aussi, ont des revolvers... marmonna Boubouliov, mais très mollement, et il trouva soudain le moyen de franchir le seuil en vitesse.

— Attention à vous ! entendit-il encore Bormenthal lui crier.

Suspendu comme la nuée avant l'orage, le calme régna durant la nuit et la moitié du jour suivant.

Tous se taisaient. Mais le lendemain, lorsque Polygraphe Polygraphovitch, morose, frappé d'un mauvais pressentiment dès le matin, fut parti au travail en camion, le professeur Préobrajenski reçut à une heure tout à fait insolite l'un de ses anciens patients, homme grand et fort vêtu d'un uniforme militaire qui avait insisté pour le voir et avait obtenu un rendez-vous. Dans le cabinet, il claqua poliment des talons devant le professeur.

— Vous avez de nouveau des douleurs, mon ami ? demanda Philippe Philippovitch, dont les traits étaient tirés. Je vous en prie, asseyez-vous.

— *Merci*³. Non, professeur, répondit le visiteur en posant son casque sur le coin du bureau, je vous suis très reconnaissant... Heu... Je suis venu vous voir pour une autre affaire, Philippe Philippovitch... Éprouvant beaucoup de respect pour vous... Heu... Venu

vous prévenir. Une bêtise, à coup sûr. C'est juste un coquin – le patient fouilla dans sa serviette et en sortit un papier –, heureusement, j'ai été directement informé...

Philippe Philippovitch ajusta un pince-nez par-dessus ses lunettes et se mit à lire. Il marmonna un long moment pour lui-même, changeant de visage à chaque instant. « ... Menaçant aussi d'abattre le camarade Schwonder, président du Comité d'immeuble, ce qui montre qu'il détient des armes à feu. Et il tient des propos contre-révolutionnaires, il a même ordonné à sa travailleuse à domicile Zinaïda Prokofievna Bounine de jeter Engels dans le poêle en tant que fieffé menchevik, cela en compagnie de son assistant Bormenthal Ivan Arnoldovitch, lequel vit clandestinement dans son appartement sans y être enregistré. Signature du directeur de la sous-section d'épuration P. P. Boubouliov, attestée par le président du Comité d'immeuble Schwonder et le Secrétaire Piestroukhine. »

– Me permettez-vous de conserver cela ? demanda Philippe Philippovitch, le visage tout marbré. Ou peut-être, pardon, que vous en avez besoin pour donner à l'affaire une suite légale ?

– Excusez-moi, professeur, répondit le patient froissé, dilatant les narines. Vous nous traitez vraiment avec le plus grand mépris. Je... Et il gonfla de colère comme un dindon.

– Toutes mes excuses, mon ami ! bredouilla Philippe Philippovitch. Pardonnez-moi, vraiment, je ne voulais pas vous blesser. Ne vous fâchez pas, mon ami, je suis tellement épuisé à cause de lui...

– Je le crois, fit le patient en reprenant tout à fait son calme. Tout de même, quelle canaille ! Je serais curieux de le voir. Des légendes circulent à Moscou à votre sujet...

Philippe Philippovitch se contenta d'agiter la main d'un air désespéré. Le patient s'aperçut à ce moment que le professeur s'était voûté et que ses cheveux semblaient avoir blanchi ces derniers temps.

* * *

Le crime mûrit et tomba comme une pierre, à son habitude. Le cœur empoisonné et taraudé, Polygraphe Polygraphovitch revint dans son camion. La voix de Philippe Philippovitch l'invita à venir dans la salle d'examen. Surpris, Boubouliov y alla et, avec un vague effroi, jeta un coup d'œil au visage de Bormenthal braqué sur lui comme un canon, puis à Philippe Philippovitch. Un nuage flottait autour de l'assistant, et sa main gauche tenant une cigarette tremblait imperceptiblement sur l'accoudoir brillant du fauteuil d'obstétrique.

Philippe Philippovitch dit avec un calme de fort mauvais augure :

– Prenez immédiatement vos affaires : pantalon, manteau, tout ce dont vous avez besoin, et fichez le camp de cet appartement !

– Comment ça ? s'étonna sincèrement Boubouliov.

– Videz les lieux aujourd'hui même, répéta sans varier la voix Philippe Philippovitch, regardant ses ongles en plissant les paupières.

Une sorte de souffle diabolique gagna Polygraphe Polygraphovitch ; manifestement, sa perte avait déjà l'œil sur lui et son heure le suivait de près. Il se jeta de lui-même dans l'étreinte de l'inéluctable et aboya haineusement et de façon saccadée :

– Mais qu'est-ce que ça veut dire ! Je ne saurai pas vous mettre à la raison, peut-être ? J'ai mes seize archines carrées, ici, et je m'y tiendrai.

– Décampez de l'appartement, chuchota Philippe Philippovitch d'une voix étranglée.

Boubouliov fit lui-même venir sa mort. Il leva sa main gauche toute mordillée et répandant une insupportable odeur de chat pour faire un geste obscène⁴ à Philippe Philippovitch. Puis, de la main droite, tira de sa poche un revolver adressé, lui, au dangereux Bormenthal. La cigarette de celui-ci tomba comme une étoile filante et, quelques instants plus tard, sautillant sur du verre brisé, Philippe Philippovitch,

épouvanté, courait de l'armoire à la couchette sur laquelle gisait, inerte et râlant, le directeur de la sous-section d'épuration, le chirurgien Bormenthal ayant pris place sur sa poitrine et l'étouffant avec un petit oreiller blanc.

Au bout de quelques minutes, le docteur Bormenthal, n'ayant pas son visage habituel, se rendit à la grande entrée et colla à côté du bouton de la sonnette un billet où se lisait :

« Pas de consultations aujourd'hui, le professeur est souffrant. Prière de ne pas sonner. »

Il coupa avec son canif étincelant le fil de la sonnette, regarda dans la glace sa figure égratignée jusqu'au sang et ses mains déchirées qu'agitait un petit tremblement. Puis il se montra sur le seuil de la cuisine et dit d'une voix tendue à Zina et à Daria Piétrovna :

— Le professeur vous prie de ne pas quitter l'appartement.

— Bien, répondirent timidement Zina et Daria Piétrovna.

— Permettez-moi de fermer à clé l'entrée de service et de garder la clef, dit

Bormenthal en s'abritant derrière la porte pratiquée dans le mur et en cachant son visage de la main. C'est temporaire, et ce n'est pas une marque de défiance à votre égard. Mais quelqu'un pourrait venir et vous ne pourriez pas vous empêcher de lui ouvrir, or nous ne devons pas être dérangés. Nous sommes occupés.

— Bien, firent les femmes en devenant aussitôt très pâles.

Bormenthal ferma à clé l'entrée de service, la grande porte ainsi que celle du couloir donnant dans le vestibule, et ses pas se perdirent du côté de la salle d'examen.

Le silence recouvrit tout l'appartement, se glissant dans tous les recoins. Un crépuscule plein d'une mauvaise appréhension s'infiltra, ce furent les ténèbres. Il est vrai que les voisins déclarèrent par la suite que, chez Préobrajenski, les fenêtres de la salle d'examen, qui donnaient sur la cour, étaient restées très éclairées ce soir-là, on aurait même aperçu la coiffe blanche du professeur... La chose est difficile à vérifier. Il est vrai que Zina également, quand tout fut terminé, bavarda, racontant qu'après que Bormenthal et le professeur furent sortis de la salle d'examen, Ivan Arnoldovitch lui avait causé une grande frayeur dans le cabinet, à côté de la cheminée : elle l'aurait vu accroupi en train de brûler de ses propres mains un cahier à couverture bleue retiré de la pile de documents où était consignée l'histoire des maladies des patients du professeur ! Le docteur aurait eu le visage complètement vert et égratigné entièrement, sur toute la largeur. Et ce soir-là, Philippe Philippovitch était lui aussi méconnaissable. Et il y avait encore... Du reste, il se peut aussi que l'innocente jeune fille de l'appartement de la Prétchistienka raconte des bobards...

On peut garantir une seule chose : il régna ce soir-là dans l'appartement le silence le plus total et le plus effrayant.

(1) Équivalent de la police, s'occupe des faits divers, de tout ce qui n'est pas politique.

(2) https://fr.wikipedia.org/wiki/Alexandre_Koltchak

(3) Simplement transcrit du français.

(4) Une figue, terme désuet en français, alors que le terme russe (sans rapport avec le fruit) s'emploie toujours. <https://www.france-pittoresque.com/spip.php?article7420>

X Épilogue

Exactement dix jours, d'une nuit à l'autre, après la bataille qui s'était déroulée dans la salle d'examen, à l'intérieur de l'appartement du professeur Préobrajenski passage Oboukhov, un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée.

— Milice criminelle et juge d'instruction. Veuillez ouvrir.

On accourut, on frappa, on se mit à entrer et une masse de gens se retrouva à l'accueil brillant de toutes ses lampes et montrant les nouvelles vitres de ses bibliothèques. Il y en avait deux en uniforme de la milice, un dans un manteau noir avec une serviette, le blême président Schwonder et sa joie mauvaise, la jeune personne à l'allure de jeune homme, le portier Fiodor, Zina, Daria Piétrovna et Bormenthal à demi-dévêtu, cachant pudiquement sa gorge sans cravate.

La porte du cabinet livra passage à Philippe Philippovitch. Il en sortit dans sa robe de chambre bleu azur connue de tout le monde, et tous purent s'assurer aussitôt qu'il avait retrouvé toute sa forme au cours de la semaine écoulée. De nouveau énergique et plein d'autorité, Philippe Philippovitch se présenta fort dignement devant ses visiteurs nocturnes, en les priant de l'excuser d'être en robe de chambre.

— Ne soyez pas gêné, professeur, répondit avec beaucoup d'embarras l'homme en civil.

Il dit ensuite avec hésitation :

— C'est très désagréable. Nous avons un mandat de perquisition concernant votre appartement et — l'homme loucha sur la moustache de Philippe Philippovitch et finit sa phrase — un mandat d'arrêt en fonction du résultat.

Philippe Philippovitch plissa les paupières et demanda :

— Arrêter qui et sur quel chef d'accusation, oserais-je vous demander ?

— L'homme se gratta la joue et se mit à lire un papier tiré de sa serviette :

— Préobrajenski, Bormenthal, Zinaïda Bounine et Daria Ivanov, sous l'inculpation d'assassinat du directeur de la sous-section d'épuration au Département de gestion communale de la ville de Moscou, Polygraphe Polygraphovitch Boubouliov.

Les sanglots de Zina couvrirent la fin. Il y eut des mouvements divers.

— Je n'y comprends rien, répondit Philippe Philippovitch en haussant royalement les épaules. Quel Boubouliov ? Ah, pardon, vous parlez de mon chien, celui que j'ai opéré ?

— Excusez-moi, professeur, non pas d'un chien mais de l'homme qu'il était devenu. Là est l'affaire.

— C'est-à-dire qu'il parlait ? demanda Philippe Philippovitch. Cela ne fait pas encore un homme. D'ailleurs peu importe. Bouboule existe bien, il n'a été assassiné par personne, rigoureusement personne.

— Professeur, dit l'homme en noir en levant les sourcils et en se montrant très étonné, dans ce cas, montrez-le nous. Il y a huit jours qu'il a disparu et les informations dont nous disposons, excusez-moi, sont très alarmantes.

— Docteur Bormenthal, veuillez présenter Bouboule au juge d'instruction, ordonna Philippe Philippovitch en s'emparant du mandat.

Le docteur Bormenthal sortit avec un sourire en coin.

Lorsqu'il revint et siffla, un chien étrange franchit d'un bond la porte du cabinet à sa suite. Il était chauve par plaques, poilu aussi par plaques ; il sortit comme un chien de cirque, dressé à des tours, d'abord sur ses pattes de derrière puis retombant à quatre pattes et regardant à la ronde. Un silence de mort figea comme de la gelée à l'accueil.

Le chien cauchemardesque à la cicatrice écarlate au front se mit de nouveau sur ses pattes de derrière, fit un sourire et s'assit dans un fauteuil.

Le deuxième milicien se signa brusquement d'un ample signe de croix et recula en écrasant les pieds de Zina.

L'homme en noir articula, bouche bée :

— Mais comment ?... Permettez... Il travaillait à l'épuration...

— Je ne l'y avais pas affecté, répondit Philippe Philippovitch. Sauf erreur de ma part, monsieur Schwonder l'avait recommandé.

— Je n'y comprends rien, dit avec désarroi l'homme noir qui demanda en s'adressant au premier milicien :

— C'est bien lui ?

— C'est lui, répondit sourdement le milicien. Effectivement, c'est lui.
— Lui-même, fit la voix de Fiodor. Seulement le salaud a de nouveau des poils.
— Tout de même, il parlait... Hum... Hum...
— Il parle encore, mais de moins en moins, profitez-en car il va bientôt cesser complètement.
— Pourquoi donc ? demanda doucement l'homme noir.
Philippe Philippovitch haussa les épaules.
— La science ne dispose pas encore de procédés pour changer les animaux en hommes. J'ai bien essayé, mais sans succès, comme vous le voyez. Il a parlé, et a commencé ensuite à retourner à son état primitif. L'atavisme.
— N'employez pas d'expressions d'indécences ! vociféra brusquement le chien qui se leva du fauteuil.
L'homme noir blêmit, lacha sa serviette et se mit à tomber en biais. Un milicien l'attrapa de côté, Fiodor par derrière. Il eut une bousculade dans laquelle surnagèrent trois phrases :
Philippe Philippovitch :
— De la valériane ! C'est une syncope.
Docteur Bormenthal :
— Je jeterai moi-même Schwonder au bas de l'escalier s'il s'avise de se remonter dans l'appartement du professeur Préobrajenski.
Et Schwonder :
— Je demande que ces paroles soient portées au procès-verbal.

* * *

Les tuyaux jouaient leurs harmonies grises. Les stores cachaient l'épaisseur de la nuit, rue Prétchistienka, avec son étoile solitaire. L'être supérieur, l'imposant bienfaiteur des chiens, trônait dans son fauteuil, et le chien Bouboule était étalé sur le tapis auprès du divan de cuir. Les brumes de mars donnaient au chien des maux de tête le matin, la cicatrice en anneau autour de sa tête le faisant alors souffrir. Mais le soir, avec la chaleur, les douleurs passaient. À présent, ça diminuait, ça diminuait, et les pensées filaient à l'intérieur de la tête du chien, tièdes et cohérentes.

« J'ai eu une sacrée chance, une sacrée chance, se disait-il en s'assoupissant, une chance tout bonnement indescriptible. Je me suis établi dans cet appartement. Je suis définitivement convaincu qu'il y a quelque chose de pas net dans mon origine. Il y a du terre-neuve là-dessous. Ma grand-mère était une roulure, Dieu ait son âme, à la vieille. Il est vrai qu'on m'a entièrement tailladé la tête, allez savoir pourquoi, mais ça finira par cicatriser. Il n'y a pas de quoi s'en faire. »

* * *

On entendait au loin tinter des flacons. Le mordu faisait du rangement dans les placards de la salle d'examen.

Le magicien chenu trônait et chantonnait :

Vers les rivages sacrés du Nil...

Le chien voyait des choses effrayantes. L'homme imposant plongeait ses mains munies de gants glissants dans un récipient, en retirait une cervelle – c'était un homme obstiné, persévérant, toujours occupé à chercher quelque chose, à trancher, à examiner, à plisser les paupières et à chançonner :

Vers les rivages sacrés du Nil...